

# Spiri tus

RAYMOND JOLY  
RAYMOND VOLANT  
WILLY EGGEN  
ARMEL DUTEIL

MISSION ET DISCERNEMENT  
LA FAMILLE CHINOISE  
NE SCANDALISE PAS L'ENFANT AFRICAIN  
QUELLE PAROLE POUR QUELLE FAMILLE ?

&

réflexions sur l'islam malien  
hindouisme : modernité de la tradition

---

*perspectives missionnaires*

---

|                |                                              |
|----------------|----------------------------------------------|
| Raymond Joly   | Mission et discernement / 339                |
| Raymond Volant | La famille chinoise / 356                    |
| Willy Eggen    | Ne scandalise pas l'enfant africain ! / 373  |
| Armel Duteil   | Quelle parole pour quelle famille ?... / 386 |

---

|                    |                                              |
|--------------------|----------------------------------------------|
| Aymar de Champagny | Réflexions sur l'Islam malien / 401          |
| Guy Poitevin       | Hindouisme : modernité de la tradition / 412 |

---

|          |                                 |
|----------|---------------------------------|
| lectures | Notes bibliographiques / 440    |
| livres   | Reçus à la rédaction / 443      |
| tables   | Tome XX / 446                   |
| revues   | Recherche... Pastorale... / 448 |

---

*Nous vous présentons cette fois un cahier dont l'unité est moins évidente que d'ordinaire. Plusieurs circonstances expliquent ce qui peut paraître comme un défaut : certains de nos correspondants qui avaient accepté de collaborer ne nous ont pas envoyé leurs articles. Nous avons changé de locaux (tout en gardant la même adresse et le même téléphone). Tout cela n'a pas favorisé la rédaction de ce cahier 77.*

*L'unité du numéro est pourtant réelle : le pluriel des situations qui y sont évoquées invite les communautés chrétiennes à une pluralité d'insertions et de témoignages. Plusieurs textes de missionnaires ouvrent encore l'horizon de notre perception et le champ de nos réflexions.*

*Le premier article fait suite aux cahiers 74 et 75 du vingtième anniversaire : Raymond Joly, membre de notre Comité de rédaction, tente de dire quel est le discernement que nous mettons en œuvre. Il peut indiquer à nos lecteurs quelle prise de distance doit se faire entre la perception, l'analyse et les options pastorales et comment elle sert à mieux discerner où nous appelle et nous entraîne l'Esprit.*

*Les trois articles suivants abordent le problème de la famille - sujet qui a été retenu pour le synode des évêques à Rome en 1980. Ils montrent combien cette réalité sociale, ce type de rapports humains, revêtent de formes différentes du fait de l'imbrication des problèmes économiques, politiques, culturels et religieux. La Parole de l'Eglise, inspirée par l'Evangile, peut-elle être unique ? Et de quel type peut-elle être ?*

*La situation religieuse est en continuelle évolution dans un monde qui change vite. Nous sommes heureux de publier deux articles qui traitent de ce sujet. Nous avons abordé déjà le problème des communautés chrétiennes en Algérie et montré leur réflexion sur une évangélisation sans prosélytisme. Cette fois, c'est de l'Islam malien que nous parle Aymar de Champagny. En second lieu, on lira Guy Poitevin dans le résumé de l'enquête qu'il a menée à l'université de Poone : l'impact de la modernité sur la religion est un sujet qui nous polarise depuis longtemps déjà. Outre le contenu de ce texte qui donne bien des informations sur la mentalité des étudiants indiens, la méthode utilisée peut intéresser ceux que préoccupe une telle évolution.*

*L'Assemblée générale de Spiritus a reconduit pour cinq ans le mandat de l'équipe actuelle. Nous remercions nos supérieurs de la confiance qu'ils nous accordent. Et nous souhaitons faire bonne route avec vous tous.*

Spiritus

## MISSION ET DISCERNEMENT

A la suite de la lecture des témoignages de vie spirituelle (dans le n° 75 de *Spiritus*), voici, dans ce concert de voix, quelques notes où j'essaie de faire fonctionner ensemble, en me référant à l'Ecriture, la dynamique de la vie dans l'Esprit et la pratique du discernement, au niveau du sentiment, de l'action et de notre histoire dans leur dimension personnelle et communautaire.

### **ne vous fiez pas à tout esprit (1 jn 4,1)**

La vie spirituelle est affaire d'expérience. Il s'agit de se rendre compte par soi-même. Sans doute juge-t-on un arbre à ses fruits (Mt 7,16-17 ; Lc 6,43-44), mais c'est au goût, ajoute le P. Beauchamp, qu'on reconnaît que le fruit est bon. Il nous faut sentir, toucher, goûter la dynamique de la vie en Esprit.

La venue de l'Esprit dans les cœurs est attestée par les fruits de sa présence, que saint Paul appelle *charité, joie, paix, patience, bienveillance, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi* (Ga 5,22-23).

1 - La présence de l'Esprit étant liée aux attitudes intérieures de joie et de paix, à quels signes pouvons-nous interpréter ces sentiments comme venant bien de l'Esprit ? Tout d'abord, ils sont vécus dans la foi. La joie spirituelle reçoit son dynamisme de l'amour de Dieu qui descend vers nous dans le Christ et qui, par Lui, remonte au Père. Elle nous transporte dans le tourbillon de l'amour trinitaire qui va du Père au Fils,

du Fils au Père, et aux disciples et au monde, et retourne au Père. Elle rejoint le circuit d'amour exprimé par la prière sacerdotale de Jésus (Jn 17). Pour être authentique, cet accueil de l'amour de Dieu doit se faire voir dans l'amour du prochain : *Aimons-nous les uns les autres, car l'amour vient de Dieu et quiconque aime est né de Dieu et parvient à la connaissance de Dieu. Qui n'aime pas n'a pas découvert Dieu, puisque Dieu est amour* (1 Jn 4,7-8).

Mais quel esprit nous anime quand nous aimons ? L'esprit possessif, l'esprit de séduction ou l'amour de domination, nous apprend la psychologie, se glissent sournoisement dans l'amour. Et, à notre époque, l'esprit du matérialisme, l'esprit des idéologies à prétention totalisante, ou plus simplement, l'air du temps, nous guident bien souvent à notre insu. Aussi faut-il être très attentif à déterminer le mouvement des esprits en nous.

Cette vigilance, pour éviter les erreurs commises par manque ou « excès » d'amour et pour vérifier la qualité de l'amour, nous la retrouvons dans saint Jean : *N'aimons pas en paroles et de langue, mais en acte et dans la vérité* (1 Jn 3,18). Et, de son côté, saint Paul énumère les actions concrètes à exclure : *La charité n'est pas envieuse, elle ne fanfaronne pas, ne se rengorge pas ; elle ne fait rien d'inconvenant, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal ; elle ne jouit pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vérité* (1 Co 13,4-6). A ces mises en garde contre les déformations de l'amour, nous reconnaissons un des signes de la foi en l'Esprit d'amour qui *se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu* (Rm 8,16). Ni euphorie, ni exaltation délirante, la joie éprouvée n'est pas complaisance en soi-même, en ses mérites, en sa valeur ; elle n'est pas le fruit d'un heureux tempérament. Alors que l'esprit du mal enferme notre désir dans le visible et le tangible, la joie spirituelle est négation de ces limitations. Notre désir ne se réduit pas au seul horizon de l'humain et du terrestre.

La joie dans l'Esprit est épanouissement de l'être en Dieu, exultation messianique devant le dessein divin de salut, à l'exemple de la Vierge Marie qui s'écrie : *Mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur* (Lc 1,47). A l'intérieur de ce climat de joie, l'esprit missionnaire est dans l'enthousiasme de participer à la mission du Christ pour les nations, enthousiasme qui n'est pas naïveté, mais élan pour aller de l'avant en réponse à l'appel du Maître : *Avance au large* (Lc 5,4) et reconnaissance

de l'Esprit qui nous précède toujours mystérieusement comme il a précédé saint Paul dans le monde grec : *Passe en Macédoine* (Ac 16,9).

La joie est signe de l'union à Dieu. Cependant, dans les situations concrètes, il est souvent difficile d'interpréter avec certitude l'origine d'un sentiment isolé à un moment déterminé. Nous vivons dans l'alternance de la joie et de la tristesse. Saint Paul (2 Co 7,8-11) montre la façon chrétienne de vivre la tristesse. Ce n'est pas celle qui conduit à la désespérance, à la paresse, à l'inaction ; la « tristesse selon Dieu » n'enferme pas en soi-même, n'isole pas des autres, ne bloque pas la communication. On la reconnaît à ce signe qu'elle est passage vers la joie, que la traversée du désert se fait avec cette « tranquille assurance » (*parrèsia*, 2 Co 3,12) qui ne vient pas de nous.

Dans certains moments de tristesse, c'est contre toute espérance que l'Esprit donne d'attendre la joie qui libère et épanouit. La source de la pacification intérieure ne venant pas de nous mais de Lui, nous ne pouvons pas sombrer totalement dans la tristesse : le pire n'est pas certain d'arriver, ni le mal d'avoir le dernier mot (2 Co 4,8-9).

Il en est de même de la tristesse provoquée par les conflits avec les autres. De plus loin que nous, l'Esprit d'amour donne la joie de nous reconnaître frères les uns des autres et d'espérer qu'aucun échec n'est définitif ni aucune situation irrémédiablement perdue.

Un signe pour interpréter la vie spirituelle est ainsi d'examiner les sentiments qui accompagnent l'alternance des contraires, *dans l'honneur et l'humiliation* (2 Co 6,8), *dans l'abondance et le dénuement* (Ph 4,12), dans l'échec et la réussite, dans le fait d'entreprendre et d'abandonner une tâche. Avec le temps - c'est en effet dans la durée que se dessinent la figure et l'orientation spirituelles d'une vie - produisent-ils en nous des effets de conversion, donnent-ils naissance aux fruits de l'Esprit ?

Le mouvement de la vie spirituelle ne se joue pas seulement dans l'alternance des sentiments contraires, mais aussi dans la lutte entre les esprits opposés : *Ainsi, je suis tout ensemble soumis à la loi de Dieu par l'Esprit, et à la loi du péché par la chair* (Rm 7,25). Un enjeu du combat spirituel, vécu dans la condition corporelle, est la cohérence des divers niveaux de notre personnalité, du cœur et de l'intelligence, de l'affectivité et de la

volonté, dans l'obéissance à la Parole qui nous appelle à la liberté spirituelle : *Vous avez été appelés à la liberté ; seulement, que cette liberté ne se tourne pas en prétexte pour la chair* (Ga 5,13), que ce ne soit pas une *liberté qui sert de voile à notre malice* (1 P 2,16). Le signe de la liberté authentique est de ne pas se remettre sous l'esclavage, de ne pas se croire installé en elle une fois pour toutes. Il s'agit de laisser ouvert le chemin d'une conversion à la liberté apportée par la résurrection du Christ qui recrée tout l'homme et refait sans cesse son unité.

2 - Le témoignage intérieur de l'Esprit, dans une spiritualité chrétienne, est inséparable de la méditation assidue de la Parole de Dieu. Cette référence au Christ est le signe qui authentifie l'expérience spirituelle. *A ceci reconnaissez l'Esprit de Dieu : tout esprit qui confesse Jésus Christ venu dans la chair est de Dieu ; et tout esprit qui ne confesse pas Jésus n'est pas de Dieu* (1 Jn 4,2).

Comment reconnaître que cette confession de foi nous engage réellement, a de la consistance et n'est pas parole en l'air ? Jésus demeure pour nous *le signe de contradiction qui révélera les pensées intimes d'un grand nombre* (Lc 2,35). Pour discerner quel esprit nous guide, nous ne pouvons nous contenter de suivre le cours de nos propres pensées ; le jugement ne peut s'opérer que si nous comparons nos sentiments avec ceux du Christ pour avoir *les mêmes sentiments que ceux qui furent dans le Christ Jésus* (Ph 2,5). Pourquoi tel passage de l'Ecriture produit-il en nous la tristesse comme chez le jeune homme riche ? Pourquoi mettons-nous des résistances à la méditation de tel autre épisode ? Nous sommes les auditeurs de Jésus et nos réactions devant sa Parole nous éclairent sur nos intentions profondes et sur l'orientation spirituelle de notre vie.

La confession de foi n'est pas seulement critique de nos réactions spontanées, elle est aussi prise de distance eschatologique. Nous confessons que le monde à venir est déjà là depuis la résurrection du Christ, origine et terme de la vie spirituelle. Et voulant participer à l'avènement du Royaume, à la Mission comme épiphanie de la Parole, nous nous mettons sous la Parole qui nous juge, en nous demandant si le Christ accueillera notre désir ou notre projet comme une confession de Lui-même pour qu'il intercède en notre faveur auprès du Père : *Quiconque se déclarera*

*pour moi devant les hommes, à mon tour je me déclarerai pour lui devant mon Père (Mt 10,32).*

Le sentir avec le Christ nous renvoie à cet autre signe de la présence de l'Esprit, le sentir en Eglise. La confession du Christ ressuscité ne se fait pas en solitaire, mais en assemblée qui parle le langage de la foi : *Eux, ils sont du monde ; ils parlent donc le langage du monde et le monde les écoute. Nous, nous sommes de Dieu ; qui connaît Dieu nous écoute ; qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas. C'est à quoi nous distinguons l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur* (1 Jn 4,5-6). L'esprit du monde est véhiculé par l'air commun que nous respirons. L'Esprit du Christ, nous le recevons de l'Eglise, en son aspect magistériel, à la fois garante et interprète de la Parole, car déjà bénéficiaire de la Promesse et tabernacle de la vérité révélée. D'elle, nous recevons le témoignage apostolique et la fidélité à l'enseignement des apôtres. Le Christ est le lien de cette union des frères en Eglise et l'Eglise n'est elle-même que comme communion fondée dans le mystère de la Trinité : *Chacun de nous est l'Eglise, aimée du Christ, alors qu'il n'est lui-même que dans et par l'Eglise*<sup>1</sup>.

Bien que le Cantique des Cantiques soit interprété traditionnellement, ou comme le chant d'amour de chacun et du Christ, ou comme le chant d'amour de l'Eglise et du Christ, il n'y a pas toujours unanimité totale entre le chrétien et l'Eglise et il arrive que l'accueil des directives de l'Eglise ou des objectifs pastoraux de l'Eglise locale ne se fasse pas toujours selon une harmonie préétablie. Notre adhésion à l'Eglise, signifiée par le baptême, se reconnaît aussi à cette attitude donnée dans ce texte : *Toute correction paraît sur l'heure, il est vrai, un sujet de tristesse et non de joie, mais elle produit plus tard, chez ceux qu'elle a ainsi formés, des fruits de paix et de justice* (He 12,11).

Si les conflits sont vus comme temps d'épreuve et de purification, c'est qu'est maintenue vivante la visée du terme de la foi : la rencontre du Ressuscité et l'exultation en sa présence reconnue et partagée en union avec le peuple de Dieu, lorsque Dieu sera *tout en tous* (1 Co 15,28). Car, en dernier ressort, l'Esprit qui meut l'Eglise et l'Esprit qui meut le chrétien, étant un et le même, ne peut pas se contredire.

Un fruit de l'Esprit est de ré-orienter les puissances affectives en faisant goûter la joie de la paix à celui qui s'en remet au don de l'Amour

trinitaire. Cette opération ne s'accomplit pas sans notre concours ni sans exiger un sérieux effort de discernement pour supprimer les obstacles intérieurs (troubles, peurs, inquiétudes, divertissements) qui s'opposent à l'accueil de Dieu qui est Amour. Le précepte négatif de saint Jean : *ne vous fiez pas à tout esprit*, nous a conduits à examiner la manière dont nous intériorisons les choses, les événements, les rencontres, les situations qui retentissent en nous et ébranlent notre affectivité. Tout signe intérieur (joie, tristesse, lutte intérieure) ne peut être interprété dans l'Esprit sans sa mise en relation avec la parole du Christ, reçue en Eglise. Ce même jeu de l'expérience spirituelle et du discernement, dans l'ordre de l'intériorité, nous le retrouvons maintenant dans l'extériorisation de soi par les activités au sein du monde.

### **« que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta main droite » (mt 6,3)**

La vie spirituelle ne peut être enfermée dans le subjectivisme des sentiments personnels. L'homme déploie ses activités dans le monde et l'introspection n'occupe pas la totalité de notre temps. Si, au cours d'une journée, nous faisons un certain nombre de choses, les faisons-nous dans l'esprit du Royaume ?

La foi s'affirme positivement dans les pratiques traditionnelles de la prière, du jeûne, du service des pauvres. Elle est au principe d'un comportement nouveau et elle donne naissance à des gestes qui, sans elle, n'existeraient pas.

1 - Du fait que ces pratiques s'inscrivent dans le monde visible, elles peuvent être entachées de gloriole, de vanité, de soif abusive de reconnaissance sociale. A quels signes reconnaître qu'elles sont bien une expression de la vie dans *l'Esprit qui crie « Abba, Père »* (Ga 4,6). Pour manifester qu'elles nous font entrer dans le mouvement d'amour trinitaire, toute récompense immédiate venant des hommes doit être refusée. C'est tout le sens des négations du Sermon sur la montagne : *Quand tu fais l'aumône, ne va pas le claiçonner devant toi. Et quand vous priez, n'imites pas les hypocrites... Dans vos prières, ne rabâchez pas comme les païens... ne vous amassez pas de trésors sur la terre... ne vous inquiétez pas pour votre vie* (Mt 6,2.5.7.16.19.25). Ces négations invitent à abandonner la prétention d'agir par soi-même ; elles incitent à ne pas chercher à se justifier à ses propres yeux ni à se glorifier aux yeux des

autres. Elles sont signes de l'Autre : sous le regard du Père, il s'agit de s'accueillir comme créature. Tout est grâce. Ma vie, avant que j'en fasse un projet et que j'en détermine le sens, je la reçois d'un Autre comme un don qu'il me fait. Le monde, avant d'être un système de choses et de moyens à ma disposition, est un don qui m'est fait et que j'accueille dans l'action de grâce. Par cette reconnaissance, nous renonçons à être à nous-mêmes notre propre principe, notre propre source et nous confessons Celui qui donne.

La récompense des pratiques spirituelles ne peut être qu'à venir : *Et ton Père qui voit dans le secret te le rendra* (Mt 6,4.6.18). Puisqu'elles sont déjà référées au terme : le don de la vie éternelle, aucune satisfaction immédiate ne peut combler leur attente.

Pour discerner dans l'Esprit la valeur de nos actes et de nos projets, saint Grégoire présente clairement la triple dimension du discernement spirituel : *Il faut d'abord régler les mœurs, considérer ensuite toutes choses présentes comme si elles n'étaient pas et, en troisième lieu, contempler les réalités suprêmes et intérieures par la fine pointe du cœur.*

Mettre de l'ordre dans sa conduite, en examinant soigneusement les intérêts, les passions, l'idéologie qui inspirent le comportement, ou, selon la formule ancienne : « régler les mœurs », a pour but de voir les choses et les faits tels qu'ils sont. Dans l'épisode de l'aveugle-né, ce qui est reproché aux Pharisiens, c'est précisément de ne pas reconnaître, à cause de leur cœur mauvais, le fait qui vient de se passer : un aveugle voit maintenant clair. Il n'est pas si facile de regarder les situations telles qu'elles sont. Il y faut la clairvoyance de la sagesse, qui, dans les Proverbes, permet à chacun de se situer à sa place, avec ce qu'il est et là où il est, en refusant les séductions de l'ailleurs. Dans un emploi déterminé de la mission, tout apôtre a eu des prédécesseurs et aura des successeurs ; aucun n'est ni l'origine ni la fin de la Mission. Pourtant, bien se situer n'est pas toujours évident ; il faut une prise de distance et un temps de recul pour acquérir l'attitude évangélique de *s'asseoir d'abord pour calculer la dépense et voir si l'on a de quoi aller jusqu'au bout* (Lc 14,28).

Une manière de procéder, pour arracher les illusions et respecter l'altérité, nous est indiquée par la démarche utilisée par Nathan (2 S 12,1-4), et que Jésus reprend à son compte (Lc 7,41). Il s'agit de regarder une situation *comme si* l'homme concerné *n'était pas* lui-même engagé dans

l'action à entreprendre. Pour ne pas se leurrer soi-même, regarder le problème avec les yeux d'un autre permet de mettre à distance ses préjugés, ses partis pris, ses passions, ses habitudes. Cette ascèse du regard, tout en permettant de comprendre les situation telles qu'elles sont, sans se laisser mener par une subjectivité folle, d'une part forme à l'humilité devant le réel pour reconnaître simplement les faits comme faits et, d'autre part, elle implique la foi et la confiance dans l'autre, fruit de l'Esprit (Ga 5,22).

*Considérer ensuite toutes les choses présentes comme si elles n'étaient pas.* Cela consiste à ne pas limiter notre regard au terrestre et à l'humain que nous expérimentons dans notre condition sensible, mais au contraire à les confronter avec la mort. Tout ce qui existe passera par la mort. Dans cette perspective, l'univers nous apparaît dans sa caducité, sa fragilité, sa contingence, dévoilant à nos yeux la vanité des vanités dont parlait le Qohélet. Des choses que nous avons tendance à absolutiser reprennent leur véritable dimension sous le signe de la mort et du jugement divin. Cette attitude, dit saint Thomas d'Aquin, fait toute la différence du sage et de l'insensé : *l'un juge bien des choses qui regardent sa conduite, parce qu'il en juge par rapport au premier principe et à la fin dernière ; et l'autre en juge mal parce qu'il ne prend point cette cause souveraine pour règle de ses sentiments et de ses actions.*

L'attitude du *comme si* elles n'étaient pas est très nettement affirmée par saint Paul : *Le temps se fait court. Reste donc que ceux qui ont femme vivent comme s'ils n'en avaient pas ; ceux qui sont dans la joie comme s'ils n'étaient pas dans la joie ; ceux qui achètent comme s'ils ne possédaient pas ; ceux qui usent de ce monde comme s'ils n'en usaient pas véritablement* (1 Co 7,29-31). Ce monde est don du Père, ne nous y installons pas comme si on était là pour toujours ; ne faisons pas comme si on devait y rester éternellement. Sous le signe de la mort, le regard est transformé. Aux Pharisiens, Jésus refuse tout signe, hormis le signe de Jonas, celui de cet homme, dépouillé de tout, qui s'en remet au Père.

En troisième lieu, le détachement de tout, l'humilité, la pauvreté évangélique, nous ouvrent au terme : le face à face avec le Ressuscité. A cette lumière, le monde devient création nouvelle lorsque c'est Lui que nous reconnaissons dans nos frères. Et puisque l'œuvre du Père s'accomplit par notre action, de là naît l'attitude paradoxale que traduit bien la devise

de saint Ignace de Loyola : *tout faire comme si tout dépendait de moi, tout espérer comme si tout dépendait de Dieu.*

2 - Bien régler notre activité comme si tout dépendait de nous et ne pas négliger de la vivre dans un climat de foi et d'espérance comme si tout dépendait de Dieu, voilà un signe où s'atteste la présence de l'Autre. Ce paradoxe, découvert au plan de nos projets et de nos décisions, se retrouve d'une certaine manière dans l'exécution même de nos tâches. Aucune activité ne peut à elle seule exprimer la totalité du Royaume. Prise isolément, toute pratique spirituelle ou caritative est marquée par l'incomplétude. Dans cette optique, œuvre de charité et retrait dans la prière ne nous apparaissent pas comme contradictoires. Bien plus, l'une renvoie à l'autre sans possibilité que l'une ou l'autre puisse réaliser la synthèse totalisante dans un ensemble unique, mais nous sommes conduits de l'une à l'autre dans un mouvement incessant. Au plan de la Mission, l'alternative des pratiques, contraires sans être contradictoires, joue *entre la présence à Dieu et la présence au monde, la stabilité et le mouvement, le silence et la parole, le disciple séduit par la personne du Christ et l'apôtre engagé à sa suite pour un ministère déterminé, le déracinement culturel par rapport à notre culture d'origine et l'inculturation par rapport à la culture que nous abordons, le témoignage à porter à la catholicité de l'Eglise et la nécessité de localiser cette Eglise dans des cultures et des Eglises particulières,...* <sup>2</sup>.

Le principe qui nous guide alors, dans notre agir, est donné par la formule de Jésus : *il fallait faire ceci et ne pas omettre cela* (Mt 23,23).

La même incomplétude joue dans le choix des états de vie. Si le mariage est signe de l'union du Christ et de son épouse, le célibat témoigne de l'impatience du Royaume qui vient. Par l'aveu de l'incompétence de nos tâches et de nos choix, nos activités seront alors empreintes de ce style particulier fait de l'union paradoxale de l'attachement et du détachement, de la ténacité et de la souplesse, de cette aisance figurée par la Sagesse *jouant avec les enfants des hommes* (Pr 8,31).

Mais, en réalité, seul, le Christ accomplit parfaitement la docilité à l'Esprit, aux différents moments de sa vie, comme le soulignent les évangélistes. Pour sa mission, il possède l'Esprit en plénitude : *Jésus, rempli de l'Esprit-Saint, revint du Jourdain et il était dans le désert, conduit par l'Esprit pendant quarante jours* (Lc 4,1-2). *Il exulta sous l'action de*

*l'Esprit-Saint* (Lc 10,21) dans sa prière au Père. L'Esprit le fait changer d'itinéraire : *Alors, Jésus, avec la puissance de l'Esprit, revint en Galilée* (Lc 4,14). C'est que, dit Jésus à Nazareth, *l'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres* (Lc 4,18).

Fidèle à l'Esprit, Jésus vivait dans cette attitude de douceur, signe de la présence de l'Esprit (Ga 5,22), attitude d'humilité en face de son Père, par laquelle il cherche à vivre en correspondance parfaite avec sa volonté : *Le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père* (Jn 5,19). L'apôtre, par l'Esprit, désire se mettre dans les mêmes dispositions que celles du Fils qui *reçoit tout de son Père*.

Agir dans l'Esprit du Royaume, au plan communautaire, c'est ordonner ses activités à l'édification de l'Eglise, humanité nouvelle où habite l'Esprit de Dieu. Vécus ainsi communautairement, les signes de la vie spirituelle doivent être lus en Eglise. Dans cette lecture ecclésiale, j'accueille une pensée qui assure la régulation de la mienne. Et l'expérience spirituelle, ainsi éduquée au signe de l'obéissance, accepte la vérification communautaire de ses choix et de ses décisions. Dans le discours ecclésiastique de Matthieu au chapitre 18, l'évangéliste précise les règles de discernement communautaire : la manière de se faire petit comme des enfants réceptifs, le respect des petits de la communauté chrétienne, la modération dans la correction fraternelle, les dangers d'égarement, les conditions d'appartenance et d'exclusion de la communauté, dans la vérité de la situation de l'homme devant Dieu, celle du débiteur insolvable. Sous la mouvance de l'Esprit, la communauté est ainsi le lieu des manifestations de l'amour : *patience, bonté, bienveillance* (Ga 5,22).

Comment nos œuvres peuvent-elles être réalisées dans l'Esprit du Royaume ? Comment pouvons-nous dire en vérité comme les Apôtres réunis au Concile de Jérusalem : *L'Esprit-Saint et nous-mêmes avons décidé...* (Ac 15,28) ? Ces questions me rappellent une anecdote dont l'authenticité n'est pas assurée de manière indubitable, mais qui cependant a sa vérité. Un missionnaire se trouve en conflit avec son évêque qui veut le changer de poste. D'un commun accord, ils se décident à invoquer l'Esprit, chacun de son côté, à la chapelle, pendant une demi-heure. L'oraison terminée, l'évêque dit : « l'Esprit m'a inspiré de maintenir ma décision » - et le curé de répondre : « C'est curieux, l'Esprit m'a inspiré de maintenir mon refus »... Dans la logique de l'anecdote, une

demi-heure de prière, était-ce suffisant pour apprécier les besoins réels de l'Eglise à un moment donné et pour vaincre les objections et les résistances de façon à mener le travail de discernement indiqué par les signes ? Ceux-ci n'ont-ils pas à être interprétés en vue d'agir au maximum de ses possibilités dans le lieu où l'on est, avec ses capacités, ses limites, pour répondre à l'amour révélé en Jésus Christ ? L'union des volontés emprunte ce chemin. Encore fallait-il ne pas omettre la question de la première démarche de discernement : « comment la décision conduit-elle aux sentiments de joie et de paix, fruits de l'Esprit », sans oublier de se donner un horizon, car c'est dans l'histoire que peuvent apparaître des lignes de cohérence.

### **« et ne vous modeliez pas sur le monde présent » (rm 12,2)**

L'orientation de la vie spirituelle est de faire correspondre notre histoire avec celle du Sauveur. L'existence historique de Jésus s'inscrit dans une certaine épaisseur de temps : il a demeuré trente ans à Nazareth ; il a parcouru trois ans la Palestine. La vie de l'apôtre comporte une certaine exigence de demeurer, de « durer », de s'enfouir dans une culture un certain nombre d'années.

Comment reconnaître que cette incarnation est authentiquement vécue dans l'Esprit ? Le dossier de *Spiritus* n° 30, sur *l'Incarnation* attire notre attention sur le signe de la kénose : *Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu* (Ph 2,6). De même que le Christ refuse de faire état de ses prérogatives, ainsi le missionnaire ne doit pas mettre en avant les privilèges, les prétentions, les prérogatives de la culture qui l'a engendré à son être-au-monde, mais il prendra l'attitude d'humble serviteur.

Porteur de la Bonne Nouvelle : *le Royaume de Dieu est tout proche* (Mc 1,15), le Christ a témoigné par sa parole et ses œuvres de l'amour de Dieu envers tous, surtout les pauvres et les petits. De même, façonné par l'Esprit, à « l'icône » du Fils, l'apôtre doit vérifier s'il signifie bien par son mode de présence et de relation la bonté et la bienveillance du Père.

L'Esprit nous identifie au Fils qui donne sa vie pour les hommes. L'épître aux Hébreux nous montre Jésus, dans sa passion, laissant l'Esprit péné-

trer son existence et la transformer en offrande. Les événements qui mettent en jeu sa vie, son œuvre et même la révélation de sa personne et de sa mission sont vécus dans une prière intense, *avec une grande clameur et des larmes, des implorations et des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort* (He 5,7). Ainsi, par sa prière, le cours des événements est changé en offrande qui rétablit la relation et la communion : *il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent cause de salut* (He 5,9). En Lui, par la prière et l'obéissance coûteuse, l'Esprit, tel un feu dévorant, vient fondre sur sa situation dramatique pour la transformer radicalement.

En la faisant passer par le feu de l'épreuve, l'Esprit convertit l'existence des croyants. Mais la conversion ne se fait pas sans nous. Et un signe de l'authenticité de la vie spirituelle est, nous dit saint Jean, l'aveu du péché : *Si nous disons : « nous n'avons pas de péché », nous nous abusons, la vérité n'est pas en nous* (1 Jn 1,3). En même temps, saint Jean donne un autre signe de la vitalité spirituelle : *Quiconque est né de Dieu ne commet pas le péché ; il ne peut pas pécher, étant né de Dieu* (1 Jn 3,9). Peut-être pouvons-nous comprendre qu'il s'agit de l'orientation spirituelle profonde de la vie, de l'allure prise par l'existence dans la décision de suivre le Christ en sa mission. Sans doute, l'apôtre Pierre a renié le Seigneur, mais il s'est repenti, tellement sa vie avait été structurée en présence de Lui.

L'Esprit nous faisant entrer dans un mouvement continu de conversion, nous fait découvrir le culte spirituel : *Je vous exhorte donc, frères, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos personnes en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu* (Rm 12,1). L'Esprit qui transforme le pain et le vin en Présence réelle du Ressuscité, transforme nos existences et nous fait comprendre la Mission comme offrande des peuples.

Le signe qui montre que le culte spirituel est vécu « en esprit et en vérité » est précisé par saint Paul : *Et ne vous modeliez pas sur le monde présent* (Rm 12).

Saint Jean (16,7-15) nous montre, en son unité, la totalité de la Révélation. L'Esprit glorifie le Fils qui glorifie le Père et le Père glorifie son Fils par l'envoi de l'Esprit. Comment reconnaître que l'apôtre est introduit dans la charité trinitaire ? Tout d'abord, il prononce le nom de Jésus dans l'Esprit, comme le souligne saint Paul : *Nul ne peut dire « Jésus est*

*Seigneur », que sous l'action de l'Esprit-Saint (1 Co 12,3). Il faut le secours de l'Esprit pour comprendre la passion et la croix de Jésus. Après la mort du Christ, les évangiles présentent les apôtres déçus, désappointés, sous la peur, devant le vide du tombeau et le scandale de la croix. Il a fallu l'énergie invisible de l'Esprit pour qu'ils contemplent « en Celui qui a été transpercé », le Glorifié, le Béni du Père, Celui qui a été exalté à la droite de Dieu. Tout baptisé est celui qui reconnaît dans le Crucifié le Fils aimé du Père. A bon droit, les païens d'Antioche ont donné le nom de « chrétiens », de « gens du Christ » (Ac 11,25) à ceux qui confessent en Jésus de Nazareth, le Ressuscité, le Seigneur de gloire et qui ainsi deviennent les disciples du Christ grâce à la force de l'Esprit qui fait surmonter le scandale. Sans l'Esprit, le nom de Jésus serait prononcé en dehors de la foi comme n'importe quel prénom humain. Le zèle apostolique s'enracine dans la foi vivante en Jésus fait Seigneur de gloire. A partir de cette conscience croyante de la destinée de Jésus, l'apôtre se laisse conduire par l'Esprit à la vérité tout entière (Jn 16,13), sans s'arrêter en chemin dans le mouvement de compréhension du mystère du salut. La Rédemption ne se réduit pas à l'envoi d'un médiateur, à la fois Dieu et homme, qui a payé au Créateur les dettes d'une humanité pécheresse. Que ferait alors l'Esprit dans l'œuvre du salut qui se terminerait à la croix ? La Rédemption ne s'arrête pas non plus à l'Ascension et à la fondation de l'Eglise, ce serait oublier la Pentecôte. L'Esprit garde l'apôtre à la fois d'une mentalité comptable débiteur-créancier et d'une conception trop utilitaire de l'Eglise comme entreprise qui distribue les moyens de salut. Accueillir le salut par le Christ dans l'Esprit, c'est reconnaître le rôle essentiel de l'Esprit qui rétablit la communion entre Dieu et nous et nous ouvre l'accès au mystère de la Trinité.*

Entrer dans le mouvement de l'Amour trinitaire ne peut se vivre qu'ensemble. On entend dire parfois que l'adulte qui a l'expérience d'avoir réalisé l'unité d'un groupe d'hommes est mieux disposé à faire l'expérience de l'Esprit, alors que l'adolescent est plus sensible au Christ-modèle de vie et l'enfant, marqué par l'obéissance aux adultes, plus proche de Dieu comme Père. Quoi qu'il en soit des étapes d'une psychologie religieuse, il reste que, dans saint Jean, c'est l'unité des fidèles qui est le signe de l'union du Père et du Fils dans l'Esprit : *Que tous soient un comme toi, Père, tu es en moi et que je suis en toi, qu'ils soient un en nous, eux aussi, afin que le monde croie que tu m'as envoyé* (Jn 17,21). L'Esprit rassemble les croyants en Eglise ; il construit le Corps du Christ par l'unité de gens très différents (Ga 3,28), réunis dans une communauté fraternelle, célébrant l'Eucharistie, implorant le pardon des péchés, recon-

naissant dans l'Ecriture la Parole vivante de Dieu, attentive aux pauvres sans jamais vouloir annexer les biens du salut.

Comment reconnaître que l'unité des chrétiens est réelle et inspirée par l'Esprit ? Puisque l'Esprit nous fait confesser Jésus comme Christ, il n'est pas possible de faire un choix entre l'œuvre du Christ et celle de l'Esprit. Si, dans l'Eglise, il y a un pôle plus institutionnel et un pôle plus prophétique, la tentation - et l'histoire montre qu'elle est permanente - est de pratiquer des cloisonnements comme s'il y avait des domaines réservés et autonomes. Toute exclusive doit être refusée ; on ne peut se dire par exemple : aux prêtres et à la hiérarchie, le Christ ; aux mouvements charismatiques, l'Esprit. Là aussi joue la formule « *faire ceci et ne pas omettre cela* », dont nous découvrons une application nouvelle : suivre le Christ et ne pas négliger d'invoquer l'Esprit, obéir aux prescriptions et à la parole du Christ et ne pas laisser de côté l'Esprit dans lequel se pratique cette obéissance. Sous la mouvance de l'Esprit, l'apôtre se demande comment il est à la fois ouvert à la nouveauté, à l'inventivité de nouvelles expressions et fidèle à l'Eglise.

Il est aussi tout à fait légitime d'être au service de ses fidèles mais l'Esprit pousse toujours au loin : « *Elargis l'espace de ta tente, déploie tes tentures sans contrainte, allonge tes cordages, renforce tes pieux ! Car tu vas éclater à droite et à gauche* (Is 54,2). Il ne suffit pas de s'attacher à une petite portion ; l'Esprit pousse à l'universalité de la Rédemption, à la totalité du Royaume à venir. Les chrétiens, loin de se replier sur eux-mêmes, sont un signe donné au monde pour exprimer à tous les peuples l'amour de Dieu et son dessein universel de salut. L'Eglise, sous l'impulsion de l'Esprit, est inséparable de la mission. Et c'est le propre de l'apôtre de se rapprocher, en ses paroles et en ses activités, de la Mission du Christ.

L'Esprit-Saint nous pousse sans cesse en avant vers une communion toujours plus intime avec Dieu-Trinité. Il nous fait saisir de l'intérieur que notre amour de Dieu est sous le signe de la Promesse. Bien loin de vouloir accaparer Dieu ou croire qu'il est propriétaire du salut, l'apôtre a conscience que l'Esprit donne des acomptes, des *arrhes* (2 Co 1,22), des *prémices* (Rm 8,23). *Dès à présent, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté* (1 Jn 3,2). Ce n'est pas une invitation à adhérer au Christ avec des doutes ou des réticences, mais il s'agit de ne pas transformer la confession de foi en

quelque chose de statique et de figé. L'Esprit-Saint fait entrer dans le dessein de Dieu qui toujours fait éclater les cadres dans lesquels on voudrait l'enfermer. L'apôtre, homme d'espérance, s'interroge sur la manière dont il vit le « ne... pas encore » dans la tension vers la réalisation plénière des fils de Dieu, mais sans impatience ni emballement : *Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père a fixés de sa seule autorité. Mais vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit-Saint qui descendra sur vous. Vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux confins de la terre* (Actes des Apôtres 1,7-8).

Ne se modelant pas sur le temps présent, l'apôtre accueille dans l'Esprit la qualité nouvelle du temps, inaugurée par la mort et la résurrection du Seigneur en vivant, dans la vigilance et l'attente de la révélation totale, la suite du Christ en son Incarnation, sa crucifixion, sa glorification sans omettre la démarche de discernement.

**« tu ne sais pas d'où il vient ni où il va » (jn 3,8)**

L'esprit est un mot qui évoque le souffle, le vent. Et il est vrai que l'apôtre est un être qui se met sous le grand Vent sans trop savoir parfois où il va. Qui de nous, dans les années 70, savait que l'activité missionnaire s'orientait vers le processus que les théologiens appellent maintenant l'inculturation ? La parole johannique : « *tu ne sais pas d'où il vient, ni où il va*, dit la souveraine liberté de l'Esprit qui garde en dernier ressort l'initiative, choisit les chemins par lesquels il nous mène, suscite toujours à nouveau des hommes et des actions inédites. Avec l'action de l'Esprit, nous ne sommes pas dans l'ordre du savoir qui permet la prévision. Inutile donc de rechercher un code d'interprétation de l'expérience spirituelle ; inutile a fortiori de rechercher des signes objectifs de vérification à la manière des sciences de la nature. Pourtant, saint Jean ajoute que c'est celui qui marche dans les ténèbres qui *ne sait pas où il va* (1 Jn 2,11). L'ignorance des chemins de l'Esprit ne renvoie pas au pur hasard où tous les événements arriveraient de manière purement fortuite. Nous ne sommes pas non plus soumis à l'enchaînement inéluctable d'une fatalité dont il n'est pas donné aux humains de déceler les mécanismes de fonctionnement. Cette ignorance n'ouvre pas non plus sur la passivité totale du n'importe quoi, n'importe comment libertaire. Le non-savoir, signe de la foi, est attestation dans l'Esprit qu'il y a un

dessein de Dieu, un dessein de salut où chacun, à sa place, a un rôle à jouer, et il est invitation à entrer dans la démarche du discernement spirituel qui va *de la foi à la foi* (Rm 1,17). L'Esprit fait naître, chez le croyant, un comportement nouveau, reconnaissable aux « fruits », dont l'énumération en Galates 5,22, loin d'être rhapsodique, est orientée vers *le fruit de l'Esprit qui est unique : c'est l'amour*<sup>3</sup>. La joie et la paix sont signes de l'amour au plan subjectif. Patience, bonté et bienveillance disent les manifestations de l'amour dans la vie communautaire. Foi-confiance, douceur, maîtrise de soi, décrivent le contexte de naissance de l'amour. Comment discerner que l'amour comme mouvement d'une liberté vers une autre liberté, union des volontés, don de soi, est authentiquement animé par la liberté dans l'Esprit ? L'art du discernement me semble inséparable de la pratique de la négation, partout présente dans l'Écriture. Cette voie de la négation signifie d'abord le non aux refus de l'amour que sont, selon Galates 5,19-21, *les œuvres de la chair*, à la fois perversion de l'amour de Dieu et des autres, *libertinage, impureté, idolâtrie, débauche, magie*, absence d'amour dans les divisions, *haines, discordes, jalousies, emportements, rivalités, dissensions, factions, envie*, manques de maîtrise de soi, *beuveries, ripailles et autres choses semblables* ; elle est aussi lutte contre le mépris et les injustices qui ternissent le visage de l'homme. *Ceux qui sont au Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses désirs* (Ga 5,24).

La voie de la négation signifie encore le non aux limitations que nous apportons à l'exigence illimitée de l'amour, telles qu'un pardon calculé selon certaines modalités : elle montre que toute expression de l'amour est nécessairement limitée si bien qu'elle appelle une expression complémentaire ; elle prend, soit la forme du dépouillement radical du « rien » avec saint Jean de la Croix, soit le visage plus souriant de l'humble douceur avec saint François de Sales ; dans la spiritualité missionnaire, elle est négation des réticences, des résistances, des obstacles, des fautes que l'Apôtre oppose à la révélation de l'Amour, en ses actes et en ses paroles. La voie de la négation signifie enfin sous son aspect du « ne... pas encore », la tension vers l'accomplissement eschatologique de l'Amour. Une parole de promesse habite l'Apôtre quel que soit le résultat de son action. Ce travail du négatif, par le non aux refus de l'amour, par le non aux exclusives qui tentent d'enfermer l'amour dans l'une ou l'autre de ses expressions, par la tension toujours maintenue vers le terme,

permet de *discerner le meilleur* (Ph 1,10) et, par l'amour rendu clairvoyant, d'unir notre volonté à la volonté du Sauveur, manifestation totale de l'Amour.

L'Ecriture introduit dans le jeu des catégories utilisées (amour, joie, paix...) la négation qui les rend aptes à nous ouvrir au sens qu'elle figure sans le représenter. C'est pourquoi, dans cette présentation, je me suis laissé guider par la pratique de la négation, successivement, dans le mouvement d'intériorisation de l'Amour, puis dans son extériorisation en des œuvres et enfin dans son déploiement temporel. A ces niveaux qui se font écho opère le travail toujours coûteux du discernement. Joie et paix dans l'Esprit passent par le glaive du discernement sans oublier de faire confiance au Seigneur : *Car Dieu est plus grand que notre cœur et il discerne tout* (1 Jn 3,2). Nous sommes ainsi invités à une décision conjugée entre l'action de l'Esprit et la nôtre - *L'Esprit et l'Epouse disent « Viens ! »* (Ap 22,17) - et à ne pas effacer la distance provenant de notre situation corporelle dans un contexte historique. De cette manière, progressivement, de décision en décision, se construit la figure spirituelle de l'apôtre par la reconnaissance et le discernement des signes de l'Esprit.

Paris, Raymond Joly, sma.

#### ouvrages et articles-source

|                          |                                           |
|--------------------------|-------------------------------------------|
| BEAUCHAMP                | : <i>L'un et l'autre testament</i>        |
| LAPLACE                  | : <i>Discernement pour temps de crise</i> |
| MANARANCHE               | : <i>L'Esprit et l'Eglise</i>             |
| Séminaire MARLÉ-PASQUIER | : <i>Critères d'une pratique croyante</i> |
| SPIRITUS                 | : N° 30 ; 74 ; 75.                        |
| ROUSTAN                  | : <i>Initiation à la vie spirituelle</i>  |
| TOB                      | : <i>Notes</i>                            |
| VARILLON                 | : <i>Repères pour agir</i>                |

# LA FAMILLE CHINOISE

L'importance de la famille dans la société traditionnelle chinoise paraît être une des caractéristiques essentielles de cette civilisation et les sinologues admettent en général que toute approche de cette civilisation ne peut ignorer la place qu'y occupait la famille. Certains considèrent même cette étude du rôle de la famille dans la société traditionnelle chinoise comme l'un des chemins les plus sûrs et les plus directs pour arriver à la connaissance et à la compréhension de cette culture.

Mais qu'est devenue la famille dans la Chine d'aujourd'hui ? Quelle place occupe-t-elle encore dans la vie des individus et quel rôle joue-t-elle dans la société ?

Avant d'aborder ces questions, il peut être utile de rappeler, au moins dans ses grandes lignes, les structures de la famille chinoise, et cela en nous référant principalement à la période du début de ce siècle.

## *1/ La famille dans la société traditionnelle chinoise*

Après avoir défini la famille chinoise et décrit sa composition, nous verrons quels étaient les liens qui s'établissaient entre ses membres.

Le terme « *jiating* », souvent réduit à « *jia* », et que nous traduisons par « famille », correspondait alors à l'unité sociale formée de membres reliés les uns aux autres par le sang, le mariage, ou l'adoption et partageant le même budget commun. Il fallait donc le lien du sang ou du mariage pour appartenir à une famille, mais il fallait également le « lien de subsistance économique ».

Compte tenu de cette définition, quelle pouvait être à l'époque la taille de la famille et quels étaient les membres qui la composaient ?

La famille élargie ou patriarcale, que les Chinois appelaient « da jiating » - grande famille - et qui comprenait les parents, les enfants non mariés, les fils mariés avec femmes et enfants, l'ensemble pouvant s'étendre sur quatre et même cinq générations, était regardée comme la famille idéale. Ce type de famille pouvait compter en son sein quelques dizaines de personnes (on cite même le cas de familles comptant jusqu'à trois cents personnes).

Mais des études de sociologues réalisées dans les années 1930 donnent une moyenne de cinq à six personnes par famille<sup>1</sup>. De ces chiffres on peut conclure que le type de famille le plus répandu étaient ce que les Chinois appelaient « xiao jiating » - petite famille - et qui comprenait les parents, leurs enfants non mariés et un fils marié avec femme et enfants. L'expression « famille souche » désigne avec plus de précision ce type de famille et la distingue de la famille nucléaire ou conjugale qui ne comprend que les parents et les enfants. Ce dernier type aurait été plutôt rare en Chine.

Si la famille en Chine peut ainsi être définie et délimitée d'une manière assez précise, il ne faut pas oublier que la parenté et, plus particulièrement le clan, qui regroupait tous ceux qui avaient un ancêtre commun et portaient le même nom, gardait avec la famille des liens étroits.

Le clan possédait souvent une propriété commune, administrée par les responsables et dont les revenus servaient à payer les frais généraux : entretien du temple ancestral, fonctionnement des écoles... Clan et parenté exerçaient ainsi un certain contrôle sur la famille et remplissaient une fonction d'assistance sociale : les orphelins étaient recueillis au sein du clan ; en cas de maladie dans une famille, les membres de la parenté assuraient les travaux des champs pour permettre à celle-ci de vivre...

Cette famille, qui formait la cellule de base de la société chinoise, établissait entre ses membres des liens très étroits d'interdépendance au niveau économique et social ainsi que sur le plan moral.

## **la famille, entité économique**

La famille constituait une véritable unité économique de consommation. Elle était également unité économique de production.

Exploitation agricole, atelier d'artisans et boutique de commerçants étaient, en effet, des affaires familiales. Terres et habitations étaient possédées en commun et la règle interdisait la propriété individuelle. Les membres de la famille travaillaient ensemble sous la direction du chef de famille.

L'individu ne jouissait donc pas, en général, d'une réelle autonomie sur le plan financier et économique. Non productif - enfant, malade ou âgé - il pouvait se reposer sur la famille pour le vivre et le couvert. Adulte et actif, son travail et ses gains profitaient à toute la famille. Chef de famille, l'entreprise familiale pouvait lui être confiée, mais il n'en devenait pas pour autant le seul propriétaire : chargé de gérer le patrimoine, il devait assurer la subsistance de tous.

## **un groupe social au service de l'état**

Entité économique, la famille chinoise formait également un groupe social au service de l'Etat. L'administration impériale s'assurait, en effet, le contrôle et l'organisation du pays par un système d'auto-administration locale qui utilisait la famille comme unité de base. Tout chef de famille devait inscrire le nom des siens sur des registres publics. Les familles étaient réparties en groupes et sous-groupes de dix, cent et mille. Les responsables de ces groupements, aidés par les chefs de famille, veillaient sur la conduite politique et morale des membres. L'individu n'avait donc pas son autonomie civile. Il n'était situé dans la société

1 / Il est à noter que les recensements officiels, établis pour les impôts, montrent que la taille moyenne des familles était également relativement petite dans le passé. Sous les Ming (1368-1644) par exemple, cette moyenne aurait été de 6 personnes...

2 / Il faut cependant noter que l'efficacité administrative de ce système avait sérieusement

diminué à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : il fonctionna mal après les Taiping (1849-1865), et le gouvernement nationaliste (1911-1949) ne parvint pas à en faire un instrument de pouvoir très efficace. Toutefois, ce système continuait à peser sur les mentalités et empêchait l'émancipation de l'individu.

et face à la loi que comme membre de telle famille et dépendait de son chef. S'il était coupable d'une infraction, son chef de famille pouvait le protéger, le cacher et lui éviter la punition. Mais dénoncé, il entraînait dans sa punition le chef de famille.

Ce système administratif resserra les liens d'interdépendance au sein du groupe familial et renforça en particulier l'autorité du chef de famille<sup>2</sup>.

### **une unité solidement structurée et hiérarchisée**

Fondée sur les hommes, la hiérarchie familiale s'établissait selon l'âge et la génération, le chef de famille étant l'homme le plus avancé en âge dans la génération la plus ancienne. Ce pouvait être selon les cas : l'aïeul, le grand-père, le père ou même le fils aîné. En effet, si le père, chef de famille, venait à disparaître, c'était le fils aîné qui était appelé à le remplacer, car c'était lui qui était chargé d'assurer la descendance. La veuve devait préparer son fils à cette responsabilité, se soumettre à lui et ne pas chercher à se remarier.

L'ordre domestique, et par voie de conséquence l'ordre social, reposant sur l'autorité paternelle, « les Règles et les Rites » contribuèrent à étendre et à intensifier les relations de domination et de subordination. Le respect dû au père fut « considéré comme le plus grand des devoirs ». La piété filiale, « mère de toutes les vertus », devint le fondement même de la morale : l'individu avait pour ligne de conduite de bien remplir son rôle de membre de famille selon la place qu'il y occupait.

Cette piété filiale trouvait son expression suprême dans le *culte des ancêtres*, donnant ainsi à la famille une dimension « sacrée ».

Pour les Chinois, les humains, après leur mort, rejoignaient le monde des esprits. Ce dernier, qui faisait suite au monde des vivants, lui était similaire. Il demeurait en lien avec le monde des vivants et les bonnes relations devaient être entretenues de part et d'autre.

Le monde des ancêtres établit ainsi des liens d'interdépendance jusque dans l'au-delà entre les membres d'une même famille.

Ainsi, dans la société chinoise du début du xx<sup>e</sup> siècle, la famille était encore le milieu immédiat dans lequel se situait et vivait l'individu. Son développement et son épanouissement étaient subordonnés aux intérêts et aux besoins de la famille. Il n'acquerrait jamais une indépendance et une autonomie totale par rapport à la famille sans se mettre « hors la société » et être alors considéré comme déclassé<sup>3</sup>.

Parallèlement, la famille n'existait et ne vivait que par ses membres. Ainsi s'établissaient à tous les niveaux et sur tous les plans - économique, social et moral - entre l'individu et la famille des liens d'étroite interdépendance.

Dans cette perspective, la position de la famille dans la société et son importance dans la vie des individus ne pouvaient aller qu'en se renforçant. Cela explique les abus auxquels pouvait conduire un tel système familial et donne sans doute raison aux mouvements de réforme qui, dès la fin du xix<sup>e</sup> siècle, et surtout au début du xx<sup>e</sup> siècle, prônaient l'émancipation de l'individu par rapport à la famille.

Mais malgré les nouveaux courants de pensée, malgré les essais de réforme<sup>4</sup>, malgré même les violentes critiques portées contre lui, le système familial chinois n'avait pas encore beaucoup changé au début de ce siècle...

Sans doute fallait-il plus qu'une réforme...

## *2/ La famille en République populaire de Chine*

Or, le Parti communiste chinois, dans sa longue lutte pour la conquête du pouvoir, avait pour objectif l'avènement d'une Chine Nouvelle, l'avène-

3 / Cela ne veut pas dire que tout développement personnel en tant que tel était exclu. On peut noter en particulier l'importance du « perfectionnement de soi-même » dans certains courants de pensée chez les lettrés confucéens. Il faut également rappeler l'existence de moines et ermites - taoïstes et bouddhistes - qui vivaient séparés de leur famille.

4 / Témoin le nouveau code civil mis en place en 1930, dont les dispositions entièrement nouvelles en Chine, resteront inconnues de la grande majorité de la population jusqu'au milieu du xx<sup>e</sup> siècle.

5 / Citation de M<sup>me</sup> DENG Yingchao, épouse du Premier Ministre ZHOU Enlai, au cours d'un meeting de cadres et d'étudiants.

ment d'une civilisation et d'une culture nouvelles : « Xin Hua ». Cette nouvelle civilisation ne pouvait s'instaurer et se réaliser que par la transformation de l'homme et de la société.

Dans cette révolution, qu'est devenue la famille ?

Nous verrons tout d'abord quel est aujourd'hui le statut de la famille en Chine Populaire. Puis nous essaierons, dans la mesure du possible, de situer la famille dans la société, en nous limitant à quelques aspects, à savoir : la typologie et les dimensions de la famille - son organisation au niveau économique - ses conditions de logement. Et enfin, nous tâcherons de définir le rôle qu'on lui assigne dans la politique générale du pays.

Le P.C.C. ne pouvait ignorer la place et le rôle de la famille dans l'ancienne société et il se devait d'y porter une attention toute particulière dans ses objectifs révolutionnaires. Allait-il attaquer et détruire ce bastion de la société traditionnelle et faire table rase du passé, ou bien allait-il, au contraire, faire de la famille la cellule de base à partir de laquelle serait construite la nouvelle société ?

Sans devenir l'unité de base de son action révolutionnaire, la famille fut cependant pour le P.C.C., et cela dès les débuts, un de ses terrains d'application. Ainsi, le 1<sup>er</sup> mai 1950, sept mois seulement après son accession au pouvoir, le P.C.C. promulgua-t-il sa loi sur le mariage, qui fut présentée *comme une innovation telle que la Chine n'en a jamais connue au cours de son passé millénaire* <sup>5</sup>.

### **une famille démocratique basée sur l'égalité et la liberté**

La loi du P.C.C. ne se limite pas à la législation du mariage, mais embrasse toute l'institution familiale : époux, parents, enfants, filiation, régime matrimonial et successoral. Son objectif est double : d'une part, abolir le système matrimonial archaïque et, d'autre part, proposer un nouveau type de famille démocratique basée sur l'égalité et la liberté.

Cette législation, toujours en vigueur, n'a pas reçu de modification jusqu'à ce jour, et les différentes constitutions gouvernementales de la République populaire de Chine, y compris la dernière en date (1978),

rappellent toutes que *l'Etat protège le mariage, la famille, la mère et l'enfant*.

La famille constitue donc un élément de la nouvelle société et elle est reconnue comme une institution légitime;

La législation veille à assurer au sein de la famille des relations basées sur l'égalité et la liberté. Ainsi, la seule autorité légale à laquelle doit se référer le couple est l'administration locale de l'état civil. Mariage, divorce, adoption des enfants, pension alimentaire seront désormais contrôlés par l'autorité locale. Certains y verront une « mainmise du parti sur la vie privée des citoyens ». Mais cette autorité demeure nécessaire pour éviter l'emprise du clan familial d'autrefois et pour garantir une certaine émancipation de l'individu par rapport à la famille.

Les textes officiels insistent plus particulièrement sur l'émancipation de la femme, car dans l'ancien système matrimonial elle demeurait entièrement soumise à la famille de son père d'abord, puis à celle de son mari. En garantissant le libre choix du conjoint dans le mariage et le droit de « participer librement à toutes activités professionnelles ou sociales », la loi assure à l'individu une autonomie et une indépendance qu'il ne connaissait pas, d'une manière générale, dans l'ancienne société. L'individu, homme ou femme, n'en sera que plus disponible pour participer à l'édification de la société nouvelle.

Dans la société chinoise d'aujourd'hui, la famille a donc un statut légal et l'Etat s'en porte garant ; mais de quel type de famille s'agit-il ?

### **vers une famille de type nucléaire de deux enfants**

La loi sur le mariage ne parle que des conjoints et des enfants. Mais comme par ailleurs, elle fait obligation pour les enfants de *subvenir aux besoins de leurs parents, de veiller sur eux et de ne pas les abandonner* (art. 13), la famille pourra comprendre aussi en son sein les grands-parents et ne sera pas nécessairement de type nucléaire. Toutefois, le modèle souhaité et mis en avant, surtout depuis la Révolution Culturelle (1968), devrait se limiter à deux enfants et ne comprendre que les parents et les enfants.

Pourquoi souhaite-t-on la généralisation de ce type de famille en Chine ? Il semble que les dirigeants, tout en voulant apporter une solution au problème démographique, souhaitent également diminuer l'importance de l'unité familiale dans la nouvelle société et limiter son influence sur la vie des individus. Il s'agit pour eux de sortir l'individu des limites de son foyer pour lui permettre de participer le plus activement possible au travail de production et à l'édification du socialisme. On désire surtout libérer la femme des tâches ménagères pour la laisser participer directement aux autres fonctions sociales réservées jusqu'alors aux hommes. C'est dans ces perspectives que furent lancées les différentes campagnes de prévention des naissances (1957 - 1962 - 1968), les moyens mis en avant étant principalement la pratique du mariage tardif et la contraception.

On est en droit de penser que la campagne de limitation des naissances connaît un certain succès, même si la population de la Chine accusait encore jusqu'en 1977 un accroissement annuel de 17 millions. En effet, la chute de la mortalité et l'augmentation du nombre des femmes en âge de procréer (2 % par an entre 1953 et 1973) peuvent à elles seules expliquer le maintien du taux d'accroissement naturel aux environs de 2 % durant ces dix dernières années. On peut donc admettre que, malgré une augmentation globale de la population, le nombre moyen d'enfants par famille est en baisse dans la société chinoise d'aujourd'hui.

Notons en passant que la pratique du mariage tardif - 23 ans pour les filles et 25 pour les garçons (on parle même de 25 à 28 ans pour les habitants des villes) - a pour conséquence, entre autres, de « vieillir » les parents : ceux-ci sont de plus en plus des adultes exerçant depuis plusieurs années une activité professionnelle et pouvant avoir dans la société des responsabilités de cadres.

Peut-on savoir cependant d'une manière plus précise quelle est la taille de l'unité familiale aujourd'hui ? Une étude, que nous avons faite à partir d'éléments recueillis dans la presse chinoise des années 1973 à 1978, donne en moyenne le chiffre de 4,55 personnes par famille. En population urbaine, cette moyenne est de 4,18, alors qu'elle est de 4,92 en population rurale.

De ces chiffres on peut conclure que l'unité familiale chinoise est encore

relativement importante. En France, par exemple, le nombre moyen de personnes par ménage était, d'après le recensement de 1962, égal à 3,1.

Mais il reste à préciser, si possible, quelles sont les personnes qui composent cette unité familiale.

Bien que les dirigeants souhaitent que la cellule familiale se réduise aux parents et aux enfants, il semble que, dans la plupart des cas, les parents vieillissants demeurent encore auprès de leurs enfants. Lorsque dans la presse on parle de personnes âgées prises en charge par la collectivité, il est précisé à chaque fois que ces personnes n'ont plus aucune parenté pouvant les recueillir. La retraite-vieillesse qui, dans l'esprit des dirigeants, devrait permettre aux personnes âgées de vivre en dehors du foyer de leurs enfants, joue bien souvent en sens inverse. En effet, le montant de cette retraite, plus élevé que le salaire d'un jeune travailleur, apporte une large contribution au budget familial.

L'organisation et la division du travail favorisent également la présence des grands-parents dans la famille. En effet, à la ville comme à la campagne, mari et femme travaillant tous les deux sont bien contents de pouvoir confier à leurs parents la garde des enfants, car les crèches-garderies ne sont pas toujours suffisantes pour les recueillir, surtout dans les campagnes.

La présence dans la famille d'au moins un des grands-parents serait donc une pratique assez répandue au point qu'elle demeure encore une caractéristique de la famille chinoise d'aujourd'hui.

Cette proportion est certainement beaucoup plus forte qu'en France où la cohabitation de trois générations n'était en 1962 que le fait d'environ 5 % des ménages (proportion très faible puisque, toujours d'après le recensement de 1962, 88 % des Français de 10 ans avaient encore au moins un de leurs parents en vie).

La présence d'un grand-parent dans une famille qui, en moyenne, compterait 4,55 personnes, diminue d'autant le nombre d'enfants. Celui-ci serait de ce fait très proche de l'idéal souhaité : deux enfants par foyer.

La taille de l'unité familiale chinoise a donc diminué par rapport à

celle du début de ce siècle où elle comptait en moyenne plus de cinq personnes. Cette diminution est due à un abaissement du nombre d'enfants plus qu'à un changement dans la composition de la famille. L'enfant chinois d'aujourd'hui a donc moins de frères et de sœurs que par le passé, mais ses grands-parents continuent de faire partie habituellement de son cadre familial.

## **la famille dans l'économie chinoise**

Comment l'unité familiale s'articule-t-elle dans les structures économiques du pays et quels sont les liens qui s'établissent à ce niveau entre les membres de la même famille ?

La socialisation des moyens de production, qui avait débuté avec le P.C.C. dans les zones libérées, s'est achevée en 1958 et la structure familiale de l'entreprise artisanale ou commerciale comme de l'exploitation agricole a disparu pour être remplacée par une structure collectiviste.

Dans l'agriculture, à part quelques fermes d'Etat, « propriété du peuple entier », l'ensemble des espaces cultivables est divisé en Communes Populaires dans lesquelles l'unité de base n'est plus la famille, mais l'équipe de production. Celle-ci possède ses moyens de production et c'est à son niveau qu'est organisé le travail et calculée sa rémunération.

La participation au travail de l'équipe se fait sur une base individuelle, mais le rattachement à celle-ci se fait, d'une certaine manière, sur une base familiale. Il semble, en effet, que les membres d'une même famille appartiennent tous à la même équipe de production. Cela conserve à la famille une relative importance dans la structure agricole du pays, importance qui est encore renforcée par l'attribution à chacune d'elles d'une parcelle de terrain qu'elle peut travailler à son seul profit. Si la surface des parcelles individuelles équivaut à 5 % des terres travaillées par l'équipe de production, leur exploitation représenterait 15 à 30 % de l'ensemble des revenus de l'équipe. On reconnaît officiellement l'apport de ces activités familiales privées dans l'économie nationale et la tendance actuelle serait même de tirer profit au maximum de ces activités, car une collectivisation trop poussée ou trop radicale, telle que la souhaitait la « bande des quatre » amènerait de graves difficultés d'approvisionnement.

En population urbaine, la famille n'occupe pas une place aussi importante dans l'organisation économique du pays, que ce soit dans l'industrie, le commerce ou les services publics.

Dans l'industrie, le rattachement à l'unité de production se fait d'une manière individuelle. Mais comme par ailleurs on s'efforce de rapprocher, dans la mesure du possible, lieu d'habitation et lieu de travail, il arrive que les membres de la même famille soient employés de la même usine ou du même atelier de quartier.

Par contre, dans le commerce et les services publics, et à plus forte raison dans l'armée, l'affectation revêt encore un caractère plus individuel. Bien souvent, la situation de famille n'est pas prise en compte et les époux peuvent être séparés pendant de longs mois.

Si, dans la structure économique de la Chine d'aujourd'hui, le rattachement de l'individu à son unité de production peut, du fait du domicile, avoir un certain lien avec la famille, la participation à l'activité productrice et sa rémunération se font sur une base individuelle, selon le principe socialiste de « chacun selon ses capacités, à chacun selon son travail ».

La rémunération se faisant sur la base du travail fourni et non plus selon les besoins, les familles les plus favorisées seront celles qui disposent du plus grand nombre de bras et du plus petit nombre de bouches à nourrir. La main-d'œuvre masculine étant mieux rétribuée, une famille préférera disposer du salaire d'un garçon plutôt que de celui d'une fille. D'autre part, dans les campagnes, le fils marié demeurant encore le plus souvent avec ses parents, ceux-ci préféreront tout naturellement un garçon à une fille destinée à les quitter pour rejoindre sa belle-famille.

De tels éléments favorisent le maintien de la vieille mentalité qui donnait la préférence aux garçons.

La rémunération étant attribuée à « chacun selon son travail », l'individu peut ainsi acquérir une autonomie financière qui était l'exception dans le système économique traditionnel.

Mais l'organisation du budget familial relativise et limite cette autonomie.

En effet, si les revenus de la famille sont constitués essentiellement par l'apport des salaires individuels, les dépenses, elles, se font dans le cadre de toute la famille : les membres qui composent la famille vivant habituellement ensemble et participant au même budget commun.

Ainsi, la famille qui ne constitue plus comme par le passé une unité économique de production, demeure cependant une unité économique de consommation.

### **le logement familial**

La famille, dans la plupart des cas, vit sous le même toit et le logement individuel est réservé en priorité aux familles légalement constituées.

Les cités collectives sont réservées aux jeunes célibataires qui n'habitent pas avec leur famille. Ces cités collectives apportent une certaine solution au problème du logement, mais leur création a également été voulue pour permettre aux jeunes de se dégager de l'emprise familiale.

Il faut rappeler à ce sujet la création de dortoirs collectifs lors du lancement des communes populaires en 1958 : les parents logeaient séparément et les enfants étaient confiés à la crèche communautaire. Cette « politique » voulait briser le carcan que représentait la famille traditionnelle. Elle voulait aussi libérer les hommes et plus encore les femmes des tâches familiales et les rendre disponibles pour l'édification de la nouvelle société. Elle visait également à faire admettre que les enfants appartiennent au Peuple. Mais cette pratique ne fut appliquée qu'en certains endroits et, semble-t-il, durant un temps très limité. Nous n'avons retrouvé nulle part la trace d'une telle pratique.

En ville, on distingue trois types de logement :

- les maisons individuelles disposées en carré et ouvertes sur une cour commune.
- les immeubles de trois, quatre étages et même davantage, regroupés dans les quartiers d'habitation.
- les logements construits sur le terrain même des usines et comprenant surtout des cités collectives.

La disposition des anciens logements autour d'une même cour favorise l'entraide et une certaine vie commune. Bien souvent un seul robinet dans la cour alimente ces maisons en eau courante : préparation des repas, vaisselle, lessive, se font ainsi ensemble. L'exiguïté des pièces fait que, le soir et les jours de repos, on vit beaucoup dans la cour.

Les nouvelles constructions en ville prévoient des logements d'une à trois pièces. Ces appartements correspondent ainsi au type de famille que la planification des naissances veut promouvoir : la famille de deux enfants. Outre une surface habitable plus importante, ces nouveaux logements offrent aussi plus de confort. Cependant, il est encore fréquent que la cuisine et les sanitaires soient partagés par plusieurs familles. Ces nouveaux logements qui donnent aux familles une certaine indépendance et « intimité » continuent donc à favoriser les relations de voisinage et une certaine vie commune à laquelle elles étaient habituées par le passé.

Dans les campagnes, le logement est d'une manière générale moins confortable qu'en ville. La surface habitable y est également restreinte, même si la cour et le jardin peuvent donner une impression d'espace. Il s'agit surtout d'habitations individuelles. Certaines communes populaires ont cependant construit des immeubles collectifs. La famille rurale est, selon la réglementation des communes populaires, propriétaire. Propriété de la famille, la maison sera donc un élément important dans la vie de ses membres ; les enfants pouvant en hériter, elle sera un lien de dépendance et de continuité entre les générations.

L'exiguïté du logement ne permet pas, en général, de réserver toute une pièce à l'enfant, dans laquelle tout serait organisé en fonction de lui, et où il ait son « monde à lui ». Mais il n'est pas dans les habitudes de la famille chinoise de compartimenter ainsi son habitation : chacun y vaque à ses occupations sans être apparemment gêné par les autres. L'habitation familiale est donc réellement partagée en commun et chacun y a toujours sa place. Un enfant qui, pour diverses raisons, aurait quitté le domicile familial peut y revenir sans que cela bouleverse l'organisation du logement. Le caractère chinois « jia » traduit bien du reste cette assimilation entre maison et famille : celui qui fait partie de la famille a toujours sa place dans la maison, même si celle-ci est aujourd'hui un appartement de deux pièces dans un immeuble collectif.

## **rôle de la famille dans la politique générale du pays**

La famille demeure donc en Chine Populaire l'unité de base de la société dans laquelle vit l'individu. C'est elle qui procure à la collectivité de nouveaux membres et elle reste, pour la plupart des citoyens chinois, le cadre de leur vie privée. Mais elle n'est plus, comme par le passé, la hiérarchie première et principale de la société, au service de laquelle vivait l'individu.

Le P.C.C. a voulu, dans son « grand dessein révolutionnaire », combattre les excès d'un système qui brimait l'individu et empêchait l'évolution du pays.

A la suite de certains mouvements de réforme, il s'est efforcé de desserrer les liens qui attachaient l'individu à sa famille en favorisant en particulier l'émancipation de la femme et des enfants. Il a voulu, en faisant de la famille une cellule sociale dans laquelle les rapports seraient basés sur la liberté et l'égalité, répondre aux aspirations de nouveaux courants de pensée du début de ce siècle. Ce nouveau type de famille garde cependant une réelle importance pour l'individu. Vivant sous le même toit et partageant le même budget commun, les membres peuvent conserver entre eux des liens très étroits.

La famille demeure également le lieu privilégié de la croissance et du développement de l'enfant. C'est elle qui occupe - mais plus particulièrement la mère - une place importante auprès de l'enfant lors de sa naissance et durant sa vie de nourrisson : la plupart des enfants naissent dans le cadre intime du foyer et sont nourris au sein maternel, pendant au moins dix-huit mois, même lorsque la mère de famille travaille.

Si, d'autre part, on souhaite voir les enfants découvrir très tôt les dimensions de « la grande famille socialiste », il n'empêche que beaucoup d'entre eux - peut-être 50 % - ne sortent guère du cercle familial durant les trois premières années de leur vie et ne subissent donc aucune autre influence, si ce n'est celle du voisinage immédiat.

Ainsi, par la place qu'elle occupe encore aujourd'hui dans les premières années de l'enfant et par les liens qu'elle crée entre ses membres, la famille continue à marquer de son empreinte la mentalité et la culture chinoises. Elle est un des éléments qui préservent l'originalité chinoise.

Mais dans l'esprit des dirigeants, cette nouvelle famille doit se mettre au service de l'édification de la nouvelle société : elle doit travailler à l'avènement de la nouvelle civilisation - « xin hua ». La famille doit être au service de la collectivité, c'est là le principe fondamental qui a guidé et guide toujours la politique familiale du P.C.C. - principe qui doit inspirer la conduite de tous les membres du groupe familial.

Ainsi apparaît une nouvelle éthique familiale, selon laquelle tout dans la petite cellule familiale doit être subordonné à « la grande famille socialiste ».

Fonder une famille n'est plus un objectif digne de capter toutes les énergies de l'individu et les relations au sein de la famille ne sont valables et positives, et donc ne doivent être maintenues, que si elles favorisent l'esprit « révolutionnaire » et rendent plus aptes à « servir le Peuple ». L'amour et le dévouement des parents pour leurs enfants n'ont pas de valeur en soi et ne sont jamais du reste cités en exemple. Les parents ne doivent pas considérer les enfants comme leur propriété personnelle, ni les élever dans l'intérêt égoïste de la famille, en mettant tout en œuvre, par exemple, pour leur assurer une meilleure promotion dans l'échelle sociale. Les parents n'ont même pas à intervenir dans le choix de la profession de leurs enfants, car ceux-ci doivent se tenir prêts à partir là où le pays a besoin d'eux. Ils sont donc invités à élever leurs enfants pour les faire entrer dans la grande famille socialiste afin qu'ils puissent être totalement au service du Peuple. C'est dans cet esprit qu'ils doivent remplir leur devoir d'éducation auprès des enfants ; c'est dans cet esprit aussi qu'ils doivent collaborer avec l'école et toute la collectivité au travail de formation des jeunes générations.

C'est ainsi que le P.C.C. n'a pas voulu faire de la famille l'unité de base de son action révolutionnaire, pour éviter sans doute qu'elle ne garde dans la société et la vie des individus une trop grande importance comme groupe social. C'est aussi dans cette optique que les dirigeants n'ont pas voulu jusqu'à ces dernières années (1977), confier à la famille un rôle éducatif de première importance auprès des jeunes générations. La famille et les valeurs qu'elle peut représenter sont ainsi vidées du contenu de l'éducation proposée aux enfants dès l'école maternelle. Ces valeurs familiales semblent du reste ignorées dans tout travail d'éducation et de rééducation en Chine Populaire auprès des jeunes comme auprès des adultes. Toutefois, dans la presse officielle, la famille n'est pas l'objet

d'attaques ni de critiques particulières. Et si, dans le travail éducatif, on ne met pas en avant les valeurs familiales, c'est peut-être parce que ce n'est pas une chose nécessaire dans un pays où les sentiments familiaux sont profondément ancrés !

D'ailleurs, les sentiments d'amour et d'obéissance ne sont ni bannis, ni exclus en Chine Populaire. On souhaite que chez l'enfant s'opère, dès son tout jeune âge, une transposition de ces sentiments : qu'il ait à l'égard de son pays, de son président et du parti, les mêmes sentiments qu'il aurait pour les siens. L'idéal veut même que l'amour envers le pays passe avant l'amour à l'égard des parents.

Les dirigeants ont peut-être pensé que ces deux amours n'étaient pas toujours compatibles ; ont-ils voulu pour ce motif tenir la famille à l'écart et ne pas l'utiliser en tant que groupe social dans la formation de l'homme nouveau et l'édification de la nouvelle société ? Cependant, surtout depuis 1973, ils ont pris conscience de la place qu'elle occupait dans la vie des individus et de l'influence qu'elle pouvait exercer sur les enfants et les jeunes. Aussi, depuis cette date, ils font de plus en plus appel à la famille pour qu'elle prenne sa part de responsabilités dans l'éducation des enfants. Toutefois, du moins jusqu'en 1977, on ne lui accordait pas de rôle éducatif propre : elle devait se mettre au service des autres organismes qui, dans la société, étaient chargés de la formation des jeunes générations : écoles et mouvements de jeunesse (gardes rouges).

Depuis 1978, l'Etat sollicite vigoureusement la coopération des parents en vue d'une meilleure éducation des enfants. On parle explicitement de « l'éducation familiale » (Jiating jiaoyu) et on met en avant son importance. Pourquoi les dirigeants s'adressent-ils maintenant à la famille, après l'avoir tenue à l'écart pendant de nombreuses années ? Est-ce parce qu'ils réalisent qu'ils ne peuvent pas l'ignorer et que le meilleur moyen pour contrôler et limiter son influence est peut-être d'utiliser ses potentialités ? Ou bien les parents d'aujourd'hui, formés sous le régime actuel, ont-ils acquis une « conscience socialiste » suffisamment développée pour qu'il soit maintenant possible de leur confier davantage de responsabilités dans la formation des jeunes générations ?

Si on fait appel à la famille, c'est certes en vue d'avoir au service du pays une jeunesse mieux formée. Mais la famille sera-t-elle utilisée comme un véritable relais dans cette éducation des jeunes générations ?

En formant l'enfant dès son tout jeune âge à aimer son pays et à « servir le Peuple », ne le plaçait-on pas devant des objectifs trop lointains pour le motiver sérieusement ? Par contre, si, au niveau de la famille, on développe son ouverture aux autres, ne va-t-on pas favoriser en lui une profonde et véritable socialisation ?

L'enfant se mettra au « service du Peuple » en apprenant d'abord à être au service de sa famille. Il faudra pour cela redonner plus d'importance à la famille et lui confier un rôle propre dans l'éducation des enfants. Ce serait mettre en valeur les potentialités qu'offre la famille chinoise pour la formation des futures générations.

*Paris, Raymond Volant*

## NE SCANDALISE PAS L'ENFANT AFRICAIN

### **L'égalité des enfants de Dieu**

Quoique l'initiative de l'O.N.U. d'organiser une Année de l'Enfant ait été soumise à de nombreuses critiques dès sa première conception, on peut constater qu'elle a obtenu un succès qui correspond en gros à l'attente des organisateurs. Le président Kaunda, de Zambie, l'a même appréciée comme l'un des événements les plus significatifs pour l'Afrique qui se soient produits depuis des années. En effet, de nombreux projets ont été entrepris et les divers programmes télévisés, tel le cycle international intitulé « Les enfants travaillent aussi », n'ont pas manqué d'attirer sur l'enfance une attention aiguë. La pauvreté, la malnutrition, voire l'exploitation des enfants dans le monde nous ont tous frappés aussi profondément que la misère atroce des réfugiés vietnamiens dont beaucoup étaient, par ailleurs, des jeunes, isolés et coupés de toute attache familiale.

Néanmoins, il se trouve que ce qui fait le succès véritable de l'Année de l'Enfant tombe précisément sous le coup de la critique la plus dure qui en a été faite. Car ce succès ne consiste point dans les sommes collectées, ni dans le résultat palpable des projets lancés, mais plutôt dans la réflexion entamée sur la position psychologique et sociale des enfants. Or, celle-ci pourrait être influencée malencontreusement par bien des projets issus de notre générosité. Cette réflexion sur la position de l'enfant et, partant, de la société tout entière, semble s'intensifier alors que, par ailleurs, les efforts se multiplient pour assurer aux enfants du monde entier des chances égales. Notons immédiatement que ce ne sont pas seulement les méfiants et les cyniques qui posent constamment des questions sur cet objectif : « égalité des chances pour tous ».

Car cette formule n'est-elle pas piégée idéologiquement ? L'égalité n'est-elle pas restreinte à un aspect purement technique ou économique, à savoir la possibilité d'entrer dans la lutte concurrentielle sur le marché des produits ou du travail ? Certes, les enfants affamés, et destinés à une vie de misère et de souffrance, nous obligent à considérer l'inégalité des chances qui existe dans ce domaine. Mais ce faisant, ils nous parlent surtout des structures socio-économiques et des conceptions idéologiques qui en sont la cause. Ils nous interrogent sur cette idéologie même d'égalité qui, d'une part, nous cause une angoisse morale quand nous voyons ladite misère, mais qui, d'autre part, nous soutient dans cette conviction que, seule, la lutte concurrentielle entre personnes reconnues libres et égales peut rendre justice à la dignité humaine. Ils nous demandent pourquoi, dans les affaires quotidiennes, nous tenons à faire abstraction des différences réelles pour réduire l'homme à cet unique aspect qui est sa vocation de lutte pour la vie.

Certes, sous cet aspect, tous sont égaux. Et puisque cette lutte entre rivaux est regardée comme le fondement de la société, nos efforts philanthropiques devraient donc se limiter à supprimer les obstacles qui empêchent les pauvres, les sous-développés, etc., d'entrer dans la course. Pourtant, à force d'insister sur cette égalité purement technique, on ne manque pas de créer les conditions mêmes de l'inégalité socio-économique qui mène à la misère tant matérielle que psychique. Dans l'appendice A de son *Homo hierarchicus*, L. Dumont a expliqué clairement, il y a quelques années, qu'il existe une différence profonde entre l'inégalité dans les sociétés à castes et celle que nous perpétuons dans notre société à classes, étant donné que notre idéologie d'égalité instaure un type de rivalité dans lequel les perdants deviennent des ratés qui auraient dû mieux saisir leur chance. Du coup, l'idéologie des chances égales change la misère en culpabilité et l'inégalité en une faute morale, une violation du devoir d'égalité et de succès.

La foi chrétienne, qui proclame l'égalité des enfants de Dieu et relance régulièrement la lutte contre toute discrimination, se voit donc accusée d'avoir précisément créé les vraies conditions de l'inégalité qui se répand partout dans le monde. Ce dilemme est pénible et l'accusation grave.

1 / L'auto-critique sociale est très répandue dans l'Ouest depuis plus d'un siècle. La Nouvelle Droite, en attaquant la tradition judéo-chrétienne n'y ajoute rien de neuf (si ce n'est

son manque absolu d'originalité !), mais se jette bêtement – c'est le cas de le dire – sur l'ancien bouc émissaire, accusé de prêcher l'égalité.

Ne nous en débarrassons pas à la légère, comme si elle démontrait seulement que, dans l'Ouest, tous ont pris goût à une morosité généralisée qui se plaît à accuser la foi de tous les crimes pensables et à sacrifier sa tradition tout entière<sup>1</sup>. Considérons, pour notre part, les pratiques pédagogiques auxquelles, dans les divers systèmes, les enfants sont exposés, afin de discerner la tâche pastorale découlant de la croyance chrétienne qui proclame l'égalité des enfants de Dieu, car celle-ci semble loin d'être respectée.

### **l'enfant accueilli comme un envoyé**

Il n'est pas dans notre intention, bien sûr, de faire l'inventaire de tous les modèles pédagogiques en vogue dans le monde. Pour encourager la réflexion, il suffit d'étudier quelques aspects du changement pédagogique intervenu en Afrique, suite à la modernisation récente.

Examinons d'abord l'ancienne croyance, très répandue sur le continent, selon laquelle tout enfant, avant d'être né, a fait partie d'une communauté extra-naturelle, plus ou moins définie, où il pourrait même avoir eu un partenaire matrimonial. D'après certains peuples, cette communauté n'est rien d'autre que celle des ancêtres qui, le temps venu, envoie le petit sur terre pour y jouer un rôle bien précis. Il y en a même, tels les Ewe du Ghana et du Togo, qui croient à l'existence d'une mère extra-terrestre s'opposant au départ du petit et restant jalouse de la mère terrestre. Que celle-ci néglige ses devoirs ou maltraite l'enfant, celle-là se précipitera, causant une maladie, dans le but de tuer, et ainsi de récupérer, le petit. Le cas échéant, les parents s'adressent au devin qui, après avoir discerné la cause du malheur grâce au « Fa » (*afa* ou *ifa*), le dieu connaisseur de tous les secrets, se mettra à fabriquer des figurines d'argile, en y insérant certaines plantes médicinales, qu'il applique aussi à l'enfant malade.

Après quelques sacrifices et autres rites, les figurines sont posées à un croisement de chemins pour que la mère extra-terrestre vienne les prendre au lieu du petit malade. Ce dernier recouvrera ainsi la santé.

Voilà donc une croyance religieuse qui ne manque pas d'avoir un impact profond sur la pédagogie. La conviction que tout enfant, ayant sa vocation propre, s'enracine dans un monde surhumain où des êtres invisibles

le surveillent jalousement, se rencontre dans de larges parties de l'Afrique, y développant des pratiques pédagogiques comparables. Il s'agit d'une conception particulière de la personne humaine et non seulement d'une invention, d'utilité discutable, qui ne sert qu'à forcer la mère à bien soigner l'enfant. Les Ewe pensent même que toute personne possède un partenaire extra-terrestre qui, la vie durant, peut intervenir de pareille façon si le mariage terrestre est peu harmonieux<sup>2</sup>. Cette croyance touchant à la nature de la personne humaine rejette donc l'idée que l'enfant ne serait que le produit dû à la réussite d'une copulation sexuelle, et que l'on peut accepter ou non lorsqu'il s'annonce. Il n'est pas seulement ce que cet homme et cette femme ont su fabriquer de leur propre gré. Il est un être choisi et voulu, notamment par les ancêtres du lignage, avec qui il reste uni et qui lui ont dessiné sa tâche spéciale en ce monde. Peu importe si l'enfant s'est choisi lui-même cette tâche en partant de l'au-delà, ou si les ancêtres la lui ont imposée, souvent en se réincarnant en lui. Ce qui compte, c'est que l'enfant trouve sa raison d'être dans une autre source que dans la volonté pure de ses parents physiques. Il n'aura point besoin de prouver son droit par de belles performances et de grandes prestations. Contrairement à ce que nous voyons dans nos sociétés concurrentielles, l'Afrique croit à l'unicité de tout enfant et ne traite pas tous les nouveau-nés comme des égaux, c'est-à-dire comme des zéros qui doivent d'abord prouver leur valeur (faute de quoi, ils sont des « riens »). Dans la vision africaine, on ne rencontre point cette méfiance ontologique à l'égard de l'enfant, qui n'aurait aucune valeur à moins qu'il ne démontre le contraire.

Beaucoup objecteront, sans doute, que l'enfant dans notre société moderne se trouve tout de même dans une situation quasi idéale. N'y forme-t-il pas le centre de toute activité sociale ? Donnons pour preuve les énormes sommes d'argent que les adultes dépensent pour les jouets, les chambres de jeu, les visites aux attractions publiques, etc. Les dépenses pour la nourriture, les vêtements et les soins physiques des enfants ne constituent-elles pas un fardeau énorme pour nos budgets familiaux ? Et cependant, les critiques se multiplient, qui signalent un isolement alarmant de la jeunesse et qui y voient le résultat psychique d'un système socio-

2 / Le curieux mélange des causes terrestre et extra-terrestre du malheur fait que cette croyance fonctionne comme un contrôle efficace de la paix matrimoniale et comme un facteur préventif qui protège et stabilise les relations sociales.

3 / Des descriptions vivantes du rite initiatique se trouvent surtout dans les récits autobiographiques de nombre de romanciers africains, alors que les anthropologues européens en présentent plutôt des analyses abstraites.

économique mal conçu. Nous allons y revenir, mais d'ores et déjà, il faut se demander s'il convient d'étendre aux régions africaines les éléments dudit système prétendument idéal, tel que bien des programmes officiels l'envisagent.

### **la notion d'initiation**

Dans un certain sens, la pédagogie occidentale pourrait s'arroger le qualificatif d'être initiatique tout aussi bien que sa contrepartie africaine. Mais demandons-nous à quelle sorte de société l'enfant est initié et comment ce processus est réalisé. Lorsqu'il progresse vers un stade supérieur, soit religieux, soit social, l'enfant occidental reçoit un « message » très net qui met la nature de la société clairement en relief. Qu'il réussisse à un examen ou fasse sa communion solennelle, il sera traité d'abord comme un nouveau membre de la digne société de consommation. Il se verra enfoui sous les objets les plus divers, plus ou moins durables, qu'il nommera désormais siens. Ceux-ci l'invitent à poursuivre sa route, de plus en plus solitaire, vers des prestations toujours plus uniques et, par le fait même, illusoires. C'est une initiation véritable à la lutte concurrentielle, où tous sont égaux en principe, mais où personne ne doit manquer d'utiliser l'autre à son propre profit, comme s'il était un objet quelconque. En l'encombrant de biens personnels, on lui enseigne qu'il est désormais un consommateur autonome. Dès lors, ce rite initiatique devient le signe ultime de la méfiance ontologique mentionnée plus haut.

Tout autre, en effet, est la fête d'initiation en Afrique. Bien entendu, dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'un outil pédagogique pour préparer l'enfant à son rôle d'adulte. Aussi y a-t-il dans les deux cas une épreuve à passer. Mais pour effrayante que soit cette épreuve dans le camp africain d'initiation, il n'est guère concevable qu'un enfant, envoyé par le monde ancestral, y échoue. Aussi les épreuves sont-elles communément proportionnées au pouvoir d'endurance individuelle, sans qu'on fasse pourtant sentir à l'enfant qu'il reçoit un traitement spécial. Le but de l'épreuve n'est pas de vérifier si oui ou non l'enfant peut obtenir son diplôme, mais plutôt de lui montrer qu'il est effectivement un digne membre du groupe, ce dont personne n'a jamais douté. C'est donc bien le contraire de la méfiance ontologique. Dans une parure extraordinaire, telle que l'ont décrite plusieurs écrivains africains eux-mêmes<sup>3</sup>, avec de nombreux éléments du cosmos environnant collés sur leur peau, les jeunes

dansent au moment de sortir du camp initiatique. Ils se savent alors revêtus des forces de toute la création et surtout de la bénédiction ancestrale. Ils étalent en public ce qu'ils sont intérieurement et dont leurs parents leur ont fait prendre conscience dès qu'ils sont entrés dans ce monde.

Concédonc à D. Zahan qu'il est *malaisé de définir l'initiation en Afrique, en fonction uniquement de certains critères fortement socialisés, telles l'intégration de l'individu au sein d'une ou des sociétés initiatiques, la soumission aux rites de puberté, etc.*<sup>4</sup>. En réalité, l'aspect visible sert de support aux significations, non invisibles, mais intériorisées, à savoir l'union avec le propre destin de l'individu qui lui a été fixé définitivement. Il est vrai que nous ne pouvons généraliser cette notion et l'étendre à tous les groupes africains, ne serait-ce que pour le motif que certains ne connaissent aucune initiation rituelle comparable. Nous pensons néanmoins qu'on peut parler d'une pédagogie commune d'intériorisation : celle-ci consiste à inculquer progressivement à l'enfant cette idée qu'il a un rôle prédestiné à jouer dans la vie. Ce rôle présuppose, bien sûr, que les parents apportent des connaissances morales et techniques universellement valables, mais il n'en reste pas moins propre à l'enfant, même s'il est souvent considéré comme l'imitation ou le substitut de celui d'un ancêtre défunt. Car cette croyance à ce que l'on appelle parfois « la réincarnation des mânes » n'affaiblit pas, mais plutôt renforce la confiance ontologique, cette acceptation inconditionnelle dont jouit le nouveau-né dès son apparition.

### la prédestination mise en cause

Il est chez les Ewe une pratique divinatoire pour déterminer si l'enfant, selon l'expression courante, « a réincarné » un ancêtre (*dzi ame*) et quelles pourraient être les conséquences de ce fait (comme par exemple l'obligation de faire initier l'enfant à l'un des cultes spéciaux dont le défunt était l'adepte pendant sa vie). Mais, même en l'absence d'une telle obligation, la prétendue réincarnation réclame toujours une cérémonie rituelle dans la maison du lignage où l'on fait un petit sacrifice aux ancêtres, après lequel l'enfant reçoit un bracelet à trois perles, tandis

4 / D. ZAHAN : *Religion, spiritualité et pensée africaines*, Payot, Paris, 1970, p. 89. – L'auteur montre que l'initiation est surtout une lente

prise de conscience, de la part des jeunes de leurs valeurs et vocation personnelles.

qu'on lui souhaite la bienvenue comme s'il était véritablement un ancêtre revenu. Le bracelet lui rappellera dorénavant qu'il a « engendré » (*dzî*) cet ancêtre : cela signifie qu'il a maintenant la tâche de remplir le vide social laissé par la mort de cette personne. Notons à ce propos que tout le monde « n'incarne » pas un ancêtre ; en fait, beaucoup vous diront qu'ils sont venus « eux-mêmes », exprimant par là qu'ils ont un destin particulier, commencé avec eux. Mais l'une et l'autre situation comporte la conscience ferme d'une vocation propre à tout homme, qu'il s'agit d'intérioriser et dont il faut découvrir progressivement toutes les implications. L'éducation de la part des parents ne consiste alors qu'à apporter une aide à ce processus de découverte et à la formation de toutes les aptitudes requises pour l'accomplissement de sa vocation. Ne disons donc pas que l'enfant africain n'est encouragé à rien d'autre qu'à l'imitation des adultes autour de lui. Par-delà l'imitation apparemment prépondérante, l'éducation africaine invite l'enfant à prendre conscience de son destin personnel dans la société et dans l'univers tout entier.

Mais à l'heure actuelle, la situation pédagogique en Afrique change très rapidement. Nous ne parlons pas seulement de l'impact qu'a eu la scolarisation forcée, car le déclin des rites divinatoires que nous venons de décrire est la preuve palpable du fait que toute l'existence de l'enfant, et non seulement la période scolaire, est concernée par les modifications intervenues. Ce déclin n'est qu'un des indices, fort significatif, d'un tournant très profond. Beaucoup d'Ewe montrent une désaffection indéniable en ce qui concerne l'idée de la réincarnation et ils se soucient de moins en moins du destin de l'enfant. Les consultations du devin à ce sujet se font assez rares et les parents manifestent une grande indifférence sur ce point précis alors que d'autres traditions en grand nombre se voient justement réhabilitées. Pourtant, nos recherches ne permettent pas d'établir une relation pertinente entre ce déclin et l'appartenance à une dénomination chrétienne. Les non-chrétiens s'en désaffectent également, bien qu'il faille noter que les ouvriers qui s'étaient détournés du christianisme pour adhérer au bouddhisme Soka Gakkai - et que nous avons visités dans un bidonville de l'agglomération Accra-Tema - se réclament précisément de cette croyance en la réincarnation (qu'ils interprètent d'ailleurs dans un sens plus strict que ne le faisait la tradition Ewe).

Il convient donc de chercher la cause de cette désaffectation : est-ce la prédication chrétienne ou plutôt le changement social et pédagogique

de la position de l'enfant ? L'un est-il la cause unique de l'autre ou y a-t-il d'autres facteurs importants ? Nous venons de dire que l'enfant africain n'est pas invité à imiter inconditionnellement son père et sa mère ; mais il reste néanmoins que, dans la situation économique d'antan, l'enfant pouvait observer les normes et les exigences de sa vie adulte en regardant vivre ses parents. Ceux-ci n'avaient de cesse de jouer le rôle de modèle, en instruisant le petit et en lui montrant comment résoudre les problèmes de la vie. Tout en respectant la vocation personnelle de leur enfant, les parents se présentaient consciemment et sans gêne comme son modèle, ce qui devient de plus en plus impraticable, voire inacceptable dans la société moderne. Les parents d'aujourd'hui se sentent plutôt obligés de décourager leur enfant dans les efforts qu'il fait pour leur ressembler. L'enfant doit se tracer un chemin foncièrement autre, même si par chance ce chemin aboutit en pareil endroit que le leur.

Voilà le drame pédagogique que connaît la génération actuelle en Afrique. D'une part, les parents qui hésitent entre les deux options : orienter l'enfant vers leur style de vie ou le pousser le plus loin possible dans une direction où ils ne peuvent rien lui apprendre ; d'autre part, l'enfant qui est en butte à une incertitude aussi pénible : pourquoi les êtres qu'il a aimés dès sa naissance insistent-ils sur cette distance qu'il doit garder entre eux et lui ? Et pourquoi lui faut-il supprimer toute imitation de ses parents ?

Ces questions ne sont pas seulement celles des grands écrivains africains luttant pour l'authenticité et pour la sauvegarde de certaines traditions très valables ; elles ne tourmentent pas seulement l'écolier d'origine paysanne qui a si peu de chose en commun avec les siens dans le village ; elles concernent au même titre, sinon davantage, l'enfant de parents urbanisés. Car cette situation de distance entre adultes et jeunes est inhérente à la société occidentalisée en tant que telle, où tout parent est censé pousser son enfant vers la liberté et la mobilité maximales en s'effaçant le plus possible, de sorte que l'enfant, sans éprouver l'envie d'imiter son père, soit attentif à tout emploi qui s'offre sur le marché du travail !

5/ Il y a souvent une opposition remarquable entre les croyances religieuses de fond et les principes concrets ordonnant la société. Ayant accepté la valeur de toute personne aux yeux du Dieu unique, l'Ouest chrétien pouvait organiser son système pratique en ne regardant plus

que les relations objectivables : mais l'Afrique, manquant d'un tel monothéisme unificateur, ne pouvait (et ne voulait ?) pas se permettre un pareil système, où les relations sont détachées du centre individualisant de l'être.

Plus la distance socio-culturelle entre parent et enfant s'impose, plus l'enfant devient enfant. Plus la société exige que l'enfant s'oriente vers des possibilités illimitées et que les parents lui montrent cette indifférence totale vis-à-vis de toute vocation propre, plus l'enfant s'infantilise. N'ayant plus de modèle concret - sauf le modèle qui doit faire disparaître son identité propre et son attachement à toute particularité - l'enfant s'affronte à l'inconnu absolu et à l'incertitude totale. Comment peut-il savoir que c'est bien cela qui est recherché par l'économie de marché et qui est la condition de son fonctionnement ? L'homme doit abjurer toute vision arrêtée touchant à son propre avenir pour devenir entièrement flexible et universellement utilisable. La mobilité absolue de la main-d'œuvre est la condition première de l'économie moderne et le message auquel la pratique pédagogique en Afrique rend de plus en plus service...

Face à cette conjonction d'approches pédagogiques contradictoires, il en est qui prétendent que, seul, le système occidental, et notamment la scolarisation générale peut rendre l'enfant libre de trouver son destin personnel. Nombreux sont les livres érudits sur la notion africaine de destin, prétendant que celle-ci fut le facteur le plus réactionnaire qui rendait les individus esclaves de leurs supérieurs claniques et leur ôtait tout sens de la valeur personnelle. La notion de personne aurait été quasiment inexistante, précisément parce que l'identité de l'individu serait submergée sous ses relations familiales : la personne africaine ne serait alors qu'un nœud de relations sans contenu propre et l'enfant un nœud en train de se nouer ! Quelle curieuse idée de la part du Blanc dont tout le système, tant technique et économique que social, est basé exactement sur cette notion que les êtres n'ont pas de consistance importante au-delà de leurs relations mutuelles mesurables. La gravité newtonienne, c'est-à-dire l'attraction réciproque, n'est-elle pas le fondement principal de la société industrielle, tant en termes techniques, que, davantage encore, en termes philosophiques <sup>5</sup> ? Il est bien évident que notre notion de personne, malgré l'effort considérable des écoles personnalistes soulignant la valeur du Moi interne, a subi l'influence profonde de la logique technique et économique : la personne occidentale coïncide avec son rôle dans le processus industriel, où elle n'a plus guère de valeur que le kilo de matière première, quoi qu'en disent les hommes religieux et les philosophes. Ce qui nous préoccupe pourtant n'est pas principalement la déviation auquel le système occidental pourrait être arrivé en pensant de la sorte. Après tout,

L'Ouest a réussi à s'y faire plus ou moins harmonieusement, en trouvant sans doute dans ses traditions socio-religieuses des éléments qui pouvaient contrecarrer les menaces inhérentes à un tel système. Ce qui est alarmant, c'est que l'Afrique se voit forcée d'entrer en ligne et d'adapter au système de l'Ouest ses traditions pédagogiques. Trop peu nombreux sont ceux qui discernent dans les pratiques anciennes des agencements préventifs<sup>6</sup>, réactionnaires si l'on veut, destinés justement à protéger les enfants et la société tout entière contre cette notion de liberté personnelle, qui n'est autre qu'un instrument dans les mains des esclavagistes modernes, les exploiters de la main-d'œuvre. Ce sont ces derniers qui souhaitent que l'enfant soit infantilisé.

### **une pastorale préventive**

Que fait l'Eglise pour alléger la crise pédagogique, cause de tensions dont souffrent les parents autant que les enfants ?

Certains ont remarqué que l'enfant africain a toujours été habitué à une existence très indépendante et autonome. On nous décrit la façon dont il recevait des tâches très importantes dès sa fragile enfance. Les fillettes ne craignaient pas les lourdes responsabilités du ménage et les garçons savaient très vite se débrouiller, soit seuls, soit en compagnie. Le système de parenté était souvent tel que presque tous les hommes du village étaient considérés comme des pères et les femmes comme des mères, de façon à créer une certaine distance entre parents et enfants, ce qui favorisait le sens de l'indépendance, sans que les modèles à imiter se dérobaient. Aussi constatons-nous à présent que, dans les villes modernes, les jeunes savent se débrouiller d'une manière admirable, gagnant souvent leur vie, dans le secteur dit informel, par de petits travaux très divers. Nombreux sont ceux qui s'occupent de leur propre nourriture, soit parce que leurs parents doivent travailler tout le temps pour gagner quelques sous, soit parce qu'ils habitent loin de toute relation familiale. Bien des observateurs, considérant cette situation, constatent que ces jeunes ont été préparés pour cette vie indépendante grâce aux principes pédagogiques tradition-

6 / Cette notion a été amplement élaborée par R. BUREAU dans *Péril Blanc. Propos d'un ethnologue sur l'Occident*, Edit. L'Harmattan, Paris, 1978.

nels qui laissaient déjà aux enfants en bas âge des responsabilités considérables comme s'il s'agissait de petits adultes. Mais une question s'impose maintenant : cette indépendance créatrice ne va-t-elle pas se perdre dès que les parents prendront la responsabilité de préparer leur enfant, non plus à une vie de jeune bricoleur et débrouillard, mais à celle d'un employé plus ou moins scolarisé et modernisé.

Pour l'instant, l'Eglise semble mal équipée pour faire face à ce problème, ne serait-ce qu'à cause du manque de précision qui obscurcit sa croyance à l'égalité des enfants de Dieu. Qu'entend-elle par cette « égalité » ? Qu'entend-elle par « enfants de Dieu » ? A l'époque bourgeoise, qui fut aussi l'époque missionnaire, cette égalité a été restreinte de plus en plus à sa dimension économique, c'est-à-dire à l'égalité concurrentielle. Mais c'est là tout le contraire du but à atteindre : l'égalité des enfants de Dieu. Car, en réalité, être enfants de Dieu signifie autre chose qu'être des concurrents. Et être égaux en tant qu'enfants de Dieu ne veut pas dire se considérer mutuellement comme des compétiteurs doués d'une même force et appelés à se battre dans une rivalité sainte qui ferait l'honneur du Père commun, capable de protéger l'un et l'autre de ses enfants, malgré les coups qu'ils se donneraient entre eux. La croyance au pouvoir providentiel du ciel qui tiendra l'équilibre dans le monde, quoi que nous fassions, est trop souvent comme une sorte de couverture idéologique dans la lutte que se livrent les forts au sein de la société occidentalisee, tant au plan de leurs affaires qu'à celui des pratiques pédagogiques qu'ils adoptent. Or, être égaux en tant qu'enfants de Dieu signifie plus précisément avoir la certitude que la contribution unique de chacun dans la famille humaine aura valeur comme pièce de construction de l'ensemble, avant même qu'elle soit testée dans le feu des rivalités féroces. C'est pourquoi, à notre avis, les principes pédagogiques de la tradition africaine sont plus proches des croyances chrétiennes que le système concurrentiel du libéralisme occidental.

Les enfants de Dieu sont égaux dans leur unicité et non dans une certaine similitude d'êtres qui seraient interchangeables. L'homme qui proclame cette égalité concurrentielle ne pourra jamais répéter la parole du Seigneur : *La volonté de celui qui m'a envoyé est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour* (Jn 6.39). L'Eglise, s'engageant dans cette mission que le Seigneur a commencée se voit donc appelée à rechercher des formes religieuses et socio-culturelles nouvelles qui soient préventives, dans le sens qu'elles assurent la

sauvegarde de tout ce qui tend à se perdre, parce qu'elles freinent, notamment sur le plan pédagogique, la transformation galopante de la société africaine et réinventent, pour l'éducation, des principes sains, comparables à ce qui existait autrefois. Pour cela, il lui faut étudier comment change la position de l'enfant dans la société africaine, et comment la population, ressentant cette crise, essaie d'y remédier par des moyens nouveaux, quoique inspirés par la sagesse ancienne, qui cherchait à prévenir des développements jugés nuisibles à l'homme. Sachant que la notion africaine de destin personnel est plus proche de la conviction chrétienne que l'idée de la libre compétition, qui sous-tend l'économie et la pédagogie occidentales, l'Eglise se doit de lancer une initiative pastorale avisée - en s'appuyant sur les essais tâtonnants qui se font jour - pour trouver des pratiques et des symboles renouvelés, capables d'assurer le respect total de l'enfant. Car il s'agit de voir en celui-ci, non un futur ouvrier qui ne serait qu'un quelconque rouage dans la machinerie de l'Etat, mais une personne apportant une contribution unique au Royaume de Dieu sur terre.

## conclusion

Pour que les enfants africains ne se perdent pas, il ne suffit pas qu'on leur construise des dispensaires, des écoles ou des salles de jeu. Encore - et surtout - faut-il qu'ils ne soient pas scandalisés, c'est-à-dire qu'ils ne soient pas introduits dans cette situation concurrentielle qui les oblige à imiter l'indéfinissable non-moi.

L'Eglise se doit de rechercher un modèle de société où les parents ne soient pas tenus de se dérober à leur responsabilité en préparant leurs enfants à cette lutte dite égalitariste. Car celle-ci constitue un obstacle majeur au développement harmonieux de l'enfant ; elle est cause de déséquilibre puisque toute valeur intérieure, qui ne serait pas le fruit de prestations visibles et reconnues, n'y saurait trouver place ; elle scanda-

7 / Cf. Mt 18,6. Le mot hébreu pour « scandale » signifie d'abord « obstacle » et indique une chose qui nous fait perdre l'équilibre (de sorte que c'est le mot « basculer » qui s'approcherait le plus de la racine hébraïque bshl, dont nous parlons ici). Notre propos se réclame en partie de l'analyse du scandale qu'on trouve dans R. GIRARD e. a. : *Des choses cachées*

*depuis la fondation du monde*, Edit. Grasset, Paris, 1978, pp. 438-453.

Prévenir le scandale signifie donc : trouver des formes et des symboles sociaux qui font que les gens s'accueillent mutuellement comme s'ils accueilleraient le Seigneur, c'est-à-dire comme des instaurateurs messianiques du Royaume de Dieu.

lise les jeunes en les soumettant à des chutes perpétuelles<sup>7</sup> ; elle ne leur permet d'arriver à la stabilité mentale qu'au terme d'une carrière réussie.

Pour que l'Eglise ne perde pas les enfants de Dieu en Afrique, mais les ressuscite au jour du Royaume, il faut qu'elle mette fin au scandale qui s'y répand avec l'économie et la pédagogie modernes, en dépit et souvent à cause de nos efforts philanthropiques. Elle accomplira cette tâche difficile, mais urgente, non pas en réintroduisant des coutumes désuètes, mais en trouvant de nouvelles forces préventives, capables de bloquer cette méfiance ontologique de l'individu, qui s'est introduite et ne cesse de croître. L'Année de l'Enfant nous y a invités.

*Ghana, Willy Eggen sma.*

**pensez dès maintenant à votre réabonnement...**

## QUELLE PAROLE POUR QUELLE FAMILLE ?...

Dans cet article, je présenterai la famille africaine traditionnelle. Je me propose, dans un article suivant, de réfléchir à l'évolution actuelle de la famille en Afrique Noire et des appels que cela pose à l'Eglise et aux chrétiens. Je tiens tout de suite à apporter trois précisions :

- dans les limites de ces pages, je devrai me contenter d'affirmations générales, sans pouvoir entrer dans les détails. A chacun de prolonger ce travail, d'après ses observations personnelles.

- je partirai plus spécialement de mon expérience, chez les Bakongo et les Bakété au Congo, en essayant cependant d'élargir mes vues au maximum. Mais il est bien évident que les réalités sont très diverses, même s'il existe une certaine unité culturelle dans toute l'Afrique Noire.

- enfin, je porte sur ces faits un regard d'Occidental - qui a vécu au milieu de familles africaines, mais qui n'est pas lui-même membre de l'une de ces familles.

### **la « grande famille »**

La première chose à signaler, c'est qu'il s'agit ici de la « grande famille » ; comprenant au moins des grands-parents, oncles, tantes et cousins. Et autrefois cette grande famille vivait, ensemble, au même endroit (au moins pour les enfants et les membres masculins, puisque la femme, la plupart du temps, allait habiter chez son mari au moment de son mariage). La façon dont se déroulait le mariage va nous permettre d'entrer un peu dans la compréhension de cette famille.

## **un mariage aux dimensions communautaires**

Le mariage, ce n'est pas seulement l'affaire d'un garçon et d'une fille qui décident de vivre ensemble. C'est l'union de deux grandes familles, ce qui explique que les parents eux-mêmes décidaient du choix. Des enfants étaient promis l'un à l'autre dès leur enfance. On ne peut en conclure qu'ils étaient forcément contraints. La plupart du temps, il y avait possibilité, pour la jeune fille, de refuser son fiancé. Par exemple, chez les Bakongo, on donnait un verre de vin de palme à la fiancée, qui allait le remettre à son père. Celui-ci lui demandait : « Est-ce que ce vin, je ne vais pas le vomir ? » (Est-ce que ton mariage va durer). Si la fille répondait : « Tu peux le boire, père, tu ne le vomiras pas », c'était le signe qu'elle acceptait le mari que sa famille lui proposait. D'ailleurs, étant donné l'éducation reçue, la plupart du temps, le garçon comme la fille mettaient leur joie à aimer celui que leur famille leur présentait, ce qui apportait une garantie de sérieux dans le choix et un soutien dans les difficultés du mariage, non négligeables...

Les caractéristiques de ce mariage sont connues. C'était, presque toujours, un mariage par paliers, qui permettait justement une connaissance progressive des deux familles. Car, à chaque fois, c'étaient les deux groupes tout entiers qui se réunissaient, et cela, depuis la première demande jusqu'à l'échange des cadeaux et aux différents versements de la dot. Souvent, d'ailleurs, la fille allait vivre dans la famille de son fiancé (généralement chez la mère de celui-ci) pour la connaître et se faire connaître. Au moment où le garçon venait chercher sa jeune femme, l'instant le plus solennel était celui où l'on proclamait les « mvila », c'est-à-dire les familles dont sont originaires les quatre grands-parents de chacun. Cette cérémonie montrait bien qu'il s'agissait d'une alliance concernant toute la lignée, et également les ancêtres (j'y reviendrai plus loin).

Rappelons ici quelques autres éléments du mariage traditionnel car la famille y joue un rôle important :

- la dot : Autrefois, elle était fournie par la famille tout entière. On la regardait comme le signe de l'engagement des deux groupes l'un envers l'autre.
- le but du mariage : C'était d'abord et avant tout le fait d'avoir des enfants afin d'assurer la postérité de la grande famille. C'est pourquoi

ce mariage n'était jamais totalement définitif. Il pouvait être cassé pour différentes raisons, en particulier s'il n'y avait pas d'enfants. Mais la décision, là aussi, était prise par la famille entière et pas seulement par le mari ou la femme.

- la polygamie était, en général, reconnue : et l'une de ses justifications était précisément de permettre une alliance avec plusieurs familles (celle de chacune des femmes). Il y en avait d'autres, bien sûr, comme par exemple l'avantage d'avoir plus de bras pour travailler. L'abstinence sexuelle totale entre mari et femme dans la période qui va de l'accouchement jusqu'au sevrage de l'enfant (afin de donner à celui-ci une plus grande chance de survie par l'allaitement) était également un des motifs majeurs de la polygamie.

### **un mariage qui ne supprime pas les liens familiaux**

Après le mariage, l'homme comme la femme continuent à faire partie de leur propre famille. C'est dans la famille d'origine de chacun que se règlent toutes les questions importantes de sa vie. L'homme comme la femme parlaient donc de préférence avec leurs parents plutôt qu'avec leur conjoint. Lorsque la femme accouchait, elle allait « présenter l'enfant » à sa famille. Parfois, elle se rendait déjà chez elle avant l'accouchement ; et souvent elle y demeurait quelques semaines. Pour qu'elle revienne chez son mari, celui-ci devait aller la chercher. C'était l'occasion de nouvelles rencontres, d'échanges de cadeaux, etc. En tout cas, mari comme femme participaient, chacun de leur côté, à la vie de leur famille, avec tout ce que cela comporte d'événements importants : mort, levée de deuil, partage d'un héritage, travaux collectifs, palabres à régler, maladie, etc.

L'homme parlait donc plus souvent de ses problèmes avec sa mère, sa sœur aînée ou ses tantes qu'avec sa femme. Et la femme en parlait plus facilement avec ses frères aînés qu'avec son mari. De même, la femme comme l'homme confiaient généralement leur argent en dépôt à leur famille respective. Et la femme continuait très souvent d'aller travailler dans les plantations de sa famille d'origine, même si elle travaillait également avec son mari.

On peut même se demander si la communication entre les conjoints

n'était pas limitée, volontairement ou inconsciemment. Il y avait en effet un certain nombre d'interdits ou, du moins, de façons de faire, en ce sens. La femme devait « avoir honte » devant son mari, et les enfants devant leurs parents (le mot « honte » étant à prendre ici dans le sens de « respect »). Un peu comme si l'on avait eu peur que l'homme et la femme s'attachent trop l'un à l'autre et, par le fait même, se détachent de leur famille, ou refusent de faire passer les exigences de celle-ci avant leur vie de couple.

Même l'union sexuelle était, elle aussi, finalement, l'affaire des deux familles autant que celle des deux époux. Elle était sujette à un certain nombre de règlements et d'interdits. D'ailleurs, la signification de ces relations sexuelles ne se limitait même pas aux deux familles. Elle avait une dimension cosmique dans la mesure où l'univers tout entier est sexué : le ciel est le mâle dont la pluie est la semence qui vient féconder la terre femelle - la parole est un acte de procréation et la fabrication d'objets est souvent appelée un enfantement, etc.

Ainsi, la vie du couple avait-elle une dimension qui débordait largement la famille.

### **le régime matri-linéaire**

Chez les Bakongo où je travaillais, la famille est matri-linéaire. C'est le cas d'un certain nombre d'ethnies en Afrique Noire. Cette coutume apporte une coloration supplémentaire. L'enfant est de la famille de sa mère : car on est de la même famille si on descend du même utérus (l'ancêtre maternel), sans doute pour la raison très simple qu'on est toujours sûr de sa mère, mais jamais totalement de son père.

C'est un homme qui possède le pouvoir sur la famille, mais il est « du côté de » la mère : il s'agit de l'oncle maternel. Le père et les enfants ne sont donc pas de la même famille. Ce sont les neveux maternels du premier (les enfants de ses sœurs) qui hériteront de lui. D'ailleurs autrefois, dès que l'enfant avait grandi, il ne restait pas chez son père, il allait vivre chez son oncle maternel. Actuellement encore, pour un mariage, on offre généralement les premiers cadeaux au père ; ensuite, celui-ci déclare : « C'est moi qui ai fait cet enfant, mais il ne m'appartient pas. Allez voir sa famille. »

## **caractéristiques de la famille**

Ce qui précède révèle tout de suite plusieurs caractéristiques de la famille kongo. D'abord, la dimension communautaire, qu'un proverbe exprime ainsi : *Quand le caméléon se fait un caleçon, il n'oublie pas qu'il a une queue.*

L'enfant a donc le sentiment de vivre à l'intérieur d'un grand groupe, avec l'impression de sécurité que cela comporte : *La force du caïman, c'est sa queue* (sa famille), dit un proverbe kongo. D'un côté, la famille de son père, de l'autre, celle de sa mère. L'enfant se trouve facilement lié à d'autres groupes encore, par exemple, si son père est polygame ou bien si l'un de ses parents a eu des enfants avec quelqu'un d'autre, s'il s'est remarié... De telles situations se rencontrent assez souvent ; et l'on garde volontiers des liens avec la famille des anciens partenaires.

La vie de famille est donc pour l'enfant un appel constant à une ouverture plus large, à un partage avec beaucoup et à une disponibilité constante. Quand on vit en grande famille, il y a toujours un petit frère ou un cousin qui arrive, demandant l'hospitalité ou une aide quelconque. Mais à travers tout cela, il reste une relation privilégiée avec la famille maternelle (tout au moins si l'on est en régime matri-linéaire). Et la polygamie augmente encore ces liens, dans la mesure où il peut exister une opposition ou au moins une division entre les enfants nés du même père, mais de mères différentes.

Dans ce cadre de la grande famille, il est bien évident que la disparition de l'un des parents ou le décès de l'un des deux a des conséquences moins dramatiques. De même, si une fille se trouve enceinte sans avoir de mari ! La famille prend alors l'enfant en charge. Celui-ci aura donc une famille, même s'il n'a pas de père connu. Une famille dans laquelle, la plupart du temps, il sera accueilli avec joie. C'est dans ce sens que l'on pouvait dire que, jadis, il n'y avait pas d'orphelins, puisqu'ils étaient toujours pris en charge.

### **... avec ses limites et ses dangers**

La grande famille avait évidemment les limites de ses avantages. Cette organisation n'empêchait pas un amour parfois très fort, entre mari et

femme, et un attachement très profond entre les époux. Mais il est vrai que la femme restait davantage fille de son clan, plus qu'épouse de son mari. Et elle était en conséquence davantage mère qu'épouse.

Le mariage étant une affaire communautaire, les interventions de la famille étaient fréquentes. Avec de nombreux avantages : ainsi, lorsque l'homme et la femme avaient un problème, ils ne le portaient pas tout seuls, mais avec toute leur famille. Lorsqu'il y avait des difficultés dans le couple, les deux familles étaient présentes pour régler le palabre, ce qui apportait une sécurité et un soutien très grands, comme l'exprime ce proverbe kongo : *Celui qui entre en transes devant les siens, on lui rattache son pagne*. Mais il y avait aussi le danger d'interventions intempestives dans la vie du couple, ce qui pouvait aller jusqu'à imposer une séparation des époux : *ce que le chef de famille a décidé, on ne le discute pas* (proverbe). La plupart du temps cependant, les relations avec l'autre famille étaient marquées par le respect et l'entraide. On constatait même une certaine familiarité entre la femme et ses beaux-frères, dans la mesure où celle-ci pouvait devenir un jour leur épouse, par la loi du lévirat : *Si tu vas dans ta belle-famille, n'apporte pas un couteau* (pour te battre), *mais une aiguille* (pour travailler).

On a beaucoup parlé du parasitisme à l'intérieur de la famille. Il ne faudrait sans doute pas l'exagérer. Par exemple, si telle personne a pu arriver à un poste important, c'est souvent grâce au soutien actif de toute sa famille qui l'a prise en charge, lui a permis de faire des études, etc. Alors, n'est-il pas normal, par la suite, que celui qui a réussi prenne en charge, à son tour, neveux et nièces ? Il est évident que le danger du parasitisme existe, de même que celui du favoritisme qui marque tellement la vie publique actuelle. Ayant grandi dans une telle ambiance, tout naturellement, l'enfant cherche plus l'intérêt de sa grande famille que l'intérêt général du pays. D'ailleurs, que représente, pour la plupart des habitants d'Afrique Noire, cette donnée de « nation », alors que les frontières ont été imposées par les puissances coloniales, sans tenir compte des réalités linguistiques, culturelles et autres... ?

L'importance des liens familiaux avait une autre conséquence, que j'appellerai, faute de mieux, « la croyance à la sorcellerie ». Pour moi, d'ailleurs, elle est la conséquence de cet esprit communautaire, en même temps que de la conception sacrale du monde. Dans la famille, on travaille ensemble, on partage les biens et les richesses ; on règle les

palabres en commun ; le mariage est une affaire communautaire, etc. Par conséquent, on est également solidaire dans la maladie et dans la mort. C'est ce qui explique que la maladie soit portée par toute la famille de même que la mort. Et cet état de fait est tout de même extrêmement intéressant. Mais pour toute souffrance, maladie ou mort un peu extraordinaires, il faut chercher un responsable. Celui-ci se trouve généralement à l'intérieur de la famille (à moins qu'il ait agi par féticheur interposé). Car on peut agir sur ceux qui ont le même sang et qui partagent la même vie.

On voit tout de suite quel climat de peur et de suspicion continues cette conviction peut créer dans une famille. Et il n'est pas facile de s'en libérer. Car, si l'on appelle un féticheur afin de régler l'un des problèmes de la famille, tous les membres doivent obligatoirement participer à la réunion. Celui qui refuserait de le faire se verrait accusé par le fait même d'être le sorcier. Pourtant, il ne faut pas croire que ceux qui, par le passé, étaient ainsi accusés, l'étaient à la légère, ni que l'accusation tombait sur le premier venu sans aucune raison. Il y avait derrière cela une logique interne profonde.

Cette lutte contre les sorciers met d'ailleurs en évidence ce qui était regardé comme le plus important : l'unité de la famille. Le sorcier était vraiment l'être anti-social, celui qui agit « dans la nuit » (Je prends bien sûr le mot « sorcier » dans son sens africain d'être instable et malfaisant, qui a un pouvoir maléfique, même si c'est parfois un pouvoir inconscient et involontaire - et non pas dans son sens occidental de « féticheur »). Je me demande en même temps si cette croyance en la sorcellerie - et la recherche des sorciers qui en découle - n'avait pas pour but, inconsciemment peut-être, de maintenir l'unité de la famille, même si on en arrivait souvent au résultat inverse, en faisant vivre les membres dans la crainte constante d'une accusation. En effet, on ne parle pas contre les siens, de peur d'être accusé d'avoir « la bouche mauvaise ». Le cadet hésitait à s'élever au-dessus de ses aînés, à moins que l'affaire ait d'abord été décidée et approuvée en famille. Le membre qui s'enrichissait et qui refusait de partager - qu'il s'agisse de savoir, de pouvoir ou d'argent - risquait d'être accusé, il le savait très bien, « d'avoir donné une chèvre » (un membre de sa famille) dans une confrérie de sorciers pour acquérir ces avantages. Il y a donc là un moyen de coercition certain pour assurer l'unité de la famille, mais avec toutes ses limites : la peur et la suspicion continues que cela entraîne. Il n'est pas question dans ces lignes de

réfléchir sur tout le problème de la sorcellerie ; je voulais cependant noter en passant quelle en était la visée, ainsi que la dimension communautaire.

Je viens de parler d'avantages et de limites dans l'organisation de la famille traditionnelle. J'ai bien conscience que ce jugement est très relatif : tout dépend du but que l'on se fixe. Il semble bien que la fin première de la famille était d'assurer la survie de tous les membres. Et cela dans des conditions d'existence et de travail souvent très difficiles, avec une mortalité infantile très importante. Un tel état de choses explique bien l'importance du chef de famille, la nécessité de vivre ensemble, avec le contexte que cette situation entraîne obligatoirement. Ceci explique également, par exemple, que le premier but du mariage soit de donner des enfants à la famille... Si je me suis permis de parler d'inconvénients à propos d'une telle organisation, c'est qu'un nombre de plus en plus grand d'Africains, spécialement parmi les plus jeunes et parmi ceux qui échappent au mode de vie traditionnel, expriment eux-mêmes maintenant cette opinion. La remarque n'enlève rien aux valeurs que j'ai soulignées, mais montre bien le danger d'idéaliser le passé. D'ailleurs les exemples à l'appui ne manquent pas.

Ainsi, il est vrai que l'enfant était pris en charge par la grande famille lorsque l'un des parents mourait. Tout n'était pas cependant parfait... On trouve un certain nombre de proverbes anciens qui parlent des souffrances de l'orphelin : *Si l'orphelin mange de la viande aujourd'hui, c'est qu'un chevreau est crevé au village. - La bonté pour l'orphelin ne dure pas plus que la veillée mortuaire. - L'orphelin se cache derrière le mur pour entendre les conseils que la mère donne à son enfant, etc...* De même, d'autres proverbes soulignent les limites du mariage. Par exemple : *Le mari de ta mère ne sera jamais ton père, etc.*

### **l'enfant dans la famille**

L'éducation des enfants était assurée en commun par les différents membres de la famille. L'enfant était élevé avec ses neveux et nièces, cousins et cousines et autres enfants du village, c'est-à-dire dans un groupe relativement important. Il n'était donc pas seulement élevé par son père et sa mère, mais par tous les adultes de la famille. Si donc, l'un des parents ne jouait pas son rôle, par démission ou incapacité, c'était moins catastrophique pour l'enfant, dans la mesure où les autres membres

de la famille étaient là comme suppléants. D'ailleurs, il se créait une complémentarité très intéressante entre les membres de la famille du père et ceux de la famille de la mère, telle qu'on n'en connaît pas dans la famille occidentale restreinte. En même temps, l'étendue des relations permettait des liens affectifs répartis sur un plus grand nombre de personnes, ce qui réduisait l'aspect dramatique dans le cas, par exemple, d'une séparation des parents. De toute façon, l'enfant n'était pas seulement élevé par le couple parental, mais par les oncles, tantes, etc. En régime matri-linéaire, l'autorité revenait principalement à l'oncle maternel qui avait le devoir de former ses neveux ; le père était donc beaucoup moins tenu de punir ses propres enfants (qui d'ailleurs n'hériteraient pas de ses biens, ceux-ci revenant aux neveux du père). De même, le rôle de la tendresse était joué par les tantes paternelles - du moins dans le secteur que je connais...

Il faudrait parler aussi du rôle très important tenu par les grands-parents. Ils étaient souvent plus proches des enfants que les parents eux-mêmes. On les appelait souvent « grand-frère » ; on parlait beaucoup plus facilement avec eux qu'avec le père et la mère, et d'une façon beaucoup plus libre. Souvent, par exemple, ils étaient responsables de l'éducation sexuelle. Et naturellement l'enseignement de l'histoire du clan leur revenait, ainsi que celui des contes, des proverbes, etc.

Rapidement, je voudrais ajouter quelques remarques sur cette éducation des enfants. On ne cherchait pas systématiquement à faire grandir l'enfant, à tout prix et par n'importe quel moyen. Chez les Bakongo, on lui donnait souvent le nom d'un grand-père ou d'une grand-mère défunts. On ne croyait pas à la réincarnation : cependant, ces enfants étaient censés continuer leurs ancêtres sur la terre. C'est peut-être pour ce motif que l'enfant était respecté tout autant qu'un adulte et l'on cherchait plus à découvrir qui il était qu'à le former, à proprement parler : *Si tu réunis la famille, l'adulte est l'un des tiens, l'enfant aussi* (proverbe). L'éducation ne se concevait pas selon un programme établi à l'avance, mais on laissait aux événements de la vie le soin de le former. Comme le dit encore un autre proverbe : *Tu n'écoutes pas tes parents ? Les racines du chemin te conseilleront !*

L'enfant avait sa place dans la famille. On ne cherchait pas à le former par des exercices d'entraînement, mais par un véritable travail. Il avait des outils faits à sa taille, de vrais outils, et non pas des jouets. Bien

sûr, on lui laissait la liberté de travailler à son rythme et dans la joie. Mais une telle méthode lui donnait aussi la satisfaction de se sentir utile en voyant le résultat de son travail : *C'est sur la passerelle bâtie par les enfants que les adultes traversent la rivière* (proverbe). Il n'y avait donc pas besoin de promettre une récompense pour le faire agir. Son travail était respecté et de même sa personne. Le développement de ses organes sexuels était suivi avec une très grande attention. Car il était appelé à avoir des enfants à son tour. Destiné à vivre en groupe, il devait compter particulièrement sur la vie communautaire et l'ambiance familiale, ainsi que sur l'exemple des différents parents, pour l'aider à se former, beaucoup plus que sur des conseils verbaux ou des principes éducatifs. Pour cette raison, il participait à la vie de la famille ; les hommes et les garçons mangeaient ensemble. Après le repas, on parlait de tout et l'enfant écoutait. Présent aux palabres, il entendait discuter des problèmes de la vie. Les questions de sexualité, comme les autres, étaient abordées ouvertement, mais la plupart du temps, avec le plus grand respect.

L'enfant prenait part également aux rencontres familiales, aux sacrifices offerts pour les ancêtres : à lui de deviner le sens de la vie qui sous-tendait tous ces événements. Véritablement, il était élevé non seulement « dans » la grande famille, mais « pour » la grande famille. Car *un seul doigt ne peut pas jouer du tam-tam* (proverbe). On cherchait donc à former une personne bien intégrée dans le groupe familial et qui sache vivre avec les autres, à faire de lui quelqu'un qui participe au travail et à la vie de tous les membres, qui ait le souci du bien commun plutôt que de chercher son intérêt propre ou sa promotion personnelle. Il importait avant toutes choses de faire respecter la famille et de défendre son honneur. Ainsi, ce qui était grave, ce n'était pas d'accomplir tel ou tel acte, mais surtout d'être pris en faute par quelqu'un d'étranger à la famille. A ce moment-là, « on voyait la honte ». Cette priorité accordée à la respectabilité de la famille, conditionnait bien sûr tout un type d'éducation dont les avantages sont évidents. La limite, c'est que parfois l'enfant pouvait être utilisé et mis au service de la famille, comme le rappelle ce proverbe : *Dans la famille où il n'y a pas d'enfant, qui peut-on commander ?*

### **une famille coupée en deux**

J'ai noté, à propos du mariage, que, dans le monde entier, la vie est sexuée. Cela conditionne aussi une organisation de la famille. Les deux

sexes vivaient séparés. Cela commençait dès l'enfance. Assez vite, le garçon était séparé de sa mère. Il suivait son père au travail. Il vivait avec les autres garçons et il était préparé à son rôle d'homme. La fille, elle, restait avec sa mère. Et elle était préparée à son rôle de femme. D'ailleurs, les hommes comme les femmes de la famille vivaient, travaillaient, agissaient chacun de leur côté ; ce qui comportait des avantages, mais aussi un inconvénient certain : car l'enfant, quel que soit son sexe, a besoin de son père et de sa mère.

Les garçons et les filles se trouvaient donc éduqués, à l'intérieur de la famille, non seulement séparément, mais d'une façon différente. Car le rôle de l'homme et celui de la femme, différents, étaient fixés à l'avance. On apprenait à la fille à être soumise à ses parents et à ses frères, d'abord, en attendant de l'être à son mari, puisqu'elle était élevée surtout en vue du mariage et de la maternité, et cela dès sa naissance. Le garçon, lui, avait tendance à se faire servir et à se croire supérieur, tendance qui pouvait se prolonger jusque dans l'âge adulte.

Lorsqu'on vivait encore en grande famille, au même endroit, les hommes allaient donc au travail ensemble. Et les femmes de leur côté. Souvent les hommes mangeaient ensemble et les femmes à part. Car aussi bien dans la famille que dans le couple ou dans la vie en société, les hommes avaient un rôle à jouer, les femmes un autre.

### **place de la femme dans la famille**

On a dit parfois que la femme n'est pas respectée en Afrique Noire. Je pense qu'il est beaucoup plus exact de dire qu'elle y est respectée surtout en tant que mère - comme souligne ce proverbe : *Plus que les boucles d'oreilles, la parure de la femme, c'est l'enfant* - avec le danger toutefois de l'enfermer dans ce rôle, en l'empêchant de développer ses autres possibilités. Mais, dans ce rôle-là, elle était jadis grandement respectée. Cela posait évidemment de graves problèmes à la femme stérile. On a dit également que la femme était traitée en inférieure. Je serai plus nuancé : ce qui me semble vrai, c'est qu'elle était mise en seconde position. Mais on peut marcher derrière quelqu'un en lui étant cependant égal. Cette position s'expliquait très bien par les conditions de vie plutôt rudes d'autrefois. C'est la femme qui porte l'enfant et le met au monde. Il fallait donc la protéger plus que l'homme. Car un seul homme peut suffire

pour donner des enfants à plusieurs femmes, mais pas le contraire ! Par la suite, à force de protéger la femme comme une enfant, on en est venu à la considérer comme telle. L'importance des guerres tribales peut expliquer également que l'on ait maintenu la femme « en arrière », précisément pour la protéger, et éviter en particulier qu'elle ne soit emmenée en esclavage.

Si la femme parlait rarement en public, il reste certain que, en aucun cas ou presque, l'homme ne se serait acquitté de quelque tâche sans en parler d'abord avec une femme... mais quelle femme ? C'est de là que vient l'équivoque. Il n'en parlait pas à son épouse, mais à une femme de sa famille : mère, tante, grande sœur. Nouveau signe que la famille d'origine passait avant le couple, car la femme de cet homme était aussi la mère, tante ou grande sœur d'autres hommes ou garçons. La femme était même souvent crainte, aussi bien dans la famille que dans la société. Car elle est « la force de la nuit ». Elle est porteuse de vie, c'est pour cela qu'elle est mystérieuse. Un certain nombre d'interdits ont été interprétés comme des brimades ; or, il y avait peut-être un autre sens. Ainsi, les femmes ne participaient pas aux cérémonies des masques et l'on explique cette défense en disant que la femme est plus forte que le masque. Donc, si une femme voit un masque, celui-ci perd tout son pouvoir. Il en va de même pour les interdits imposés à la femme enceinte et qui se justifient par des raisons d'hygiène, par la santé de l'enfant, etc. Je ne me prononce pas ici sur la valeur réelle des interdits au niveau médical, mais sur l'intention.

### **à la base de ces coutumes : des ancêtres qui font vivre**

J'ai décrit un certain nombre de faits vécus. Je voudrais maintenant aller plus loin. Il me semble que cette organisation de la famille est à la fois construite et légitimée par ce qu'on appelle, sans doute improprement, le « culte des ancêtres ». Et le principe de base, tel que j'ai pu le percevoir dans le secteur de Kindamba, me paraît être celui-ci : le vrai vivant, c'est l'ancêtre. La vie vient de lui et c'est ce qui conditionne toute la famille. Puisque nous descendons du même ancêtre, nous partageons la même vie, nous sommes solidaires les uns des autres. Vivre, c'est donc être en communion avec tous ceux qui descendent du même ancêtre : *L'homme seul est déjà mort*. Telle était d'ailleurs la punition que l'on donnait au sorcier : on le chassait du clan. Et c'était une véritable mort, du moins au point de vue psychologique. Le même principe explique les sacrifices

que l'on fait aux ancêtres, la nourriture qu'on leur offre, le vin qu'on leur verse au moment des rencontres familiales. Dans ce contexte, la mort n'est pas la fin de la vie. Le défunt va vivre au village des ancêtres qui se trouve sous la terre. Ainsi, les ancêtres sont-ils les vrais propriétaires du terrain. Voilà pourquoi on leur offrait des sacrifices au moment de déchirer cette terre, puis au moment des récoltes, ou encore avant un départ à la pêche ou à la chasse. C'est également la raison de la propriété collective : la terre appartenait à tous ceux qui descendaient du même ancêtre : *Les biens des frères ne sont pas la propriété d'un seul, ils appartiennent à toute la famille* (proverbe). La famille africaine, ce n'était donc pas seulement les vivants, mais également les morts et tout le monde invisible, ce qu'exprime encore ce proverbe : *Le nom d'un mort ne meurt pas*.

J'ai noté plus haut que le mariage était l'alliance de deux familles. A la limite, on pourrait dire que les personnes les plus importantes dans le mariage ne sont pas le garçon et la fille, mais bien leurs ancêtres. La célébration d'une union comportait toujours un sacrifice pour eux. On voulait signifier que le mariage avait pour but premier de permettre aux ancêtres, grâce à leurs descendants, de rester présents sur cette terre. Car l'ancêtre fait l'unité du clan, mais ce sont les membres de la famille qui lui permettent de continuer à vivre. Quand on ne pense plus à un mort, il est complètement mort. C'est pourquoi les cérémonies funèbres ont une importance capitale dans la vie familiale et doivent être accomplies selon les règles. Dans cette optique, on comprend mieux le vrai drame qu'est un cas de stérilité pour une famille. D'abord, celui ou celle qui n'a pas d'enfant n'est pas un adulte à part entière. Plus encore, il empêche les ancêtres de rester présents sur la terre. Il « coupe » la lignée, diminuant ainsi la force et le souffle vital de la famille tout entière. Généralement, il ne pourra pas accéder au statut d'ancêtre après sa mort.

### **base de l'organisation familiale**

De toutes ces considérations, il reste que la vraie vie, c'est d'abord celle que nous vivons sur cette terre. Les sacrifices ont pour but principal, non pas d'assurer un culte aux morts, mais d'abord de développer la vie et la force des vivants et de donner le pouvoir aux plus anciens. Car les relations avec les ancêtres sont le modèle des relations à l'intérieur de la famille : les anciens y sont très respectés. Ecoutez les proverbes : *La raison*

*d'être des anciens, c'est la sagesse ;* et aussi : *Le jeune debout ne voit pas ce que voit le vieux assis*, ce qui résulte bien sûr de l'expérience. Dans un monde sujet à peu de transformations, plus on était âgé, plus on avait d'expérience ; ce que veut dire cet autre proverbe : *Ne montre pas le fleuve à ton père* (il l'a vu depuis longtemps !). De plus, par leur âge, les anciens sont plus proches des morts et des ancêtres. C'est de ces derniers que le chef de famille tient son pouvoir. Et pour que ce pouvoir soit reconnu, il faut que le chef de famille soit bien installé, selon les règles, parce que, *tant que la tête est là, le genou ne porte pas le chapeau*. Il faut donc à la fois faire partir le mort pour qu'il laisse la place au chef de famille, mais aussi le maintenir pour que son pouvoir reste au plus ancien (car la plupart du temps, c'est lui qui est choisi comme chef). On comprend pourquoi on trouve souvent les restes des morts (dans un coffret, etc.) parmi les signes du chef de famille. A lui également, le droit de présider le sacrifice aux ancêtres.

D'ailleurs tous les morts ne pouvaient pas devenir ancêtres, mais généralement ceux qui avaient eu des enfants ; les hommes de préférence aux femmes ; les plus âgés plutôt que les jeunes, nouveau signe que le respect du chef n'est pas séparable du respect des ancêtres.

### **... ses avantages et ses limites**

L'organisation de la famille est souvent hiérarchique, avec une autorité plus ou moins forte selon la région. L'avantage, c'est qu'elle facilitait les bons rapports entre tous. Chacun connaissait sa place et le rôle qu'il avait à remplir. L'autorité n'était pas contestée, au moins publiquement. Les parents et les personnes âgées étaient respectés (pas question de mettre les vieux à l'hospice !). Au contraire, ils avaient leur place, ils continuaient à être utiles.

Mais - sans oublier tous les avantages de cette vie communautaire - disons aussi que la porte restait ouverte à certaines déviations : le chef de famille étant le distributeur des biens, des récoltes, etc., le danger était grand qu'il en garde une bonne part pour lui : *le fils du chef ne s'inquiète pas quand il désire une peau de panthère* (si on tuait une panthère, elle revenait obligatoirement au chef). Pourtant il est vrai que ce pouvoir était rarement absolu et qu'il y avait une participation de tous : à un palabre, par exemple, tout le monde avait le droit de parler,

ancien ou non. Mais cela ne supprimait pas pour autant les luttes pour le pouvoir ou les tensions. Un autre risque existait : celui de favoriser le fils aîné plutôt que son cadet : *Le premier fils de ta mère sera toujours ton grand frère* (même si tu as quarante-cinq ans !). D'où le danger réel de limiter la liberté de chacun et l'épanouissement des cadets (le mot « liberté » n'existe pas en kikongo, du moins dans le secteur où je travaillais). Il est vrai aussi que cette organisation pouvait être un frein important au développement, car les jeunes hésitaient à innover par crainte des représailles de la part des anciens, lesquels acceptaient difficilement qu'ils prennent trop de place. Car on ne doit pas dépasser son aîné : *La poule connaît l'aube, mais elle attend le chant du coq.*

Malgré tout, les cadets et les femmes avaient au moins un moyen de défense et d'expression : c'est le phénomène des transes. S'il n'est pas question de généraliser, je dirai pourtant ce que j'ai cru remarquer : ceux qui entrent en transe, encore actuellement, sont les femmes, les membres des branches cadettes et les plus jeunes. Et sans doute, n'est-ce pas volontaire, ni même conscient. Mais cela me semble significatif. En effet, quand quelqu'un entre en transe, il est censé être possédé par un ancêtre ou un esprit (mais je ne parlerai pas ici des esprits, cela nous entraînerait trop loin...) Alors, il n'est pas question de refuser ce que dit le « possédé ». Il y a donc là un moyen de libération que même le M.L.F. d'Europe ne possède pas !

Je n'ai fait que signaler ici un certain nombre d'aspects de la famille africaine. Il me reste, dans le prochain article, à proposer quelques-unes des réflexions que me suggère la remise en cause de ces divers éléments. Comment l'Eglise répondra-t-elle aux questions qui se posent à elle à travers cette évolution des structures traditionnelles en Afrique ?

*Sénégal, Armel Duteil cssp.*

# RÉFLEXIONS SUR L'ISLAM MALIEN

*du devin au marabout*

## introduction

*Un des principaux atouts de notre religion est sa facilité d'adaptation, sa tolérance. Mohamed lui-même nous en a donné l'exemple lorsqu'il a dit : « Il n'y a pas de contrainte en religion. » Lorsque l'Islam pénètre dans une nouvelle région, il observe ce qu'il y a de valable dans les structures existantes et l'intègre à son contenu, s'il n'y a rien qui aille à l'encontre de ses principes (Amadou Hampaté Ba, *Réalités*, n° 173, juin 1960).*

*Que l'Islam puisse s'adapter à toutes les situations, toutes les époques et tous les pays, est sans cesse affirmé, maintenant plus que jamais, par les apologistes musulmans, les essayistes, les conférenciers, les lecteurs qui écrivent à leur journal favori. Il est éminemment « plastique », comme disent les marxistes en parlant des idéologies. On remarque en effet qu'il a assimilé au cours de son histoire de nombreuses nouveautés qui n'étaient pas prévues à l'origine, qu'il les a entérinées et « canonisées », c'est-à-dire islamisées (Jean Déjoux, *Comprendre*, série saumon n° 75).*

Les pages qui suivent veulent illustrer, pour le Mali, cette plasticité de l'Islam en situant les marabouts dans la ligne des intermédiaires religieux de l'animisme. Elles ont pour origine une réflexion menée en Eglise. La « réussite » de l'Islam en ce pays, le fait que, née en Arabie, cette religion soit devenue comme une religion du terroir malien, son intégration à la société malienne d'hier et d'aujourd'hui, ne peuvent en effet qu'interpeller le chrétien malien à un moment où il cherche à « incarner » sa foi.

*Or, comme le dit Patrick HOLLANDE, cette exigence de réflexion, cet effort de recherche que l'Eglise d'Afrique est amenée à accomplir aujourd'hui, paraît pouvoir être aidé par cet examen de ce qu'a été l'activité missionnaire d'une autre religion, non pas forcément pour y trouver un modèle et une solution aux problèmes soulevés, mais pour en découvrir l'originalité propre et le caractère tout autre, quant aux étapes, aux moyens, aux méthodes employées<sup>1</sup>.*

Au Mali, les intermédiaires religieux nous ont paru *une réalité profondément africaine qui a modelé l'Islam en Afrique occidentale* et il nous a paru important de chercher comment *cette donnée fondamentale de l'univers religieux traditionnel a été reprise et réexprimée dans les dépendances à l'intérieur de la communauté musulmane*. Il s'agit ici d'un premier essai, espérant que d'autres pourront le corriger, l'enrichir.

Je suppose connue l'importance historique et actuelle des marabouts et des confréries en Afrique occidentale, leur diversité, les critiques aussi dont ils sont l'objet<sup>2</sup>. Mais je voulais rappeler, en commençant, une notion peut-être moins connue, mais pourtant importante pour l'adepte des confréries musulmanes, celle du *guide*, du *maître*, dans le domaine religieux : elle est un point de départ pour notre réflexion. Deux textes suffiront pour ce rappel, empruntés aux deux principales confréries existant au Mali. Le premier est extrait d'un manuel de la tidjaniya, « L'astre éblouissant qui éclaire la voie » : *O toi qui veux sauver ton âme, sache qu'il te faut avant tout chercher un cheik qui sera pour toi comme une corde qui te mènera à ton Seigneur... C'est là quelque chose de fondamental, dusses-tu parcourir à sa recherche les régions les plus éloignées, et dépenser dans cette recherche le meilleur de toi-même, ta vie entière, tes entrailles, ton cœur... Sache aussi que les cheiks sont les représentants de Dieu sur terre, comme le furent les envoyés de Dieu, chacun en leur temps. Celui qui découvre un cheik trouve un trésor impérissable...*<sup>3</sup>. Le second est de Si MOCTAR EL KEBIR, un Mauritanien du XIX<sup>e</sup> siècle, grand propagateur de la qydiriya : *Ton maître n'est pas celui qui t'a exposé des vues, mais celui qui te les a inculquées. Ton maître n'est pas celui qui t'invite à franchir la porte des bienfaits, mais celui qui abaisse le voile qui t'en séparait... Ton maître, c'est celui qui touche ton cœur jusqu'à ce qu'il s'illumine des lumières divines. Ton maître, c'est celui qui te conduit sans jamais te quitter jusqu'à la divine personne*<sup>4</sup>. Il faut lire aussi les pages qu'Amadou Hampaté Ba consacre à son maître TIerno BOCAR pour comprendre combien les relations avec un *guide*, un *intermédiaire* comptent dans la vie d'un musulman malien<sup>5</sup>.

## la médiation, valeur africaine

C'est justement à Amadou HAMPATÉ BA que je me réfère maintenant, car il exprime très clairement l'importance et l'étendue de la notion de médiation

1 / Patrick HOLLANDE : *La dynamique missionnaire de l'Islam*, Mémoire de Maîtrise en Théologie à l'Institut catholique de Paris, 1975 (ronéotypé). – Intéressante synthèse du développement de l'Islam en Afrique occidentale, essai plein d'aperçus neufs et contribution originale au dialogue islamo-chrétien.

2 / Voir par exemple Jean-Claude FROELICH : *Les musulmans d'Afrique Noire*, Edit. de l'Orante, 1962, ou Vincent MONTEIL : *L'Islam Noir*, Le Seuil, 1964.

3 / Traduction partielle inédite de A. MANCINO.

4 / Texte cité par J.-C. FROELICH, op. cit. p. 218 et par A. MARONE : *La Tidjaniya au Sénégal*, dans *Bulletin de l'IFAN*, série B, XXXII,

1/1/70, p. 199. – Dans le même article, l'auteur affirme : *Tout se déroule comme si l'Islam avait réussi à s'implanter mais en épousant, comme l'eau, la forme du récipient qui l'a recueilli* (p. 161).

5 / Amadou HAMPATÉ BA et Marcel GARDAIRE : *Tierno Bocar, le sage de Bandiagara*, Présence Africaine, 1957.

6 / Amadou HAMPATÉ BA : *Aspects de la civilisation africaine*, Présence africaine 1972, pp. 115-116.

7 / Anselme T. SANON : *Tierce Eglise, ma Mère*, Thèse de doctorat en Théologie, Edit. Beauchesne, 1972, p. 256.

8 / Amadou HAMPATÉ BA, op. cit. p. 126.

dans l'animisme qu'il connaît bien. Dans la majorité des cas, écrit-il, l'Etre Suprême est considéré comme trop éloigné des hommes pour que ceux-ci lui vouent un culte direct. Ils préféreront s'adresser à des agents intermédiaires... Dans la tradition africaine malienne, le rapport de l'homme avec Dieu ne s'est donc pas établi directement, à la manière des prophètes favorisés par la Révélation dans les religions monothéistes. Entre le Sacré suprême et l'homme s'étend tout un sacré médian qui prend source et appui dans le Sacré suprême et, à son tour, se déverse en forces fastes ou néfastes sur l'univers, par l'entremise de certains agents. C'est à ces forces qui gèrent le bonheur de l'homme, et non à l'Etre suprême, que s'adresseront les prières rituelles, davantage incantations que prières, et les offrandes propitiatoires destinées à les apaiser quand elles se déchaînent. Cette manifestation du Sacré, par l'entremise d'agents autres que lui... est à l'origine lointaine des diverses confréries religieuses traditionnelles secrètes, présidées par des dieux...<sup>6</sup>.

Cette affirmation rejoint ce que dit Mgr Anselme SANON présentant « le » texte affirmatif majeur de la religion du Do » : *Jusqu'ici, il n'est personne qui soit allé là-haut chez Dieu pour être le témoin de sa vie. Il n'est personne qui l'ait vu ou entendu. C'est pourquoi nous recourons aux envoyés de Dieu. C'est pourquoi nous envoyons des messages et supplions les esprits de se manifester. Que ce soit l'Esprit Sini, l'Esprit Wyaga, l'Esprit Zini, nous les supplions de se manifester à nos envoyés et de sortir de leur demeure invincible. Nous apprenons en cette affirmation que Dieu est bien voilé et que personne n'est témoin de sa vie intime pour entendre sa Parole et nous la rapporter clairement. Pourquoi se rend-on chez l'envoyé ou le Voyant de Dieu ? C'est, pense-t-on, pour connaître la volonté de Dieu. Et comment celle-ci se manifestera-t-elle ? Ce sera à travers une série de conjonctures humaines, au terme desquelles apparaîtra non pas Dieu - personne ne le voit ni ne l'entend directement - mais les esprits ou les ancêtres. Il y a donc des intermédiaires possibles, soit hommes (envoyé, voyant), soit esprits (génies, Sini, Wyaga, Zini), soit Ancêtres. Par eux, médiatement, une expérience est possible au sein de laquelle se manifeste quelque chose du silence de Dieu<sup>7</sup>.*

Résumant ses réflexions sur la place des intermédiaires dans l'animisme, Amadou HAMPATÉ BA écrit encore : *La plupart des rites qu'accomplit l'animiste sont considérés comme la répétition d'un acte primordial, inspiré par Dieu et transmis par la chaîne des ancêtres... C'est toujours un ancien ou l'ancêtre qui entre le premier en rapport avec les forces de la nature, agents de Dieu, en général par l'intermédiaire d'un être fabuleux. On retrouve toujours dans les traditions maliennes, au moment où s'accomplit cette rencontre, les trois éléments d'une triade : la force irrésistible qui inspire et révèle, l'agent de la transmission et de la révélation, celui qui reçoit<sup>8</sup>.*

### **dans la vie quotidienne**

Il n'est pas besoin de vivre longtemps au Mali pour constater l'importance des intermédiaires dans la vie courante : ainsi, Mgr de MONTCLOS remarque : *On n'engage pas une conversation avec quelqu'un sans la médiation d'une salutation parfois assez longue... On n'entre pas dans le vif du sujet sans*

*une introduction qui est une approche progressive.. Lorsqu'on vous fait un cadeau, on ne vous le remet pas directement, mais il passe de main en main... La lettre devient un moyen de communication important en Afrique, mais il arrive que celui qui l'a écrite vous la présente, il se met en quelque sorte derrière elle, elle plaide pour lui. Et combien d'affaires en Afrique ne sont pas traitées directement, mais par des intermédiaires ?<sup>9</sup>*

Pour définir ce qu'est le chef de famille africaine, LABURTHE-TOLRA et BUREAU emploient les mots « intermédiaire » et « mandataire » : *il est pour eux le prêtre du culte domestique, l'intermédiaire entre les ancêtres et les descendants, entre les vivants et certains dieux. Il est le mandataire de la communauté domestique dans les relations politiques auprès du conseil de village. Le chef de famille était normalement non un tyran, mais un mandataire chargé d'agir pour le bien commun*<sup>10</sup>.

Or, Amadou HAMPATÉ BA lie ces pratiques de la vie quotidienne à ce qu'il a constaté dans le domaine religieux : *Le fait de placer toujours un intermédiaire entre l'Être suprême et celui qui le sollicite trouve son écho dans la vie courante. En effet, les Africains de la région que nous examinons ici recourront toujours à un intermédiaire pour exprimer leurs souhaits ou leurs désirs à quelqu'un. C'est cette conjoncture qui a donné à l'interprète, intermédiaire officiel entre les administrés et leur chef, une place prépondérante dans l'administration coloniale*<sup>11</sup>.

## analyse du fait

Ce trait culturel malien, il nous faut maintenant l'analyser rapidement pour le mieux comprendre. A mon avis, ce recours aux intermédiaires a pour fondement la vision qu'a l'homme malien de sa place dans l'univers, mieux, la vision du monde dont il fait partie. Je me réfère une fois encore aux analyses d'Amadou HAMPATÉ BA et d'Anselme SANON. Le premier affirme : *L'homme noir africain est un croyant né. Il n'a pas attendu les Livres révélés pour acquérir la conviction de l'existence d'une Force-Puissance-Source de toutes les existences et Motrice des actions et mouvements des Êtres. Cette Force est en chaque être. Entouré de choses tangibles et visibles... l'homme noir a*

9 / JE KA EO, bulletin ronéotypé de la Commission nationale de Catéchèse du Mali, février 1974, éditorial.

10 / Philippe LABURTHE-TOLRA et René BUREAU : *Initiation africaine*, Edit. Clé, 1971, p. 55.

11 / Amadou HAMPATÉ BA, op. cit. p. 117.

12 / *Idem*, p. 119. – Il est bon de savoir que cette affirmation (« l'Africain est un croyant-né ») est actuellement contestée par des Africains eux-mêmes. On trouvera un aperçu de cela dans Yves BERNOT : *Indépendances africaines, Idéologies et Réalités*, t II, Edit. Maspéro, 1975, p. 77 et ss. qui cite Marcien TOWA et Laurent ANKUNDI. On trouvera un point de vue nuancé dans Louis-Vincent THOMAS et René LUNEAU : *La Terre africaine et ses religions*, Edit. Larousse, 1975, p. 170.

13 / Anselme T. SANON, op. cit. p. 257.

14 / LABURTHE-TOLRA et BUREAU, op. cit. p. 82. – La distinction de Maurice DELAFOSSE mérite d'être rappelée : *La religion... s'intéresse à des divinités pour ainsi dire officielles, selon des rites séculaires, consacrés par la coutume et immuables, en vue de procurer les faveurs de ces divinités à la collectivité des fidèles, prise dans son ensemble. La magie s'adresse... à des puissances mal définies... selon des rites qu'il crée de toutes pièces et qu'il modifie à son gré* (dans *Les civilisations négro-africaines*, Edit. Stock, 1925, p. 32).

15 / Jean DEJOUX : *Comprendre*, série saumon, n° 20, *Mystique chrétienne et mystique musulmane*. *Comprendre*, série saumon, n° 94, *Réflexions sur la spiritualité de l'Islam*.

*perçu qu'au plus profond des êtres et des choses résidait quelque chose de puissant qu'il ne pouvait décrire et qui les animait. Le Noir attribue une âme à toute chose, âme-force qu'il cherche à se concilier par les pratiques religieuses et les sacrifices... Cette notion de présence invisible et puissante, habitant des endroits et des êtres multiples, est liée à l'existence des esprits et des génies. Bien que très puissants, les génies obéissent aux hommes quand on les invoque selon les formules héritées des ancêtres<sup>12</sup>.*

Quant à Mgr SANON, il résume ainsi les lignes majeures de la religion du Dô : *Personne n'a conversé avec Dieu comme témoin face à face. Cependant, Dieu maintient le contact par la médiation des envoyés : hommes, ancêtres, Esprits, choses... C'est que l'homme participe vitalement à un univers animé et hiérarchisé. A tous les degrés, le monde des hommes est en communion à la fois verticale et horizontale avec l'univers de Dieu, des esprits et des choses de la nature, car nous partageons le souffle vital de tous les êtres animés, la durée dans l'existence avec les ancêtres et avec tous les existants, et enfin la vie spirituelle avec tous les êtres spirituels dont Dieu. Ces envoyés sont habilités à déchiffrer, à travers les signes, ce que le Tout-Puissant veut exprimer. D'où les techniques de médiation religieuse qui sont le fait de spécialistes attirés<sup>13</sup>.*

Cependant, il faut aussi invoquer la mentalité magique, *cette dégradation qui peut intervenir dans toutes les religions et en menace tous les fidèles*, pour comprendre l'importance et le rôle dévolu aux intermédiaires religieux dans l'univers malien. C'est que - et je cite ici à nouveau LABURTHER-TOLRA et BUREAU - *la magie s'élève à la conception d'un ordre du monde sur lequel l'homme peut agir à condition de s'y soumettre. De même que l'action de l'homme ne se déploie qu'à travers des lois et des nécessités objectives, de même l'action des esprits, dont le pouvoir dépasse celui de l'homme, est toutefois soumis à certaines conditions. Et l'homme, en réalisant ces conditions, contraint ces esprits à l'efficacité qu'il recherche<sup>14</sup>.*

## **retour à l'islam malien**

Il est temps maintenant de revenir à l'Islam pour vérifier si cette donnée fondamentale qu'est la notion de médiation a bien été reprise et réexprimée par lui et si elle ne nous aide pas à comprendre et l'importance et certaines caractéristiques des marabouts et des confréries au Mali.

Certes, dans ce pays comme ailleurs, dans le monde islamique, on doit voir *en réaction contre le légalisme et la formulation durcie des dogmes, une ligne d'intériorisation et d'approfondissement de la foi musulmane et du culte, à partir de certains versets du Coran et quelquefois dans la recherche d'une règle de vie à l'imitation du Jésus coranique<sup>15</sup>.* Historiquement, c'est bien du soufisme que viennent les confréries et c'est dans le monde arabe que sont nées les grandes confréries encore prédominantes au Mali.

Mais cette réponse n'est pas suffisante. L'extraordinaire développement des confréries en Afrique occidentale, le rôle que les marabouts ont joué et

jouent encore dans cette région sont des faits qui demandent à être regardés de plus près. L'Encyclopédie de l'Islam définit ainsi la confrérie musulmane : *une vie commune fondée, en plus des observances islamiques ordinaires, sur une série de prescriptions spéciales ; pour devenir adepte, le novice reçoit l'initiation. Il devra faire des retraites périodiques dans un « couvent » de l'ordre, entretenu au moyen d'aumônes expiatoires et généralement bâti près de la tombe d'un saint vénéré*<sup>16</sup>. Cette définition est trop restrictive pour le Mali, où la confrérie est un groupement beaucoup plus souple de tous ceux qui se mettent sous la protection d'un « homme de Dieu », tout en continuant à vivre leur vie ordinaire.

Trop courte aussi me paraît l'explication qu'ont donnée certains observateurs européens, tel A. GOUILLY écrivant : *Les confréries religieuses constituent une manifestation d'existence collective particulièrement adaptée à la mentalité musulmane, mieux adaptée encore à la mentalité des Noirs dont nous avons vu la prédilection pour les groupements d'initiés. De là cette attirance pour les confréries religieuses dont l'extrême variété satisfait tous les penchants, toutes les tendances, et ce goût du mystère qui, en milieu animiste, donne naissance aux sociétés secrètes... Il y a là un phénomène spécial aux pays noirs que Marty a expliqué par le sentiment, inné chez les Noirs, qu'on ne peut vivre sur terre et espérer les félicités de l'autre monde qu'en se groupant derrière un homme fort, saint, béni de Dieu*<sup>17</sup>.

En me plaçant au niveau des personnes, je veux dire des hommes et des femmes qui vivent dans les villages et les quartiers des villes maliennes et qui ont recours aux marabouts, j'ai déjà signalé quelques besoins fondamentaux de l'âme humaine auxquels les marabouts apportent une réponse (angoisse devant la vie, besoin de sécurité, besoin de merveilleux, de communion affective, besoin d'être situé dans un réseau connu), utilisant à cet effet une étude sur les sectes qui se développent dans certaines régions d'Afrique. Je n'y reviens pas, me contentant d'y renvoyer<sup>18</sup>.

Sans refuser bien sûr toutes ces données, c'est un éclairage supplémentaire et, je crois, nouveau, que j'ambitionne de donner sur marabouts et confréries, en vue de les mieux comprendre. Le voici en bref : face à un monde animiste qui ne concevait ses « rencontres » avec Dieu que par le biais d'intermédiaires, d'ailleurs variés, le musulman malien a jugé possible d'intégrer cette notion, en la « purifiant » et en la « canonisant ». La nécessité d'un « guide » qu'il héritait du soufisme lui permettait ce passage « du devin au marabout ».

Je sais que certains penseront qu'il s'agit là d'un domaine, intéressant peut-

16 / *Encyclopédie de l'Islam*, 1<sup>re</sup> édition, article *Tarika*.

17 / Alphonse GOUILLY : *L'Islam en Afrique Noire*, Edit. Larose, 1952, pp. 89-90.

18 / *Comprendre*, série saumon, n° 113, *A propos de l'Islam au Mali*.

19 / Cheik Tidjane SY : *La Confrérie sénégalaise des Mourides*, Présence africaine, 1971 (cf. les conclusions). – Je me permets de ren-

voyer à la présentation de ce livre que j'ai faite dans *Comprendre*, série jaune, n° 64. – On pourra comparer ce que j'ai dit avec ce que dit A. GOUILLY de cette confrérie, op. cit. pp. 116 ss.

20 / Amadou HAMPATE BA, op. cit. pp. 138-139.

21 / Louis GARDET : *L'Islam, religion et communauté*, Desclée de Brouwer, 1967, p. 238.

être, pour comprendre le passé, mais d'un intérêt bien limité pour le présent et surtout l'avenir. Pour eux, désacralisation et urbanisation, développement de l'enseignement et mentalité scientifique ont déjà condamné les marabouts à disparaître plus ou moins rapidement. Mon avis est autre. Certes, je connais la contestation dont ils sont l'objet, mais ne porte-t-elle pas surtout sur l'ignorance religieuse actuelle de ces marabouts et sur leur trop grand amour de l'argent et du pouvoir ? Les critiques du wahabisme sur leur « authenticité » me paraissent avoir moins de prise. Mais surtout, nombreux sont les musulmans maliens, d'après mon expérience, qui tel Cheik Tidjane Sy, au Sénégal, attendent d'eux un renouvellement qui leur permettrait d'apporter leur part aux tâches d'aujourd'hui et de demain, telles par exemple - en se référant au même auteur - le développement de la prise de conscience nationale, la participation aux tâches du développement économique et la dynamisation interne et unifiée de l'Islam <sup>19</sup>.

### **islam et vision animiste du monde**

L'un des fondements de la médiation dans le monde animiste m'a paru la vision qu'il a du monde. Cette vision n'a pas été rejetée par les musulmans maliens si je me réfère à Amadou HAMPATÉ BA. Il écrit : *Les grands principes de l'animisme : caractère sacré et non profane de la vie, sentiment d'appartenance à un tout dont on est solidaire, existence d'un Etre suprême et transcendant et pourtant présence immanente de sa Force en toutes choses et en tous lieux, trouveront leur prolongement en Islam, tout en se simplifiant et se purifiant. La grande peur des forces mystérieuses, tapies partout, était une des bases de l'animisme ; ces forces ne furent pas infirmées, mais ramenées à des valeurs plus justes ; elles devinrent subordonnées à une force plus puissante et plus sublime, celle du Dieu Un. Tout ce qui n'était alors qu'un ensemble de puissances et de forces diffuses devint l'ensemble des « attributs » de Dieu à l'œuvre dans le monde* <sup>20</sup>.

Cette affirmation, à première vue étrange, ne confirme-t-elle pas l'une des tendances du soufisme, déjà signalée par Louis GARDET en ces termes : *Il convient de signaler la dominante de plus en plus affirmée de la thèse moniste de « l'Unité de l'Etre » : la création est une émanation nécessaire et voulue du Créateur, et la créature spirituelle, homme et ange, appartient par nature au monde du divin... En une synthèse qui n'est paradoxale qu'en apparence (cette ligne de l'Unité de l'Etre) unit la vieille affirmation de l'apologétique asharite : Dieu, seul Etre et seul Agent - et le monisme plotinien* <sup>21</sup>. Je ne puis développer ce point dans le cadre de cet article, mais il paraît important. Nous avons vu combien la vision de la participation vitale de l'homme à l'univers impliquait la médiation d'intermédiaires religieux... Il est temps de les regarder agir de plus près.

### **une caractéristique commune : la diversité**

Tous les observateurs ont été frappés par la diversité des marabouts en Afrique occidentale. Comme le note CHAILLEY, *tout le monde sait qu'au Mali*

le mot « marabout » a un sens extrêmement vague. Et l'auteur évoque le marabout-ermite, le marabout fondateur de communauté, le marabout thaumaturge, le marabout faiseur de gris-gris, précisant que le même homme peut revêtir plusieurs personnages <sup>22</sup>.

Qu'il me soit permis d'évoquer mes propres souvenirs : Hassiré, iman de mon village, qui tient une petite école coranique, mais en même temps préside aux grands événements familiaux de ceux qui l'entourent : imposition du nom, mariages, enterrements, est marabout comme son père et comme le sera probablement l'un de ses fils qui lui succèdera. Moussa, aveugle lorsque je l'ai connu, qui avait fondé son propre village où étaient venus le rejoindre des adeptes, et où on venait faire une sorte de retraite tout en cultivant pour lui, entouré d'une vraie vénération, était un homme très simple et sans fierté, très accueillant aux chrétiens. A sa mort, son fils a essayé de « prendre la succession », mais bien des adeptes sont allés chercher ailleurs un autre maître. Hamady, lui, est spécialisé dans la guérison des « folies » et on vient dans toute la région lui confier des parents à guérir. Cheikné, descendant d'un « fondateur » de confrérie, vit très isolé, s'entourant d'une auréole de mystère, mais assez sectaire et maintenant la division entre confréries. Mody est plus occupé d'eau lustrale à confectionner que d'enseignement. Ancien « apprenti chauffeur » (manœuvre sur un camion), il est venu s'installer dans un village dont il est devenu un personnage influent, et le chef d'arrondissement se doit de le consulter. Mahamadou, grand lettré qui a une bibliothèque assez fournie, passe son temps entre la mosquée et la cour de sa maison, enseignant ou disant son chapelèt. Youssouf, enfin, que j'ai rencontré en tournée de « quête », recevait ses partisans, s'en faisait de nouveaux, prêt à « bénir » tous ceux qui venaient lui exposer leurs soucis.

Je pourrais continuer l'énumération... Ce qui me paraît plus important est qu'une vue superficielle peut les faire apparaître comme des rivaux, se jalousant et se disputant une même « clientèle ». En fait, ces marabouts sont souvent vus comme complémentaires par les habitants, même si certains se « sabotent », comme l'on dit ici, pour exprimer une rivalité peu regardante sur les moyens employés. C'est un membre d'une famille maraboutique, sans lien de parenté avec lui, qui m'a amené chez Hamady, le guérisseur de névroses, parce qu'il voulait le consulter pour un membre de sa famille. Cette diversité, on la retrouve chez les intermédiaires religieux de l'animisme. N'ayant pas une connaissance directe approfondie de ce monde, je me permets de renvoyer au livre de Dominique Zahan, *Religion, spiritualité et pensée africaine* <sup>23</sup>. Il écrit : *La tendance des religions africaines est de multiplier les fonctions et les agents chargés de la vie spirituelle du groupement humain. Le « despotisme religieux », l'autorité spirituelle concentrée entre les mains d'un seul, sont des traits culturels qui ne concernent nullement l'Afrique Noire* <sup>24</sup>. Et à travers son livre, l'auteur évoque :

22 / CHAILLEZ : *Aspects de l'Islam au Mali. Notes et Etudes sur l'Islam en Afrique Noire*, CHEAM, Peyronnet, 1962, p. 12 et ss.

23 / Chez Payot.

24 / Op. cit. dans le texte, p. 57.

25 / Op. cit. pp. 58, 145, 197. – Cf. LUNEAU et THOMAS, op. cit. pp. 127 et ss. : les garants de la certitude.

26 / Dominique ZAHAN, op. cit. p. 26.

- le devin, le détenteur du code qui permet de décrypter les divers messages destinés à l'homme... il possède l'art de pénétrer dans l'univers des signes...
- le prêtre, chargé spécialement des sacrifices, la prière par excellence, celle à laquelle on ne saurait renoncer sans compromettre gravement les rapports entre l'homme et l'Invisible...
- le guérisseur
- le sorcier et le magicien, deux rôles, deux fonctions incompatibles... le sorcier et la réalité dont il fait partie se rangeant du côté du mal, de la nuit, de la destruction de l'ordre social, alors que le magicien appartient, lui, au bien, à la lumière, au jour... La principale fonction du magicien est de lutter contre le sorcier
- les « maîtres » des sociétés secrètes qui mènent jusqu'à la rencontre avec Dieu : *L'extase africaine apparaît comme le résultat d'un savoir-faire très précis de la part de la société qui, en se servant d'intermédiaires appropriés, s'ouvre elle-même des voies de communication avec un monde inaccessible aux sens*
- certains artisans, en particulier les forgerons <sup>25</sup>.

Dans cette diversité commune aux deux mondes d'intermédiaires, faut-il voir une simple coïncidence ? N'y a-t-il pas eu plutôt influence de l'animisme sur l'Islam ? Devant une « structure existante », selon l'expression d'Amadou HAMPATÉ BA, le musulman malien a réinterprété, « élargi » la notion de « guide » qu'il puisait dans le courant soufi. Dans un monde hiérarchisé où tous les êtres humains ont leur place déterminée dans la société, où chacun a une fonction à remplir, un rôle à jouer, comme le dit Dominique ZAHAN <sup>26</sup>, le marabout s'est trouvé amené à remplir un certain nombre de celles des intermédiaires animistes, celles au moins qui étaient compatibles avec sa foi. Certains marabouts, par exemple, vont jusqu'à accepter de nuire aux adversaires de quelques-uns de leur « clients ». Mais l'un des drames de l'Islam n'est-il pas justement de trouver normal qu'on puisse à la fois se donner tout à Dieu et haïr son ennemi ?

Je sais qu'une telle affirmation ne peut être fondée sur ce seul trait d'une commune diversité ! Il faudrait entreprendre une étude pour vérifier si ce que les sociologues attribuent comme rôles aux divers intermédiaires des religions africaines peut être dit, *mutatis mutandis*, des marabouts et confréries. Cela dépasse évidemment le cadre d'un article comme celui-ci... et exige un travail à faire en commun.

### dépendance ou harmonie

Je me contenterai ici d'attirer l'attention sur un autre aspect qui me paraît confirmer ce que j'essaie de montrer, ou plutôt qui le complète. En acceptant la notion d'intermédiaire religieux, le musulman malien l'a « islamisée ». Comment ? En faisant de la dépendance du marabout un signe de la soumission à Dieu.

Cette dépendance paraît caractéristique du courant soufi, au moins de certains de ses éléments. Dans le manuel de la tidjaniya que j'ai cité au début de cet article, on lit : *La clause la plus importante sur laquelle doivent se fonder*

*les rapports entre le sheik et l'adepte, c'est que ce dernier ne lui associe personne dans l'amour qu'il lui porte, dans la demande de secours et d'assistance qu'il lui adresse, dans l'attachement et la dévotion à son égard... Celui qui met au même rang le Prophète et les autres prophètes et envoyés... mourra comme un infidèle. Que l'adepte se comporte avec son sheik comme avec le Prophète et que, dans ses actes de dévotion et d'attachement, il ne l'égale à aucun autre et ne lui associe personne*<sup>27</sup>. Cette dépendance se retrouve au moins dans certaines confréries et c'est l'une des critiques que les musulmans modernistes leur adressent. Je me contente ici de renvoyer une fois encore à l'étude du sheik Tidjane SY sur la confrérie des Mourides. Il montre bien les « féodalités » que la doctrine du salut par le travail pour le marabout a créées, et c'est pour lui l'un des facteurs importants du caractère ambigu qu'il constate.

Par contre, c'est plutôt le terme d'harmonie (et non celui de dépendance) qui vient à l'esprit pour caractériser le monde des prêtres, magiciens, sorciers et autres intermédiaires. Ce monde est du domaine de la « relation ». Son action est sentie comme nécessaire au maintien ou au rétablissement de l'équilibre des diverses forces qui influent sur l'univers. Même lorsqu'ils sont craints comme le sorcier, les intermédiaires ont un rôle indispensable. *La société a besoin de la sorcellerie, ne serait-ce que pour expliquer les tensions et les conflits et légitimer certains comportements sociaux*<sup>28</sup>.

Harmonie, c'est d'ailleurs ce mot qui me vient à l'esprit lorsque, faisant appel à mon expérience, je veux caractériser les relations entre les marabouts et ceux qui s'adressent à eux ou se mettent sous leur protection. Si dépendance il y avait, ce n'était pas ainsi que les adeptes de Moussa, le marabout aveugle, que j'ai déjà évoqué, auraient qualifié leurs relations avec lui. Et n'est-ce pas aussi le mot d'harmonie qui vient aux lèvres lorsqu'on écoute Amadou HAMPATÉ BA évoquer son maître Tierno BOCAR ? Il serait intéressant de pouvoir comparer les relations qui existent entre maîtres et disciples en Afrique Noire et ailleurs dans le monde musulman ! L'expérience m'a montré qu'au Mali, dans la région de Nioro du Sahel au moins, un musulman pouvait ou changer de maître ou se rattacher à plusieurs sans être taxé d'infidélité.

Ne serait-il pas intéressant aussi de rechercher si, dans les régions où l'Islam se développe, les relations entre intermédiaires et fidèles animistes ne se modifient pas dans un sens de plus grande dépendance ? Si, comme j'en émets l'hypothèse dans ces pages, l'institution des devins et autres agents a influé sur la conception du rôle des marabouts et sur leur comportement, il serait normal que ceux-ci, à leur tour, marquent de leur influence les premiers. Inter-réaction de deux « structures » répondant à une même vision du rôle d'un médiateur.

27 / Cf. note 3/.

28 / THOMAS et LUNEAU, op. cit. p. 84.

29 / THOMAS et LUNEAU, op. cit. p. 312 et ss.

— Louis MOREAU : *Religion et traditions au Sénégal*, dans *Mideo*, n° 11, 1972, p. 365 et ss.

30 / A.H. BA et M. GARDAIRE, op. cit. p. 83.

— Cf. Boka di MPASI LONDI, dans *Téléma*, Kinshasa Zaïre, n° 1, avril 1975 : *Dans une société globale où tout est dans tout, rien ne s'isole sinon pour périr. La persistance dans l'existence réside dans la relation, la communion. La relation, c'est la vie* (p. 51).

Mgr Anselme SANON écrit : *L'enracinement de l'Evangile, selon les lois de l'hospitalité africaine, est une entreprise commune aux missionnaires et aux autochtones, car c'est en Eglise qu'elle doit se réaliser ; de notre patrimoine culturel, nous ne présenterons au Seigneur que les éléments dont, en équipe, nous aurons saisi la signification profonde, soupesé l'actualité et prospecté le devenir* <sup>29</sup>. C'est dans le cadre d'une telle recherche que cet essai trouve son origine, je l'ai noté en commençant. Avec ceux qui ont réfléchi sur les intermédiaires religieux, j'ai voulu en saisir la « signification profonde » et même en soupeser « l'actualité ». On a parlé d'une contamination de la foi musulmane par les traditions animistes... telle qu'on peut difficilement voir dans l'Africain un musulman, au sens orthodoxe du mot : au mieux, vit-il une sorte de syncrétisme où s'amalgament tant bien que mal des éléments de traditions diverses. Avec L.V. THOMAS et R. LUNEAU, je vois plutôt dans cette reprise d'une donnée de l'univers traditionnel, une démarche légitime. Citant M.C. et E. ORTIGUES, *une des raisons du succès (de l'Islam) en Afrique, nous vient du type de médiateur qu'il institue (père de famille, marabout), médiateur qui permet de conserver le bénéfice d'une solidarité où le lien spirituel est un médiateur vital... tout en servant de support à une certaine promotion de l'individualité*, ces auteurs ajoutent : *Si l'Islam renouvelle profondément la vision du monde quotidien, si, pour la première fois, il fait accéder à un véritable universalisme, il respecte cependant les médiations naturelles et garde au nouveau musulman la sécurité d'un « maître » qui répondra de lui, tout comme autrefois, répondait de lui le maître de son initiation. Et ils concluent : On comprend que (R.L. MOREAU) refuse de voir dans l'Islam africain « un amalgame confus et stagnant de deux animismes : il est préférable de parler de concurrence et de relais. » Cet Islam maraboutique représente une étape, « un moment de la foi musulmane dans les peuples africains »* <sup>29</sup>. Je ne saurais dire mieux, mais ne préjugeons pas de l'avenir : marabouts et confréries ne sont pas un monde figé ; ils ont évolué depuis leur apparition au Mali et ne manqueront pas d'évoluer sous les influences extérieures qui vont se multipliant. Tierco BOCAR disait : « J'ai vu en esprit un homme gigantesque couché sur le dos. Des religieux de plusieurs confessions s'affairaient autour de lui... lui parlaient à l'oreille, lui ouvraient la bouche... "Quel est ce spectacle ? Quel est cet homme ?" m'écriai-je en moi-même. Et la voix de la sagesse me répondit : "C'est le bienheureux qui se souvient de l'Unicité de Dieu et de la fraternité qui doit unir tous ses adorateurs, d'où qu'ils viennent. Il reçoit comme tu le vois tous les enseignements. Le résultat n'en est que meilleur pour lui. Il est perméable comme le sable. Dieu lui a donné le pouvoir de conserver et d'assimiler <sup>30</sup>.

Mali, Aymar de Champagny pb.

# HINDOUISME : MODERNITÉ DE LA TRADITION

*une enquête dans le maharashtra (inde)*

## propos et méthodes

Notre essai vise à définir le sens et l'influence de l'hindouisme traditionnel, selon une population étudiante indienne, originaire de milieux socio-économiques pauvres. C'est une recherche dont l'objectif est de définir le degré d'acceptation et la nature de l'interprétation du Dharma hindou traditionnel, de la part d'une fraction de la population étudiante de la ville de Pune.

Nos analyses ont pour base un matériel informatif collecté de la façon suivante. Un questionnaire fut préparé et distribué à un échantillon systématique de 5 % des étudiants portés sur des listes d'étudiants économiquement pauvres ou socialement marginaux, inscrits dans trente-quatre facultés de Pune, listes établies en raison des exemptions des frais de scolarité et autres avantages scolaires dont ces catégories d'étudiants sont bénéficiaires. Nos analyses sont donc d'une validité limitée par le choix restreint de la population sur laquelle porte l'enquête. La catégorie étudiante ainsi déterminée représentait, à l'époque, 28,7 % de l'ensemble des étudiants de Pune (estimés eux-mêmes à 34.000 personnes). Cette restriction du champ de l'enquête se motive par une nécessité de méthode : il n'existe pas de population étudiante homogène dans une société aux clivages socio-économiques et socio-culturels marqués. En conséquence, une étude psycho-sociologique se doit d'être discriminative, dans un premier temps du moins.

L'objet de l'enquête n'est pas, en effet, le texte de l'hindouisme, mais son contexte concret, dans une portion définie de la population. Notre approche n'est pas humaniste, mais psycho-culturelle. Nous essayons de saisir de façon empirique les attitudes des étudiants interrogés vis-à-vis du Dharma hindou. Ce n'est pas la tradition hindoue elle-même que nous essayons de saisir, telle qu'elle est transmise par les diverses structures de communication qui la véhiculent de nos jours, mais la façon dont notre population spécifique considère le Dharma : le contexte d'accueil de cette tradition. Ce n'est pas ce qui est transmis qui nous intéresse, mais la façon dont le donné traditionnel, représenté par le concept de Dharma en son ensemble, est reçu ou refusé. Nous n'avons aucune intention de parvenir à une définition du

Dharma - pas plus que d'en partir - pour évaluer les points de vue de nos répondants, encore moins d'évaluer le rapport existant entre le concept scripturaire de Dharma et les perceptions des répondants à ce sujet. Nous ne voulons que saisir des attitudes et des sémantismes collectifs, tels qu'ils s'expriment dans un comportement oral et dans la mesure où ils parviennent eux-mêmes à la conscience claire des répondants. Nous prendrons comme guide heuristique la question suivante : *est-il possible de déceler un type de conduite, un schéma d'interprétation, de refus ou d'acceptation de la tradition, par les jeunes sur lesquels porte notre enquête*. Nous sommes à la recherche du statut moderne accordé par nos répondants à l'antique tradition hindoue.

Les limites de la population, objet de notre enquête, n'en diminuent pas la représentativité. Les répondants appartiennent en effet aux masses économiquement pauvres, principalement rurales (l'Inde est rurale à 80 %), dont ils peuvent par ailleurs exprimer les sentiments, leurs études supérieures leur accordant une aptitude à exprimer des sentiments communs. Leur situation d'étudiant les expose aussi à la modernité par les études et le séjour en ville. Ces études et l'espoir du diplôme qu'elles comportent, impliquent aussi la possibilité d'une intégration sociale et économique que la position familiale n'accorde pas. C'est une catégorie étudiante à la croisée des chemins. Ces caractéristiques justifieront également le choix privilégié et discriminatoire de ce groupe de jeunes dont nous allons résumer les attitudes vis-à-vis du Dharma.

## **I - Importance et motifs des attitudes positives**

Il faut d'abord garder présents à l'esprit quelques faits statistiques : 63 % affirment entretenir des attitudes positives vis-à-vis du Dharma. Ce pourcentage est le plus élevé parmi les futurs enseignants, aujourd'hui élèves d'Ecoles normales (95 %) et les élèves des Ecoles de médecine ayurvédique (100 %). Les pourcentages les plus faibles s'observent dans les deux facultés qui accueillent plus particulièrement que d'autres, des étudiants de milieux marginalisés (Shahu, 50 % ; Hadapsar, 50 %), à l'Ecole d'ingénieurs (47 %) et dans la faculté où l'atmosphère est considérée la plus « moderne », c'est-à-dire « occidentalisée », à l'Ecole de médecine (56 %). Le deuxième fait à noter est la croissance de ces attitudes positives avec l'ancienneté dans l'enseignement, depuis l'année pré-universitaire (54 %), la première année (55 %) et la deuxième année (54 %), jusqu'à l'année terminale (69 %) et l'année de post-graduation (76,9 %). La même corrélation positive s'observe dans les facultés de formation professionnelle (médecine, ingénieurs, agriculture).

Parmi les castes, les sentiments positifs sont les plus marqués parmi les Chrétiens (83 %), les Shimpis (80 %), les Chambaras (72 %) et plus faibles parmi les Dhanagars (29 %), les Malis (47 %). Les étudiants d'origine rurale (64 %) diffèrent peu des urbains (62 %) ; les étudiants semblent plus favorablement disposés (67 %) que les étudiantes (62 %).

*Les motivations* qui justifient ces attitudes positives se catégorisent en 7 thèmes essentiels qui résument l'analyse qualitative des explications fournies par les répondants désireux de qualifier ou de justifier leur attitude positive.

1) Le dharma est un élément inaliénable de l'ensemble des représentations collectives des répondants. Il apparaît comme un impératif absolu, une nécessité, une structure constitutive de l'expérience individuelle et sociale. Le Dharma existe, pour ainsi dire, de plein droit, et il faut y croire... *Le dharma doit exister... chacun doit l'accepter. C'est nécessaire de l'accepter, vu son importance dans la vie. Tous doivent en respecter les injonctions avec soin.* Le dharma est un fait inéluctable dans la société. Des répondants post-gradués expriment l'inéluctabilité du dharma en proclamant *la grande place qu'il tient dans la vie humaine, son statut supérieur, son importance à ne pas réduire.*

2) Au plan subjectif, cette irréductibilité du dharma se constitue comme une foi faite d'estime, de respect, d'affection, *telle une mère que nous chérissons.*

3) Le Dharma est socialement inaliénable. Il s'impose comme une réalité sociale présente à tous les niveaux de la vie collective, à un point tel que personne ne peut s'en passer, échapper à son influence, manquer d'en être imbibé. Ce dharma est d'ailleurs le support de la société - le seul. Sans lui, aucune société humaine ne peut tenir, elle retomberait dans la barbarie. Les contraintes qu'impose le dharma exercent donc un contrôle salutaire qui évite à la société de dégénérer. Le dharma contribue à l'éveil social des individus, à l'édification du corps social, par ses principes moraux et ses responsables religieux.

4) Le dharma est le fondement de la vie humaine. Sans la foi au dharma, la vie est impossible et perd son sens. Tout être humain doit donc avoir la foi en quelque chose. Dharma est un a priori, un postulat logique ou un guide nécessaire ; dans la vie humaine, c'est un phare, une route, une libération.

5) Les bienfaits du dharma assurent à l'âme consolation, contentement, paix de l'esprit, pureté mentale, droiture, joie, bonheur, vie spirituelle ; sans dharma, pas d'âme humaine, ni de bonheur spirituel.

6) Le dharma est un principe d'identification culturelle et donc de respect de soi, de fierté, de continuité avec les générations passées. Plusieurs, dans ce sens, proclament l'excellence du dharma hindou, voire sa supériorité sur tout autre, ou du moins sa validité irréfutable pour donner une âme à l'être humain.

7) Foi n'est pas superstition. La grandeur du dharma demeure, une fois opérés les réajustements qui s'imposent et éliminés les germes d'intolérance, la foi aveugle, les prescriptions aliénantes, les comportements hypocrites, les pratiques démodées, les obstacles au progrès, la haine pour les autres reli-

gions, le système de caste. Un important vœu de purification accompagne la conviction de la force permanente du dharma.

## II - Statut social des responsables religieux

Le respect pour la religion n'est pas seulement un sentiment ou une attitude d'ensemble à l'égard du dharma. Ce dernier a ses supports sociaux. L'un des premiers, avant les rites, les institutions, les structures de communication, est constitué par l'existence de responsables religieux. Ceux-ci sont des personnes dont le rôle fondamental est de représenter ou de matérialiser socialement l'existence du dharma en tant que phénomène collectif. Leur rôle est de définir le dharma, d'en protéger l'essence et éventuellement de le répandre. La vitalité du dharma dans la société et son autorité sociale peuvent donc en partie se mesurer par l'importance socialement reconnue aux responsables religieux (guru, sadhu, chef religieux), i.e. par le statut qui leur est accordé.

La comparaison entre le respect accordé au dharma au plan des attitudes subjectives et le statut collectivement reconnu par la société ou par nos répondants aux chefs religieux, pourra aussi nous éclairer sur le rapport existant entre attitudes subjectives et autorité sociale des représentants.

Si 32 % de nos répondants estiment que la société reconnaît un statut social particulier aux responsables, 39 % le désirent positivement. Si 26 % estiment que la société n'accorde aucune autorité ou respect particuliers aux représentants religieux, 17 % seulement désirent qu'il en soit ainsi. On observera donc dans l'ensemble que nos répondants sont plus favorablement disposés à l'endroit des chefs religieux que ne l'est, selon eux, la société dans son ensemble. Les répondants de certaines facultés montrent même une attitude beaucoup plus positive que celle de la société, à les en croire. Si 43 % des élèves d'écoles normales estiment que la société respecte les leaders religieux, aucun ne le souhaite; à S.P. College, les proportions sont respectivement de 23 % et de 43 % en ce qui concerne le statut accordé et accordable, de 30 % et de 17 % en ce qui concerne le statut refusé et déniale. Dans le cas des répondants post-gradués, les proportions sont encore plus inégales, étant respectivement de 15 % et de 61 % en ce qui concerne le statut accordé et accordable, de 31 % et de 8 % en ce qui concerne le statut refusé et déniale.

Si l'on compare l'ensemble de ces pourcentages à ceux qui indiquaient l'ampleur des attitudes positives, la beaucoup plus grande importance de celles-ci semble conduire à la conclusion que les attitudes religieuses ne dépendent pas de l'autorité ni du statut social que la société reconnaît aux responsables religieux. Les attitudes religieuses se motivent et se maintiennent indépendamment du respect refusé ou refusable aux chefs religieux. Leur vitalité n'est pas, semble-t-il, fonction du statut social des représentants de la religion.

A. *Les raisons du discrédit*, voire du mépris, dont sont l'objet les représentants du dharma sont en effet nombreuses :

1) Le grand nombre de ces représentants engendre le doute sur leur sincérité. La première question qui vient à l'esprit à leur propos est dès lors : qui d'entre eux est authentique et qui ne l'est pas ?

2) La mode en est même à les considérer tous a priori comme des hypocrites, des prétentieux ou des faux, à qui la société ne doit prêter aucune attention ni accorder de respect particulier.

3) Ils abusent de leur autorité et du prestige attaché au statut dont ils jouissent dans les masses ignorantes, pour fomenter troubles et querelles sous le prétexte d'activités religieuses. Ils savent mettre à profit leur autorité pour faire de la religion une affaire lucrative et ils s'y connaissent en affaires ! Ces êtres sont donc un danger pour la société, à cause de leur attachement aux rituels et aux dogmes religieux et de leur étroitesse d'esprit.

4) Ce sont des ignorants qui ne connaissent rien au dharma et sont incapables de l'enseigner correctement. De quelle utilité peuvent-ils bien être alors si, de leur fait, la religion elle-même devient irrégion ? Nul d'entre eux n'est un idéal. Ce qu'il faut, c'est une formation religieuse, qui montre la relation existant entre la religion et le monde moderne scientifique.

5) Leur statut tombe en désuétude parce que le dharma lui-même a perdu sa signification, de nos jours, dans un monde moderne et scientifique. Ils sont des obstacles au développement de la Science. Ils ne méritent donc aucune attention.

6) Seuls, les gens simples et ignorants des villages les écoutent et les respectent encore.

7) De nos jours, chacun doit être considéré l'égal de quiconque et être l'objet de droits et de traitements égaux. Il n'y a donc aucune raison de leur accorder un statut supérieur. Ils n'ont droit qu'à un statut ordinaire, celui d'un honorable citoyen et au respect que commandent leurs qualités personnelles et leur sincérité. De ce point de vue, la société doit les obliger à travailler et à gagner leur vie en travaillant de leurs mains. Il faut mettre fin à leur parasitisme et ne leur accorder que le respect que mérite tout serviteur de la société. De toute façon, il n'y a nul besoin d'intermédiaires entre Dieu et les hommes.

8) La société doit les excommunier, les rejeter, du moins les débusquer.

*B. Les réponses positives*, en fait de statut accordé ou accordable aux représentants du dharma, trouvent les arguments suivants :

1) C'est un fait que certains secteurs de la population leur donnent toujours une position sociale élevée.

2) Spontanément, leur tenue appelle respect et honneur, indépendamment de toute assurance au sujet de leur authenticité. Quelque chose est censé être

attaché à leur personne. Ils symbolisent en effet le sacré, n'ayant aucun lien avec ce monde.

3) On a grand besoin d'eux dans la société pour guider celle-ci, enseigner responsabilité et devoirs, moralité et bonne conduite. La société ne peut prospérer sans eux, car elle ne peut se développer sans contraintes ni principes religieux. N'observe-t-on pas d'ailleurs de nos jours une dégénérescence générale ? La société doit donc les honorer, les aider et les secourir financièrement même.

4) On attend d'eux qu'ils enseignent le dharma, le prêchent et le répandent. Leur présence est aujourd'hui comme toujours ardemment désirée. C'est que dans ce monde, il doit y avoir place pour la foi, la paix de l'esprit, le bonheur, le salut, la perfection. Sans guru, pas de salut assuré, ni de doctrine prêchée.

5) Les responsables religieux doivent être conscients de leurs devoirs et être authentiques.

6) Quelques précautions sont à prendre : les chefs religieux n'ont à obliger personne de force, car c'est à chacun de décider pour lui-même. Personne ne doit les suivre aveuglément. Chacun doit être en mesure de faire le partage entre les vrais et les faux.

### **III - Fonction privée et sociale du dharma**

Sur 61 % des étudiants interviewés, les uns disent avoir fait un effort spécial pour comprendre le sens du dharma, les autres expriment leur opinion à propos de son utilité. A travers les réponses aux trois questions suivantes : rapport du dharma et de la vie quotidienne ; valeurs et principes maintenus par le dharma ; utilité du dharma pour résoudre les difficultés de la vie concrète, la compréhension que les jeunes ont du dharma indique clairement les fonctions qu'ils attribuent au Dharma dans la vie privée des individus et dans la société. Nos analyses vont donc indiquer les perceptions, représentations, attitudes et évaluations des répondants étudiants à propos de la place qu'ils attribuent et reconnaissent au dharma dans leur vie privée et la vie collective de leur société présente. 55 % de la population sur laquelle nous avons effectué l'enquête confessent un lien du dharma avec leur vie personnelle ; 49 % mentionnent des valeurs et des principes véhiculés par le dharma ; 43 % disent leur conviction que le dharma leur est utile pour résoudre éventuellement des difficultés de vie de divers ordres.

#### *A. dimensions d'une loyauté personnelle*

1) Le premier élément qui structure ce que nous appellerons la « conscience dharmique » (entendant par là la constellation d'affects, de représentations, de convictions, de perceptions, etc., constituant le champ de conscience engendré par la réalité culturelle que signifie le mot-clé de dharma) est

celui du caractère inaliénable de la dimension ouverte par le dharma : *Le dharma est une part inaliénable de la vie. Ne dit-on pas : « pour qui ne porte aucun respect au Dieu, la statue n'est qu'une pierre » ? De même, il est bien mieux d'avoir la foi* (Marathe, 2<sup>e</sup> ann. lic. lettres).

La première conclusion qui s'impose à la lecture de nombreuses réponses de contenu général et vague, est que le dharma est une dimension inséparable de l'existence quotidienne qu'il enveloppe et investit à tous niveaux. Le dharma est ressenti comme un cadre inéluctable de la vie quotidienne, une réalité qui va de soi, dans laquelle chacun est né, qui a été transmise de génération en génération et dont l'origine se perd dans des temps immémoriaux. Cette dimension initiale ou fondamentale n'est pas mise en question ni n'est réaffirmée comme une conviction qui s'imposerait à la réflexion seconde. Le dharma est une réalité omniprésente donnée d'emblée : *Chacun éprouve du respect pour sa religion et doit en observer les rites chaque jour* (Marathe, pré-univ. Sc.). - *Dharma signifie ce qui soutient et assure stabilité* (Mahar, 2<sup>e</sup> ann. médecine ayurv.).

2) Le deuxième élément est la désuétude de nombreux détails ritualistes. Une faille apparaît béante entre les minuties ou observances de l'hindouisme sanskritique et la dimension d'une conviction spirituelle. Un processus de dé-ritualisation s'impose au niveau du comportement. Seuls, des principes supérieurs sont considérés comme ayant un rôle à jouer dans la vie. Certains répondants expriment la même chose en disant que le dharma n'a pas grand-chose à voir avec la vie, se référant aux pratiques déterminées par le dharma, que beaucoup n'observent plus régulièrement. L'inéluctabilité du dharma concerne donc la conviction de la validité des principes supérieurs que le dharma véhicule.

3) Les pratiques rituelles mentionnées sont d'importance très restreinte. Il s'agit du souvenir du nom du dieu, du darshan, du dieu dans son temple, de la salutation au dieu (namaskar), de la prière parfois le matin ou le soir, de la lecture du Mahabharate et de la Geeta pour quelques-uns, des célébrations familiales, des jeûnes.

4) L'éveil de la conscience est décrit comme une importante dimension de la notion de dharma. De nombreux répondants attribuent au dharma leur développement spirituel personnel, le progrès de leur conscience morale, leurs concepts de bien et de mal, la détermination des idéaux à poursuivre dans la vie, leur sens de la pureté de l'esprit, le don d'une voie de lumière.

5) La dimension humaniste et culturelle du dharma est aussi importante que celle de l'éveil de la conscience. Le dharma est défini comme la source, la sanction et la fondation des valeurs humanistes et des principes de vie cultivée. Il apparaît que, sans foi, la plupart des répondants resteraient sans valeurs et sans principes de vie humaine. Foi signifie la reconnaissance d'un comportement idéal moralement. Les rites et les symboles donnent des modèles et des exemples. Dharma assure à l'homme bonne éducation et cul-

ture. Les valeurs mentionnées sont d'ailleurs d'universelle validité. C'est ainsi que 56 % des répondants de l'Ecole de commerce B.M.C.C. mentionnent l'une ou l'autre de ces valeurs : *Servir les autres, aimer les êtres humains, aider les autres avec désintéressement, honnêteté, pas de discrimination entre les personnes, dire la vérité, vivre simplement, pensées droites, souci de s'instruire, humilité, tolérance, véracité, être industrieux, force de caractère, audace, bonté, foi, vertu, bon caractère.* - 41 % des répondants de Abasaheb Garware énumèrent les valeurs suivantes : *Amitié, égalité, ne pas tuer, respect mutuel, respect pour les anciens, obéissance, bonnes manières, humanité, bon voisinage, foi, respect, vérité, unité, respect des maîtres, les meilleures chances pour s'assurer la prospérité, inspiration pour se consacrer au bien-être de la nation, unité, prospérité, sentiments de satisfaction, action désintéressée. chemin vers la béatitude.*

Un troisième exemple confirmera, s'il en est besoin, le caractère général de cette dimension du dharma. 59 % des répondants de la faculté de Commerce de Ness Wadia s'en expliquent ainsi : *Dharma est utile à tout moment. Il nous enseigne à ne pas voler, à ne pas tuer, à ne pas causer de tort à d'autres, à aider les autres, etc. Nous sommes respectés dans la société quand nous agissons ainsi. Comme je me comporte selon ces principes, je suis respecté de mes parents et des autres (Mahar, pré-univ. Comm.). - Dharma a beaucoup à voir avec notre vie quotidienne, car il nous enseigne à respecter les anciens, les maîtres, etc., à dire la vérité, à faire confiance à la vérité, à ne pas être esclave... (Kakan, pré-univ. Comm.). - Dharma a pour utilité de nous aider à marcher dans le droit chemin et à nous préserver du mauvais chemin. Il nous enseigne comment nous comporter dans les difficultés, comment les évaluer, quel est notre but dans la vie et comment le déterminer (Dohar, fils d'ouvrier agricole, pré-univ. Comm.). - Dharma est comme une partie de notre nourriture. Il nous enseigne la sincérité, la cordialité, la coopération, la bonne conduite, l'humilité. Si nous conseillons aux gens de mettre fin à leurs différends en nous référant à des exemples décrits dans les Ecritures, le conseil est alors efficace, parce que les gens croient dans le dharma (Mang, fils d'ouvrier agricole, 1<sup>re</sup> ann. comm.).*

6) On voit que ces valeurs et ces principes véhiculés par le dharma constituent en même temps le fondement de la paix sociale. Dharma assure les fondements (dharana) de la société.

7) Certains spécifient quelques gains plus immédiatement concrets octroyés par la foi et le dharma, à un niveau plus psychologique : équilibre psychologique, bon caractère, force de l'esprit, paix mentale, satisfaction : le souvenir de Dieu dans la détresse écarte l'angoisse ; le but essentiel des rituels est de s'approprier la force de l'invisible pour atteindre à la paix mentale et à la force morale dans la vie quotidienne. La concentration de l'esprit permet de garder la tête froide et assure des conditions favorables à une prise de décision. La conscience de la présence de Dieu aide à multiplier ses efforts pour travailler dur, résoudre ses problèmes, compter sur le succès ; elle rend la réussite plus facile et redonne confiance dans le succès de nos entreprises.

En quelques mots-clés, Dieu signifie Puissance, Force et, par conséquent, succès et donc contentement.

Les réponses des étudiants de S.P. et Ferguson College trouvent les expressions suivantes pour dire l'immédiate efficacité du dharma : *Dharma donne un but, un idéal à la vie. Il inspire et motive l'esprit. Il l'éclaire. Il fait naître les sentiments humains et les fait croître. Il réprime les sentiments douloureux... Les principes supérieurs octroyés par le dharma me rendent heureux et content. Les rites religieux, les lieux de pèlerinage sont source d'inspiration. L'esprit trouve concentration. Les rites engendrent la paix de l'esprit. La contemplation de l'idole du dieu dans le temple érige devant soi un idéal : l'esprit apprend à se recueillir. A concentrer son esprit sur Dieu, nos idées atteignent à un niveau d'existence non terrestre ; on atteint à une paix mentale qui s'avère un support nécessaire pour accomplir son devoir, quel qu'il soit. L'habitude de se concentrer sur Dieu aide ensuite à se concentrer sur tout autre travail. De même le jeûne donne un nouvel éveil aux organes. A se représenter Dieu comme l'être suprême, on devient moins égoïste, plus humble. La prière purifie l'esprit. Dharma, rites et prières sont le secret du succès. Au moment de la cérémonie du mariage, par exemple, les rites vous assurent le bonheur. Si des difficultés se présentent, vous faites un vœu, vous offrez une noix de coco, vous sacrifiez un poulet ou une chèvre. La foi est la clé du succès. La foi permet la réussite. Elle est nécessaire pour venir à bout de tout.*

#### *B. fonctions sociales du dharma*

Les répondants reconnaissent l'importance de l'impact du dharma (samskar) sur la société en son ensemble. Leurs perceptions pourraient se catégoriser de la façon suivante :

1/ Fonction de socialisation : lors des fêtes liturgiques, les gens se retrouvent ensemble au niveau du village. Il arrive régulièrement que ceux qui sont partis à la ville pour y trouver un emploi et qui y séjournent, reviennent au village à l'occasion de ces fêtes. Celles-ci apparaissent le fil le plus solide qui tisse le réseau des relations et des liens sociaux. Elles renforcent la cohésion sociale, font naître un sentiment d'appartenance et d'unité, développent des sentiments de fraternité et de sympathie. C'est le moment même d'oublier des querelles, d'échanger des idées. Elles favorisent d'une certaine manière sinon la réconciliation, du moins la convivence. On peut donc considérer que fondamentalement les communautés locales maintiennent leur identité à la faveur des célébrations liturgiques et des fêtes de village qui, toujours, d'une façon ou d'une autre, associent dharma et divertissement.

2/ Diffusion d'un message culturel : ces cérémonies et ces fêtes ont en elles-mêmes quelque sens que les fidèles assimilent à des degrés divers. Les sermons, les exemples des saints et des héros des épopées, les citations des Ecritures, les vies exemplaires de personnages historiques transmettent des modèles,

des idéaux en fait de comportement, d'organisation sociale, d'attitudes. La fête liturgique et les célébrations religieuses assurent à la société par leurs rituels mêmes, le cadre socio-culturel qui la fonde et la maintient.

3/ Prescriptions éthiques : les valeurs et les principes du comportement humain sont réaffirmés. L'esprit les réassimile et les fait siens au cas où il les aurait oubliés. Le dharma sanctionne de son autorité les règles et les contraintes qui contribuent à renforcer les relations sociales. Le dharma maintient chacun à sa place et à son devoir en apportant son appui aux valeurs sociales fondamentales : unité, justice, vérité, égalité, règles morales, progrès, respect du voisin, aide au prochain, courage et effort, travail sans relâche, abnégation, aide aux pauvres, coopération...

4/ Continuité historique du corps social : cet intérêt marqué pour les fêtes, les célébrations publiques et les cérémonies est l'indice d'un grand amour des traditions, d'un profond respect des ancêtres, du passé, des saints hommes de ce passé. Les traditions ne doivent pas être oubliées : une sorte de sentiment de culpabilité accompagne la rupture des habitudes ancestrales lorsque l'on essaie de rompre avec le passé et l'histoire.

5/ Fonction de divertissement : il faut briser avec la routine des travaux et des jours. Toute société a besoin de ses fêtes qui assurent une compensation aux contraintes de toutes sortes.

Quelques citations de groupes de répondants matérialiseront ces analyses générales. Ces réponses de S.P. Collège soulignent particulièrement la fonction éthique sociale du dharma, entendant par là les contraintes, les rôles, les valeurs, les coutumes héritées du passé par le moyen du dharma : *Dharma signifie devoir et chacun doit accomplir son devoir, fidèlement. - L'assistance aux cérémonies religieuses renforce le fidèle dans sa conviction de faire honneur aux meilleures valeurs morales. Elles lui rappellent son devoir. Tel est le but des cérémonies religieuses.*

Plusieurs répondants citent telle ou telle valeur collective : équité, coutumes, unité, humanité, vérité, égalité, coopération, développement du pays, amour du prochain. - *Au moment des fêtes religieuses, les gens viennent ensemble, écoutent les sermons et s'instruisent ainsi des différents principes utiles dans la vie, par exemple : « ne mentez pas » ; « n'agissez pas en vue des fruits de l'action » ; « travaillez dur » ; « améliorez-vous, faites des progrès » ; « dites la vérité » ; « dharma signifie vérité, foi, effort ».*

Nombreuses sont les vérités mentionnées par les répondants sous le nom de dharma : droiture, compassion, sincérité, générosité, loyauté envers son devoir, amitié, respect et hospitalité, paix, unité, amour, courage même au moment des échecs, intentions droites... Un grand principe est rappelé, qui constitue l'essentiel de la conscience collective au Maharashtra, tiré d'un des saints les plus populaires : *Il faut demeurer en ce que l'Eternel a déterminé. Concentre en cela ton esprit et trouves-y le contentement. - Le dharma est ainsi la fondation des valeurs personnelles et collectives. - Pour se comporter*

*correctement, il faut craindre Dieu. - Seule, la crainte de l'existence de Dieu peut conduire l'humanité dans le droit chemin. - Le dharma nous dit ce qui est bon ou mauvais. - C'est à cause des sentiments religieux que la société peut continuer à fonctionner. - Les relations sociales sont réglées par les rites religieux ; le dharma facilite et ordonne ces relations.*

Une interview de groupe répond de la façon suivante à une question concernant l'intérêt que les villageois portent aux fêtes religieuses : *Les gens ont foi dans les fêtes religieuses. Elles leur plaisent parce que depuis le début ils sont sous leur influence (samskar). Il leur faut s'en remettre à Dieu, puisqu'ils ne sont pas encore au courant des idées scientifiques. Depuis leur enfance, de telles idées ont été enfoncées dans leur esprit. La pratique des observances et des fêtes religieuses leur apporte la paix. Ces jours-là, les gens oublient leurs différences et se retrouvent tous ensemble. Ils reçoivent leurs invités à cette occasion et il y a échange de pensée et de points de vue. Ils oublient leurs haines. La dévotion envers Dieu est source de paix mentale. Les sermons (kirtans) des prédicateurs leur racontent des histoires des saints des temps anciens. Ces prédications leur disent que les exemples de ces personnes modèles doivent être continués, que leurs vertus doivent être respectées. Les effets funestes des vices leur sont montrés. Tout ceci contribue à diminuer les vices. On ne peut pas prétendre que les gens sont incultes simplement parce qu'ils sont illettrés. Les sermons leur permettent de passer leur temps utilement. Cette prédication est un raccourci vers Dieu. C'est que les anciens sont pleins de respect pour Dieu. Tous les anciens assistent à ces prédications religieuses, quand 5 % seulement des jeunes les écoutent. Ceux-ci sont insatisfaits de ces discours.*

Une autre interview de groupe posait la question du sens que les répondants attribuaient à la religion et de l'influence ou de la portée de la religion dans leur existence. Trois principales réponses leur vinrent à l'esprit :

1. La religion est source de stabilité. *Les sentiments religieux ou la foi sont fermement enracinés dans le cœur* (pour 47 % des étudiants). Plusieurs des interviewés disent que personne ne peut vivre sans la foi. S'il n'y a plus de foi, la vie devient terne et perd sa consistance.

2. L'influence de la religion est décrite avec les mots suivants qui indiquent ses effets : *paix mentale, satisfaction d'une vie vertueuse, purification de soi, purification de l'esprit, etc. Sans religion, l'esprit humain restera sans paix ni contentement.*

3. La fonction du dharma ? *Il rend l'homme moral et vertueux. Il lui prêche de garder bon caractère. - Rakshan - Bandan (fête familiale coutumière où les sœurs ornent d'une guirlande de fleurs le poignet de leur frère en signe de gratitude pour la protection qu'il leur accorde), les anniversaires des grands hommes, Til-Gul (cérémonie d'échange de sucreries, en signe de relations amicales), Diwali (fête de la lumière)... montrent l'existence d'un dharma vivant et ont pour fonction d'intensifier les bonnes relations à l'intérieur de la société.*

#### IV - Conduites de ré-interprétation

Nous avons décrit la nature des attitudes positives à l'égard du dharma et indiqué leur importance quantitative. Il s'agit de dire maintenant ce que sont les logiques du maintien de la tradition dans une période et un environnement modernes, chez des étudiants qui appartiennent à des milieux socio-économiques marginaux et à des familles sous l'empire de la tradition, mais qui tombent en même temps, du fait de leurs études dans la ville de Pune, sous l'influence de messages différents, véhiculés par le contenu même de l'enseignement reçu et par l'environnement urbain. Quels sont les mécanismes mentaux de l'adaptation du passé au présent, quelles sont les logiques de la rétention du passé dans un contexte en mutation, quelles sont les procédures épistémologiques de la réaffirmation du passé et du maintien de la proclamation de l'héritage par les héritiers ? Il n'est pas suffisant, en effet, de décrire les dimensions d'une fidélité et la pertinence du dharma. Il faut encore dire le comment de cette survie, les modalités de sa permanence et les modes de son maintien. Il serait par trop simpliste en effet, de se contenter de souligner ou de prétendre que la tradition se survit en vertu de la naïveté ou de l'absence d'esprit critique de ces étudiants, que l'esprit scientifique ne les a qu'à peine effleurés, que le poids de l'autorité parentale induit nécessairement des attitudes d'acceptation et de soumission silencieuse, ou bien que cette catégorie de jeunes n'est qu'à peine entrée dans l'ère moderne... Ces explications apparaissent plutôt des évaluations a priori ; comme telles, elles ne permettent pas de comprendre les réelles dérives psycho-sociologiques. Nous sommes en face d'un phénomène de mutation culturelle collective. Nous gagnerons davantage à comprendre, dans un cas particulier, la nature de logiques qui peuvent d'ailleurs s'avérer d'une validité plus large. Cette validité devra évidemment être établie par la suite de façon comparative. A des fins de telle vérification, de confirmation ou de contestation, nous allons indiquer ce qui nous semble constituer la spécificité des logiques de ré-interprétation du dharma dans le cas de notre catégorie de répondants. Nous livrons ces analyses comme un document susceptible de contribuer à l'édification d'une théorie plus générale du changement culturel.

*A. principe de continuité :* rétention de l'acquis largement ouverte et exposée à la critique du présent.

L'attitude générale est plutôt de conserver l'ancien, de maintenir le respect du passé et d'accueillir celui-ci avec un préjugé favorable, au lieu de s'empresser de le jeter par-dessus bord. Aucune hâte à s'embarquer pour un autre monde inconnu. Au contraire : un attachement fondamental à l'héritage reçu, quel qu'il soit, sans dégoût ni malaise, avec la conscience de l'immense richesse du passé culturel. Celui-ci apparaît comme un immense lac souterrain de richesses de culture humaine encore mal exploitées, latentes voire méconnues. La réponse suivante éclairera cette attitude : *Bien que je n'accomplisse aucun rite, je pense toutefois que nous ne devons pas les abandonner et oublier complètement nos traditions. Ces rites (samskars = sacrements) ont été accomplis pendant des générations, bien que je ne les pratique pas moi-même. Il ne faut pas sans doute leur attribuer une trop grande impor-*

*tance, mais en même temps, on ne saurait les oublier. Il faut accomplir ce que les traditions exigent de nous.*

Une attitude de rejet radical n'est certainement pas partagée par la majorité des répondants, loin de là. La conviction de base est que la tradition foisonne de significations, comme un lotus aux milliers de pétales. Cette conscience élémentaire engendre un sentiment de fierté et d'orgueil, accompagné de la perception de la profonde ignorance dans laquelle on est de ces significations, qu'il faudrait, bien sûr, raviver, dévoiler et remettre en vigueur : *La culture indienne est un lotus aux mille pétales. En elles sont présentes toutes les religions, toutes les voies. Elle est d'une qualité supérieure. Elle est une fontaine (litt. un pot d'eau) d'où la vie jaillit, sainte. Le pot de notre vie doit toujours être rempli de pensées supérieures et de l'idéal du devoir. - Je suis fier du passé culturel de l'Inde. Ces traditions ont beaucoup de mérite. Je les aime. Quand je prends part à ces rituels religieux et à ces fêtes et même si j'y participe avec une foi aveugle, je pense néanmoins qu'ils ont quelque sens. - La science ne nous enseigne pas à rejeter les rituels religieux.*

Cette attitude et cette conviction s'accompagnent d'une acceptation des critiques et d'une volonté souvent exprimée de rejeter toute foi aveugle. C'est même la fermeté de la conviction de base qui explique que ces étudiants puissent avoir abandonné des coutumes de leur village, adopté des positions critiques et pris de nouvelles habitudes différentes, sans que ces changements n'impliquent de malaise psychologique.

Nous pensons que ces deux attitudes se renforcent l'une l'autre : celle d'une conviction de base de la pertinence et de la validité de la tradition et de l'héritage en son ensemble, et celle d'une ouverture aux critiques et aux reconsidérations. Nous allons dire maintenant les procédures de ré-interprétation qui découlent de ces deux attitudes complémentaires ou qui les servent.

#### *B. principe d'accommodation : procédures de ré-interprétation.*

L'assimilation d'idées nouvelles et de comportements « modernes », les exigences de style de vie moderne, l'apprentissage de nouvelles méthodes d'observation et de raisonnement, vont conduire à définir des procédés de ré-interprétation de la tradition. L'héritage est fontaine de vie, aujourd'hui comme hier, mais comment l'entendre ?

1) procédure de rationalisation consistant à voir une raison ou une dimension scientifique derrière une habitude, une coutume, un rituel, une observance. Les prescriptions dharmiques ont une cause qui les motive, les explique, les fonde en rationalité. La science moderne, bien souvent, nous aide à découvrir ces raisons que nous avons fini par ignorer : *J'ai essayé de mon mieux d'étudier chaque chose et j'en suis arrivé à la conclusion qu'il y a des motifs scientifiques ou rationnels derrière chaque prescription religieuse (Elève ingénieur). - L'Hindouisme est réellement la religion idéale. Prenons par exemple l'observance qui consiste à ne pas prendre de nourriture durant une éclipse. Nous en avons oublié la raison. Mais voici que les Occidentaux*

*l'ont retrouvée : c'est que l'atmosphère est viciée durant le temps d'une éclipse. Pratiquement, nous jeûnons au nom de Dieu ; mais en réalité, le jeûne a pour but d'accorder du repos à notre système digestif (Etudiant en droit). J'ai fait effort pour comprendre le dharma, en lisant et en écoutant les opinions des autres. Originellement, ces rites avaient de bonnes raisons pour se justifier, même, si de nos jours, il ne reste que quelques actions dépourvues de signification, et donc inutiles. Il nous faut tout faire pour aviver ces raisons scientifiques qui sont à l'origine des pratiques (Etudiant en médecine).*

*- A proprement parler, les rites, les cérémonies, les symboles sont conçus pour la prospérité de la vie humaine. Il nous faut découvrir les motifs à l'œuvre derrière ces pratiques. Chacune obéit à une raison scientifique. Les gens ignorants ne la connaissent pas, et ne peuvent la comprendre, même si on la leur explique. Mais il suffit qu'ils fassent les choses au nom de la religion et sous la pression sociale qu'elle implique. Je pense qu'il faut leur expliquer tout cela. S'ils arrivent à bien le comprendre, il y aura moins de querelles religieuses. - Des raisons sociales sont derrière les rites religieux et les cérémonies. Mais de telles choses sont plus acceptables comme choses religieuses que comme faits scientifiques. Il est donc nécessaire de maintenir ces observances religieuses.*

2) Procédure d'interprétation symbolique qui voit une sorte de parenté naturelle entre un rituel et son effet psychologique ou sa fonction sociale. Ainsi, au niveau individuel, la concentration de l'esprit devant Dieu induit une attitude de concentration mentale généralisée qui peut s'étendre à toute la vie. Le rituel est donc immédiatement utile et significatif ; le dharma se justifie par son efficacité symbolique : *Je crois dans les pujas, le pranayama* (puja = offrande rituelle au dieu, pranayama = techniques de contrôle de la respiration). *Ceci est scientifique et accroît immédiatement notre puissance mentale ; notre cerveau est composé de tant de connexions neuroniques ; nous n'en utilisons qu'une partie seulement. Le yoga réveille ce qui sommeille en nous. Par exemple, aux U.S.A. on a étudié un homme en samahdi (état extatique) : cardiogramme, dépense d'oxygène, etc. étaient très différents de ceux d'un homme qui dort. - La crainte de l'existence de Dieu a pour seul but de faire que les hommes se comportent correctement. - Cérémonies et rituels sont nécessaires pour la purification mentale. - Je n'ai jamais essayé de comprendre les cérémonies religieuses ni les rituels. Mais j'ai réfléchi à ce sujet et je pense qu'ils doivent donner une stimulation interne.*

3) Procédure d'abstraction culturelle : le rite ou le mythe sont l'affabulation d'un contenu culturel rationnel. Le dharma en général est un trésor d'enseignements moraux, un corpus éthique.

4) Procès d'intériorisation ou de spiritualisation. C'est là une procédure subjective qui est le fait des croyants rendant compte de l'impact du dharma dans leur vie. Ce procès d'intériorisation va souvent de pair avec un procès de ritualisation. Si le rituel passe au second plan, ou est encore observé « sans perdre de temps », sa signification spirituelle ou intime reçoit toute l'attention. Les exemples et les témoignages abondent en ce sens : *Par pra-*

*tiques religieuses, il faut entendre spécialement l'inclination devant la statue du dieu et les jeûnes. Ces pratiques ne se recommandent pas en tant que prescriptions religieuses, mais d'un point de vue scientifique. Pourquoi allons-nous au temple nous incliner devant le Dieu ? Et nous tenir debout devant lui ? Qu'en retirons-nous ? Nous répondons qu'il y a là l'image (murti) du dieu qui nous fournit un idéal. Elle nous aide aussi à concentrer nos pensées. Il est mieux de fixer notre attention sur Dieu que sur les choses mondaines. On en retire la satisfaction mentale d'avoir fait quelque chose pour Dieu et ceci est nécessaire pour le succès de nos entreprises. Et une fois qu'on a appris à concentrer notre esprit sur Dieu, on peut le concentrer sur toutes autres choses, comme les études par exemple.*

Nous avons donné antérieurement de nombreux exemples de cette efficacité intérieure du dharma. On ne saurait trop insister sur le contentement intérieur, la paix de l'esprit, l'oubli des difficultés et des tensions. Le dharma permet de supporter les aléas de l'existence : *Le dharma a un rôle important dans la vie. Je fais la puja, mais la simple puja n'est pas le dharma. A la faire, j'atteins un certain degré de satisfaction. La puja, en fait, veut dire « bonnes pensées », mais pas nécessairement dévotion envers Dieu. - Ne sois pas effrayé, dit le dharma ; dharma signifie idéaux et pensées droites. Le principe réel qui est le fondement du dharma est le don de la paix à l'esprit de l'homme troublé et insatisfait.*

5) Procédure de légitimation : il y a deux niveaux de compréhension du monde, ou deux ordres de questions : *La Science explique, mais ne donne pas de raisons. - Le niveau des techniques n'est pas le niveau de l'homme : Bien que j'étudie les sciences modernes, je ne me sens pas affecté par elles, comme je le suis par les activités religieuses, en famille. Ces dernières me plaisent (Elève ingénieur). - Les sciences n'enseignent pas à rejeter les choses religieuses. Je suis au contraire fier du passé culturel de l'Inde. Ces traditions ont beaucoup de mérite. Je les aime. Quand nous prenons part à ces rituels religieux... nous leur trouvons un sens (Elève ingénieur). - Nous ne voyons aucun conflit entre ce que nous apprenons et les fêtes, la puja, par exemple (Elève ingénieur). - Fêtes et rites apportent la satisfaction à l'esprit, bien que nous ne puissions pas les expliquer (Elève ingénieur). - Une personne « des plus scientifiques » peut aller prendre un bain une nuit de pleine lune, bien que ce soit idiot (Elève ingénieur).*

Certains observent qu'à l'Ouest, matérialiste, l'homme devient vite la proie de sentiments d'anxiété. La tradition indienne, par contre, peut fournir la paix mentale que chacun désire, en résolvant les questions essentielles telle que la mort, et en apportant la consolation en face des plus grandes souffrances (Tel répondant citera à ce propos la loi du karma). *- Certains aspects ont à être rejetés, mais en notre pays, quelques grands hommes ont à être suivis : Mahavir, Bouddha, Ram. Je crois dans les principes qu'ils ont enseignés.*

6) Présupposé épistémologique de l'unité du fondement de la science et du dharma. Non seulement des pratiques ont un fondement scientifique. C'est le

dharmas lui-même qui est scientifique : *J'aime cette base des plus scientifiques sur laquelle dharma et culture reposent, et la façon dont l'un et l'autre se mêlent. Il y a un fondement scientifique à mes convictions culturelles et religieuses. Tout ce que nous accomplissons est plein de sciences* (Elève ingénieur). - *Si toutes ces coutumes sont observées dans la perspective des sciences modernes, alors, je suis heureux de croire dans le dharma. Mais, quelquefois, je ne vois pas comment le dharma s'accorde avec les sciences. Mes idées sont alors en conflit entre elles* (Elève ingénieur).

Beaucoup de pratiques qui apparaissent non scientifiques sont sans doute rejetées. Les étudiants de sciences sont évidemment plus critiques que d'autres à ce sujet. Mais cela n'infirme pas le principe que la plupart maintiendront, de l'homogénéité du fondement du dharma et du savoir scientifique, quitte à critiquer l'inclusion dans le dharma de croyances ou de pratiques jugées un temps à tort scientifiques, par exemple l'interdiction du mariage inter-caste, sous l'argument, aujourd'hui démontré non scientifique, que le mélange des races humaines serait nocif à l'humanité en son ensemble. La science prouve aujourd'hui que tous les hommes ont le même sang : *Les anciens exprimaient l'idée des groupes sanguins sous les termes de Gotra et de Sapinda*. Autre exemple : l'inégalité entre castes. Aujourd'hui, chacun peut s'adonner à toute profession de son choix ; autre exemple encore : la puissance des mantras (formules rituelles).

*C. principes directeurs.* Plusieurs présupposés commandent ces procédures et en constituent l'arrière-fond sémantique.

1) Culture et dharma apparaissent souvent co-extensifs. Philosophie et religion ne se distinguent pas. Il est même incorrect de parler de la fonction culturelle du dharma, ce langage supposant leur distinction, quand celle-ci précisément n'est pas perçue, ni impliquée dans le concept de dharma. Très fréquemment, les répondants emploient indifféremment culture ou dharma à propos des mêmes contenus : pratiques sociales, fêtes socio-religieuses, prescriptions rituelles, valeurs... En conséquence, les dichotomies habituelles à l'Ouest ne peuvent servir de cadre d'interprétation : sécularisation/sacralisation ; développement et autonomie humaine / prescriptions religieuses et règles sociales ; structuration sociale/ relations sociales prescrites par le Dharma...

2) La conscience d'une tradition ou d'un héritage culturel-dharmique d'une richesse exceptionnelle encore que méconnue, mal explorée et souvent inexploitée, constitue l'argument d'une identité collective et d'une fierté nationale. Bien loin de désirer le rejet de ce passé, l'attitude initiale est plutôt un vœu de « renaissance », de « réanimation », de « revitalisation ». Cette réactivation d'un passé mal connu apparaît comme une nécessité et un programme bénéfique.

3) La conscience de la nécessité d'une reprise et d'une ré-interprétation. Ce passé doit être purifié, critiqué, réajusté, réanimé. La foi aveugle est condamnée. A sa place, un travail de réévaluation s'impose pour ne pas

perdre le bénéfice du passé. L'absence d'un tel effort laisse la foi aveugle et pré-critique sans autre alternative que le doute, le vide ou une admiration formelle du passé.

4) Le désir d'une ré-évaluation du passé et la grande disponibilité à accepter les critiques d'une ère culturelle moderne induisent des conduites et des procédures de ré-interprétation, de purification ou de revitalisation qui n'impliquent pas, en général, quant à l'essentiel, le désir de rompre radicalement avec le passé. La majorité désire la modernisation des données fondamentales de l'héritage.

## V - Les voies du doute et du refus

Une rapide description de l'importance et de la nature des attitudes négatives des mêmes répondants situera dans une meilleure perspective l'ensemble de ces analyses et les situera par rapport à leurs contraires.

1) Il y a d'abord plusieurs types d'attitudes négatives. On a dit que 65 % affirmaient entretenir des attitudes positives ; les 37 % complémentaires se divisent en deux groupes. 21 % n'ont tout simplement pas répondu à la question de leur attitude générale vis-à-vis du dharma : certains ne savaient que répondre ; d'autres n'ont pas voulu en prendre la peine, d'autres encore montraient par là leur indifférence ou leur manque d'intérêt. 16 % par contre affirmaient explicitement leurs opinions négatives à ce sujet, soit au total 65 répondants. Sur ce nombre, 30 répondaient qu'ils se gardaient éloignés de ces questions, n'y voulaient accorder aucune attention, n'y croyaient pas, n'avaient aucun sentiment à ce sujet ou ne nourrissaient aucune estime à l'égard du dharma. 35 répondants justifiaient leur refus de quelques raisons explicatives (rappelons que le total des répondants était de 399). Nous donnerons une analyse détaillée de ces raisons. Notons ici qu'il s'agit d'une minorité.

L'indifférence ou l'ignorance est par ailleurs le fait de plusieurs des répondants qui affirment au départ leur attitude positive vis-à-vis du dharma. 37 % ne répondent pas à la question portant sur les valeurs et les principes que le dharma diffuse dans la société. 33 % ne répondent pas à la question de l'utilité du dharma dans leur vie quotidienne. 14 % prétendent que le dharma ne propose à la société ni règles, ni principes, ni conseils utiles. Dans l'ensemble, nous pouvons retenir cette impression globale que plus de la moitié de nos répondants n'aperçoivent pas de relation ou de rapport significatif entre le dharma et la vie, dès l'instant où cette question se pose à eux en termes concrets : *Comment pouvons-nous dire l'utilité du dharma quand nous ne savons même pas ce que dharma signifie ?* (Elève ingénieur). - *Il est difficile de répondre à de telles questions, parce que, jusqu'à maintenant, nous n'avons jamais eu l'occasion de donner de telles réponses, et nous n'avons pas trouvé le temps d'étudier ce sujet* (1<sup>re</sup> Année de Comm., chrétienne). - *Je n'ai aucune expérience à ce sujet - J'ai pour habitude de ne suivre que mes propres décisions. Les principes religieux sont bons, mais on*

*en abuse, on les détourne et le dharma devient inutile. - Le dharma est utile jusqu'à un certain point, dans nos problèmes d'existence, mais il est surtout responsable de difficultés croissantes. Par exemple, pour des gens de castes intouchables, il est difficile de trouver un logement dans des quartiers convenables, ou bien d'obtenir un emploi dans la fonction publique, ou de le garder une fois qu'ils l'ont obtenu. Les transferts sont fréquents, dans des postes peu convenables (Mang, fils d'employé, 2<sup>e</sup> année de Comm.).*

2) Les 16 % de répondants qui prônent des attitudes clairement négatives se trouvent plus particulièrement dans certaines Facultés : 35 % d'entre eux appartiennent à l'Ecole d'ingénieurs, 28 % à l'Ecole de médecine, 25 % à Hadapsar et Nowrosjee Wadia, 23 % à l'Ecole d'agriculture, à Shahu College et à d'autres Facultés de commerce. Aucun des répondants des Ecoles Normales ou des Ecoles de médecine ayurvédique n'émet d'opinions négatives. Celles-ci sont plus marquées chez les étudiants de Science (22,2 %) et de Commerce (19,5 %) que chez les étudiants de disciplines littéraires (12,9 %), et elles décroissent largement dans l'ensemble avec la progression des années d'études.

3) Si l'on analyse les raisons des 35 répondants qui justifient leur attitude négative, trois thèmes s'imposent :

a. *Il n'existe qu'un dharma réel, c'est l'humanité ; ou bien : les valeurs humaines sont le vrai dharma* (18 répondants sur 35, soit 51 %).

b. *Dharma est un obstacle au progrès, il ne doit donc pas exister* (9 répondants sur 35, soit 26 %).

c. *Je n'ai absolument aucun intérêt pour le dharma ; ou bien : Le dharma a perdu toute signification aujourd'hui.*

4) Les raisons du doute, de la désaffection, des critiques, du refus sont nombreuses et les arguments sont les mêmes, qu'il s'agisse de rendre raison d'un refus ou d'un moindre intérêt. Nous pouvons les catégoriser de la façon suivante :

a. L'humanité est une et la même en tous. Voilà la réalité fondamentale. Les religions établissent des différences insensées sur cette base commune. Elles entretiennent des discours artificiels, des prescriptions sociales indues, des querelles ridicules, des discriminations sans fondement, des inégalités de droits entre communautés humaines. Tout ce bruit empêche de concentrer l'attention sur le développement de l'essentiel : qualités humaines, vertus et valeurs, dans une atmosphère de fraternité et d'unité.

Certains expriment la même idée d'un autre point de vue, considérant que toutes les religions, finalement, soutiennent les mêmes principes supérieurs pour le bien-être de l'homme : en cela, elles sont toutes identiques, c'est-à-dire qu'elles n'ont aucun droit à exister comme dharmas spécifiques et distincts. Il n'y a en conséquence au bout du compte, qu'un seul dharma : le service de l'humanité et son unité : *L'humanité est la seule religion à pratiquer, c'est-à-dire tout ce qui est bien.*

b. Simple absence de foi et d'expérience religieuse. Cette attitude peut soit se suffire à elle-même, soit s'ajouter à une considération plus générale sur la société qui s'est débarrassée de la foi et du dharma et qui n'a plus le souci d'en tenir compte. Aujourd'hui, le dharma n'obtient dans la société ni autorité ni respect. Son importance est révolue. Les gens s'en passent et ne s'y intéressent plus. Le rôle du dharma est bien affaibli. On ne s'y réfère même plus : il a été évacué. C'est désormais une chose du passé ; la religion n'est plus une voie de vie.

c. Les vieilles coutumes du dharma s'opposent au progrès. Nous sommes dans un âge scientifique. Le dharma correspond à un âge de l'ignorance : il explique les choses avec des mythes et développe des histoires *pour divertir mentalement* les gens simples. L'éducation met fin à ces vieilles et étranges habitudes. Tous ces obstacles au progrès doivent être démolis. Bien des traditions sont à tout le moins non nécessaires : elles représentent un fardeau à rejeter. La foi aveugle doit céder la place au savoir rationnel et critique.

d. Le dharma se transforme souvent en affaire de sous, en pure et simple transaction financière. Les gens simples sont trompés dans leur bonne foi. Des intentions sordides ont pris le manteau de la religion pour se satisfaire. Les paresseux usent du dharma pour des buts égoïstes. Le dharma est le refuge des faux et des hypocrites.

e. Manque de sincérité : les temples sont sales et deviennent tout, sauf des lieux de prière et de sainteté. On y pratique un culte puéril en ce qu'il est motivé par l'idée de gagner quelque chose : succès aux examens sans avoir étudié ; la pluie en période de sécheresse alors qu'on a coupé les arbres depuis des années et qu'on n'a rien entrepris pour irriguer ; recours à Dieu uniquement en temps de difficultés pour lui plaire contre l'assurance d'un droit à la récompense : *Dieu et démons sont des fantaisies humaines.*

f. Une valeur s'impose avec le progrès de l'éducation, l'accroissement de la capacité de penser, le changement des circonstances, l'amélioration de l'environnement, le progrès intellectuel : c'est celle de l'autonomie de l'individu. L'habitude de penser indépendamment se développe. Croire les histoires du dharma uniquement parce qu'elles sont enseignées est un crime contre les droits de la conscience individuelle : *L'individu est suprême en cet âge de l'éveil des consciences.* Il n'y a plus besoin de gurus (maîtres). Cela signifie aussi qu'il faut lutter pour les droits de l'individu : égalité, respect, rationalité.

La suprématie de l'individu indique également que l'avenir de chaque homme dépend de ses efforts, de ses travaux, de ses idées et de sa peine. Il n'est plus admissible d'attendre passivement notre avenir et notre bien-être d'une soumission d'esclave ou de mendiant en face de Dieu : *Mon Dieu, c'est mon labeur. Je rends un culte à Dieu sous la forme de cet effort et je considère les fruits de mes efforts comme un don de Dieu. Il n'y a aucune foi égale à la foi de l'homme en lui-même.*

g. Dans cette constellation d'attitudes, il faut souligner le fait que plusieurs

répondants néo-bouddhistes qui, en vertu de leur approche néo-bouddhiste, adoptent dès le départ une attitude clairement et consciemment séculière : rejet des rituels, des cérémonies religieuses, des dogmes ; affirmation, à l'encontre, de la suprématie de la conscience individuelle ; le vrai culte consiste à développer les vertus humaines authentiques et les éternels principes de liberté, égalité, fraternité - le fil d'or de l'humanité - et à conserver en tout la pureté de l'esprit, le sens du service des autres, la droiture, l'équilibre de l'esprit.

## VI - Témoignages individuels

Les analyses générales qui précèdent ne font pas sentir la richesse des attitudes personnelles, la dialectique des débats intérieurs, ni le style des évolutions individuelles. Sous forme de synthèse, nous allons présenter quelques témoignages individuels où ces éléments apparaîtront dans leur unité au niveau d'une conscience personnelle. Nous pensons que ces témoignages permettront de saisir la nature et le style des questions que des jeunes de la catégorie que nous étudions se posent.

1. Etudiant de médecine ayurvédique (2<sup>e</sup> année, fils d'ouvrier agricole, 26 ans, caste intouchable : Mahar).

• Quels sont vos sentiments au sujet du dharma ?

*Par définition, le dharma est ce qui supporte ou stabilise la société (Dharana = Dharma). Il désigne les règles, les prescriptions morales, les contraintes édictées par la société pour sa prospérité. Par exemple, ne pas voler, ne pas frauder, sont des règles de morale imposées par le dharma. Si on ne les observe pas, la société s'affaiblit et en pâtit. Il faut donc comprendre que c'est la société qui s'est imposé ces règles à elle-même pour son propre intérêt. Je tiens donc le dharma en haute estime bien que, souvent, on lui accorde trop d'importance et que bien des choses répréhensibles arrivent en son nom. Le dharma n'est plus le dharma. La morale sociale change, se dégrade. De nos jours, les chefs religieux et les gurus n'ont plus de place d'honneur dans la société. Mais les « sadhus » (renonçants) et les kirtankars (prédicateurs) sont tenus en plus haute estime. Certains sadhus sont des hypocrites et sous le couvert du dharma commettent des turpitudes. Les pujaris également (desservants des temples, officiants des rites) se comportent comme les sadhus. Sous le nom de Dieu et du dharma, ils suivent des chemins de mensonge. La société doit les traiter en conséquence. Mais au lieu de cela, la société est souvent indifférente vis-à-vis de ceux qui se comportent moralement et correctement. C'est qu'elle n'arrive pas à déterminer qui est sincère et qui est déshonnête. En réalité, les gens de bien doivent être respectés et leurs conseils suivis.*

• Avez-vous fait effort pour comprendre les principes et les sentiments derrière les rituels religieux, les sacrements et les symboles ?

*Oui. Nous nous adonnons à des rituels religieux pour la raison que, derrière ceux-ci, résident des forces invisibles qui nous octroient force et satisfaction mentales. Cette force et ce contentement nous rendent capables de surmonter les difficultés et de nous consacrer à de bonnes actions. Les sacrements (samskars) sont une source extrêmement importante de formation. Grâce à eux, l'homme prend bonne forme. Ils éduquent et développent l'esprit, l'intelligence et le corps de l'homme et l'habillent pour toutes sortes d'œuvres bonnes. Les cérémonies religieuses, les symboles, sont source d'inspiration. Ils se réfèrent à de grands hommes qui ont fait de grandes choses et nous incitent à agir de même. Nous pouvons ainsi garder le souvenir de ces modèles, nous guider sur eux, imiter leurs vertus. La foi est un facteur de grande importance. Nous avons foi dans nos parents, nos maîtres, les gens de bien et nous les respectons, parce que nous pouvons apprendre beaucoup d'eux. La foi rend capable d'accomplir de grandes tâches. Dans notre jeune âge, nous apprenons de nos parents à nous conduire correctement. Nos maîtres aussi et d'autres personnes nous conseillent. Nous ne pouvons oublier nos obligations à leur égard. Au contraire, notre respect doit aller croissant.*

*Tout cela nous conduit à une seule et même conclusion : derrière toutes ces habitudes, il existe une force invisible qui nous rend capable d'exécuter des tâches difficiles et nous donne le courage de les mener à bien. Notre force mentale croît.*

- Dans quelle mesure le dharma a-t-il un rapport avec votre vie quotidienne ?

*Dans une grande mesure. Le dharma enjoint de respecter principes et valeurs. Certains sont très utiles. Nous devons nous lever tôt le matin et, après avoir satisfait aux besoins de la nature, il faut faire ses prières. Il ne faut mettre le pied à terre qu'après une prière pour s'excuser de la piétiner, cette terre qui nous nourrit et nous garde. Ensuite, il faut s'asseoir pour étudier. Ceci est très utile pour la santé et l'instruction. Un jour de jeûne donne repos à notre estomac, de sorte que toutes les fonctions de l'organisme se déploient aisément. Il faut respecter les anciens, ne pas élever la voix en leur présence, dire la vérité, respecter les maîtres, les gurus. Ceci est à observer chaque jour. Il faut porter des habits propres et purs quand on se met à manger afin que notre esprit soit de bonne humeur pendant le repas. Il faut toujours être propre. Cela est utile à la santé physique. Les prières du soir, la méditation sont pour la paix et le développement de l'esprit. Elles sont source d'inspiration pour notre intelligence, dans l'accomplissement de bonnes actions. Tout cela, c'est le dharma qui l'enseigne.*

- Avec les pratiques, le dharma recommande aussi des valeurs...

*Le dharma contient beaucoup d'excellents principes, tels que : bon voisinage et hospitalité, qui sont utiles pour résoudre les problèmes de notre vie. Par exemple, si le voisin est démuné parce qu'un incendie a détruit sa maison, d'autres voisins vont accourir à son aide. Voilà ce que prescrit le dharma qui, de cette façon, aide les gens en détresse à venir à bout de leurs difficultés.*

## 2. Etudiant de Maîtrise de Science

*Nos parents ont imprimé leur marque (samskar) religieuse sur nos esprits d'enfants. Nous pensions qu'il nous fallait avoir foi en Dieu, que les prières donnent de bons résultats. Telle était notre assurance. Au fur et à mesure que nous avons vieilli, la foi aveugle disparut. Pourtant, quelquefois, même une telle foi est encore utile. Quand nous sommes en difficultés : maladies, difficultés psychologiques, etc. nous tourmentent. C'est alors que nous avons recours à Dieu. La foi en Dieu nous donne force pour venir à bout de ces peines.*

*Même dans la vie d'aujourd'hui, le dharma nous rend de notables services, à nous, jeunes hommes d'environ 25 ans. Quand nous nous mettons à réfléchir, la question vient : pourquoi Satan devrait-il exister dans ce monde ? En fait, si ce monde a été créé par Dieu, il devrait être bon et libre du mal. Pourquoi n'en est-il pas ainsi ? Pourquoi ses maladies et la souffrance ? Nous trouvons la réponse à de telles questions dans nos Upanishads, avec l'idée de la réincarnation. Nous découvrons que nos présentes souffrances sont le fruit de vies antérieures que nous avons vécues auparavant. Toutes les souffrances de la vie présente doivent se comprendre dans la lumière de cette connaissance. La paix est vraiment utile. Quand nous échouons en dépit d'efforts intenses, quand la colère nous prend, nous sommes humiliés. La Geeta nous donne alors la paix, met fin au désespoir et rend la vie supportable.*

## 3. Etudiante de Médecine (1<sup>re</sup> année, parents tailleurs, de caste « intouchable », urbaine).

• Vous êtes une fille moderne, à l'aise dans une tenue moderne autant que dans un sari. Vous avez été à l'école dans une école de missionnaires où vous avez appris à bien parler l'anglais. Ne sentez-vous pas comme un fossé entre ce que vous êtes devenue et votre contexte familial traditionnel. Que retenez-vous et que rejetez-vous de ce contexte de votre enfance ? Quel rapport entretenez-vous avec ce passé ?

*Bien que formée dans une école de couvent, je n'ai pas oublié complètement mes traditions et ma religion. J'aime aussi entendre parler d'autres religions. Mais en même temps, j'étudie ma religion, je l'aime. Vous pouvez trouver aussi de bonnes choses dans les autres religions : je suis allée à l'église, j'ai même assisté à la messe, je me suis confessée, j'ai lu des pages de la Bible. Pourtant, j'aime conserver mes traditions et ma religion. A vrai dire, ce n'est pas la religion comme telle qui m'intéresse. Je crois en un seul Dieu et non dans le culte aux statues (puja). Je vais avec ma mère au temple quand elle y va, mais je ne crois pas en ces pratiques.*

*Par exemple, Diwali (fête de la lumière), c'est une occasion de réjouissance. J'aime tout cela. Mais je prie dans ma conscience. Je ne prie pas par le dieu (murti). Ma mère y croit ; je la questionne à ce sujet, à chaque fois. Non pas qu'il y ait un fossé entre elle et moi : rien du tout de cela. Les*

gens ne sont pas si arriérés que l'on croit ; ils savent où sont les valeurs des choses, selon les circonstances, les joies de la vie, sans aveuglement. Un exemple : ma mère se met à jeûner ; je lui demande : « Pourquoi jeûnes-tu ? Tu peux prier Dieu avec ta conscience et non avec ton ventre. » Je n'abandonne aucune célébration sociale. Ainsi, Holi (fête consistant à se réjouir autour d'un feu) : j'y prends part. Je n'aime pas heurter les gens : laissez-les suivre ce qu'ils veulent. Ceci est une des conséquences de l'enseignement reçu à l'Ecole des sciences morales. On nous y a enseigné, non pas la religion, mais les chemins moraux de la vie. J'aime les fêtes collectives dans cette perspective. Bien loin de m'en offusquer, je m'en réjouis. Les sciences morales développent une compréhension morale et je garde ces traditions, selon mes dispositions psychologiques. Si j'y trouve quelque vérité, ou si elles me rendent meilleur, je les accepte.

Dans la religion, il y a beaucoup de croyances : les idées de Karma, de réincarnation, de Maya, de Bhrama... Je ne crois en aucune d'entre elles. Par exemple, j'aime le Ramayan, le Mahabharat, mais je ne crois nullement dans toutes ces histoires. Et pourtant, il y a quelque chose derrière chacune ; en chacune, il y a une morale. Si cette morale est raisonnable, i.e. si elle apporte quelque chose de bon à ma vie, alors, je la suis. Par exemple, l'esprit de sacrifice, d'amour... Nous pouvons recueillir ces significations, les essayer et les mettre en pratique. Il en va de même, dans le cas des célébrations collectives et sociales. Elles représentent quelque chose, il y a quelque signification en elles. Je m'en réjouis. Mais bien des choses ont réellement perdu leur nécessité. Par exemple, à Dasara, pourquoi en rester à ces pratiques arriérées de brûler l'effigie de Ravan : cela n'a aucun sens. Pourtant, c'est une réjouissance que j'aime. D'ailleurs, je ne crois à aucun dogme.

Cette approche critique m'est personnelle. Elle est due à mes études, aux circonstances, à mes réflexions personnelles. Je ne crois en rien de ce qui m'est enseigné. Je ne crois en nul autre. Je ne crois qu'en ce que je reconnais comme vrai. Ainsi, pour la variole : les gens recourent aux divinités afin de s'en guérir. Mais la variole n'est qu'une maladie et je sais maintenant ce qu'elle est. Les gens font des choses superflues et sans nécessité, ils se contentent de suivre ce qu'on leur a enseigné.

4. Elève ingénieur (3<sup>e</sup> année, 21 ans, fils de fonctionnaire. Chambar, caste intouchable).

L'hindouisme prêche l'égalité. Le bien-être de chaque individu est la fonction du dharma. Pourquoi donc alors le dharma ne rend-il pas heureux les êtres humains ? Pourquoi a-t-il privé les parias de leurs droits à vivre comme êtres humains ? La réponse est que nous n'avons jamais compris l'hindouisme. Nous n'avons pas assimilé les nobles enseignements du dharma. Au contraire, nous n'avons développé et protégé que les maux du dharma interprétés pour le service de motifs égoïstes. Le dharma développe le caractère de l'homme. Ses influences ont profondément marqué tout notre être. Il est évidemment louable d'avoir pour sa religion respect et considération. Mais un respect excessif, une foi exagérée sont choses nocives. Les animo-

sités naissent des opinions extrêmes. La société ne doit pas donner une importance indue aux chefs religieux, gurus, saints. Toutes les religions en ce monde sont nobles. Nulle n'est supérieure à une autre. C'est la conclusion à laquelle je suis arrivé. Puja (culte des temples), rituels religieux, ne sont qu'amusements de l'esprit. Leur seul objet est de procurer contentement et consolation aux gens simples. Je considère les valeurs sociales et morales comme supérieures aux valeurs religieuses et aux rituels. Je n'ai pas grande foi dans le dharma. On ne m'a jamais encore demandé de m'incliner devant le dharma. Comme Arjuna, je suis plutôt perplexe.

5. Etudiant en Droit (1<sup>re</sup> année, 20 ans, fils de fonctionnaire, néo-bouddhiste).

Je n'ai aucune considération pour aucune religion particulière. Je me définis comme un néo-bouddhiste, parce que mes parents professent ce dharma. Aucune place du tout pour Dieu. Refus de toute inégalité. Jamais d'excès. Ni supériorité, ni infériorité de quiconque dans la société. Seuls, les cinq principes ont de l'importance. Voilà ce que je crois. Mais je n'ai aucun respect particulier pour les Hindous. D'excellentes relations doivent prévaloir entre l'homme et son semblable. Pas de conduite répréhensible parce que le mal engendre le mal. Nous devons nous conduire correctement et vertueusement. Mais cela n'est nullement réalisé par les cérémonies religieuses, au sens propre du mot réalisé. Au contraire, ces pratiques conduisent à des différences. Je pense en conséquence qu'elles devraient être abolies. Anniversaires des naissances, nouvel an, autres occasions individuelles devraient être regardées comme des cérémonies religieuses. Les mariages, les réunions en l'honneur d'individus, etc. devraient être utilisées comme occasions de réjouissances sociales. L'éducation reçue à la Faculté m'a fait comprendre que les sentiments religieux créent des obstacles sur le chemin du progrès et j'en fus confirmé dans le sentiment de n'accorder aucune importance à Dieu. Je ne pratique aucun acte de culte (puja), mais j'assiste aux cérémonies de mariage. Ces réunions sociales me font rencontrer mes amis. Je n'observe aucune sorte de rituel religieux.

Les principes supérieurs sont contenus dans une vraie religion et ils sont universels en toute religion. - Une seule exception : l'Hindouisme : celui-ci maintient intact l'esprit d'inégalité de caste et veut que nous restions où nous sommes, subordonnés et inférieurs, soumis et fidèles aux Hindous ! C'est pourquoi ils proclament : « restez à votre niveau ! » Et ceci, bien que nous puissions avoir un souffle de liberté ! Mais nous ne sommes pas prêts à tolérer pareil commandement. Nous refusons d'être des créatures de seconde zone, subordonnés à eux, et de les servir - Derrière ces principes dont je parlais plus haut, un seul objet est présent : la prospérité de l'homme.

Je n'ai aucun programme de pratique religieuse dans ma vie quotidienne. Le dharma diffuse des valeurs et recommande de dire la vérité, d'éviter les excès dans le plaisir et dans le déplaisir, de penser avec indépendance d'esprit et d'exprimer son opinion sans se soumettre à aucune pression, mais avec la seule force de la vérité et de la vertu comme secours, de servir les autres

*autant que possible. Mais le dharma aide-t-il à résoudre les problèmes de la vie ? Parfois, on est tenté de dire un mensonge au lieu de suivre la règle de la vérité. Dans une telle situation, il faut alors garder le silence. Après tout, l'homme se comporte selon ses inclinaisons naturelles et le jeu des circonstances. Il est clair que de tels problèmes peuvent être résolus sans le recours à la religion.*

*Dharma ne signifie rien d'autre que le chemin de la prospérité de tous. Un enseignement religieux devrait viser à cet effet. L'éducation qui développe ces vertus est une authentique formation religieuse. Les étudiants doivent recevoir l'éducation qui va les rendre capables de rejeter l'esprit de caste et leur donner des raisons de lutter contre lui. Voilà ce qui va les délivrer de leur foi aveugle.*

6. Etudiant de commerce (année pré-universit. 18 ans, fils d'ouvrier agricole, Marathe).

• Qu'avez-vous à dire à propos de votre impossibilité à répondre aux questions concernant le dharma, Dieu, les chefs religieux... dans le questionnaire et l'interview privée ?

*En effet, je n'ai pas répondu à ces questions. La première raison est que mes parents sont illettrés et sans instruction. J'ai été privé de toute formation religieuse. Bien que non formés dans ce domaine, mes parents pratiquent souvent, les jours de fêtes religieuses importantes ou les jours de jeûne. Mais je n'y apporte personnellement aucun intérêt. Il y a à cela plusieurs raisons :*

*a/ Quand j'étais jeune et élève dans une école primaire, il y avait un temple près de notre école ; certains de mes camarades avaient l'habitude de le fréquenter ou de prier Dieu qu'il leur accorde le succès aux examens. Pour ce succès, ils présentaient des offrandes de sucreries, de noix de coco, etc. Mais ils n'étudiaient jamais et, par suite, je les voyais échouer. Je me disais alors : Comment se fait-il qu'ils aient échoué, alors qu'ils étaient allés prier le dieu ? Dieu ne les aide donc pas ? Mais que peut-il faire pour aider à passer les examens si on n'étudie pas ? Je me rappelais alors souvent la phrase de Ramdas : « Sans effort, pas de résultat. » Cela veut dire que personne ne nous aidera si nous n'y apportons notre propre peine. « Dieu, donne-moi - pendant que je reste couché sur mon lit » ! Quelle est la vérité de ce proverbe ? Il est pur non-sens, dans la vie pratique.*

*b/ Depuis mon enfance, je ne cesse d'observer que nous ne maintenons guère la sainteté de nos temples. Ceux-ci devraient avoir une atmosphère de sainteté, de propreté, de paix. Mais je n'ai jamais trouvé cela. On fume à l'aise dans les temples de Mahadev, de Maruti, etc. Je trouvais des mégots et des balayures, j'y entendais des cris et des éclats de voix. Je fus vite dégoûté de tout cela et je ne pus le supporter plus longtemps.*

*c/ Ensuite, nous, gens du peuple - et je suis un homme du commun - nous*

*ne nous rappelons Dieu que lorsque nous avons à faire face à des difficultés. Nous avons développé cette idée que Dieu est fait uniquement pour mettre fin à nos problèmes. J'en ai vu beaucoup qui injurient Dieu tant que leurs difficultés subsistent. Cela me dégoûte ainsi que l'opinion des gens selon laquelle : « La statue n'est qu'une pierre, à moins que vous n'ayez foi dans l'idole. »*

*d/ Ceci n'implique pas cependant, comme on pourrait en inférer, que je sois un athée ou que je méprise les idées de Dieu ou de dharma. Je prends part aux cérémonies religieuses. Je visite les temples, lors des jours de naissance des dieux et des saints ; j'écoute des kirtans (sermons). Notre culture s'honore des idées de Dieu et de dharma et c'est par eux que le meilleur d'elle-même autrefois a été créé. Je suis Indien et je respecte par conséquent la culture indienne dont je suis fier. J'ai beaucoup de respect à l'égard de Dieu, de dharma et des saints, depuis les plus grands comme Shankaracharya, Swami Vivekananda qui s'efforcèrent de répandre et de prêcher la culture hindoue, jusqu'aux hindoux les plus ordinaires.*

*e/ Mais nous avons commencé à nous sentir honteux de notre dharma et de nos dieux depuis que nous suivons les Occidentaux, aveuglement et l'esprit vide. Nous reléguons les idéaux et la douceur de notre culture uniquement dans les livres. Et ceux-ci, de jour en jour, ont de moins en moins de rapport avec notre vie quotidienne et notre comportement pratique. Bien des raisons rendent compte de ce fait. La domination étrangère de 150 ans est principalement responsable de cet état de choses. Nous avons perdu notre identité dans la compagnie des Occidentaux. Nous avons essayé de les imiter en tout, et nous continuons à le faire encore maintenant. Notre propre identité a perdu même sa valeur. « Nous sommes emportés au gré du vent. » C'est à cause de cet esclavage que nous avons développé cette mentalité.*

*f/ J'ai du respect pour les fidèles d'autres religions. J'ai des amis non seulement parmi des hindoux, mais aussi parmi des musulmans, des chrétiens, des bouddhistes et d'autres sectes. Je leur expose mon point de vue très ouvertement. Je me mêle à eux facilement, mais la colère m'échauffe quand ces gens posent des obstacles en face de nos sentiments patriotiques et de notre dévouement à notre pays et à son progrès. Je nourris une haine profonde à l'encontre de ces « bandits religieux » qui vivent physiquement en Inde, y ont accumulé des biens, acquis du pouvoir et y vivent confortablement, alors que leur esprit et leur foi sont ancrés en d'autres nations. Ce sont des croyants aveugles qui rendent encore plus difficile la vie du commun, au nom d'une religion vide et arrogante. Ils satisfont leurs motifs égoïstes sous le prétexte d'activités religieuses. Ils encouragent l'esprit de parti, fomentent des troubles parmi les fidèles de religions différentes et sont la cause d'émeutes, de pillages, d'incendies. De tels hommes, fussent-ils sadhus, saints, prêtres, maîtres musulmans ou leaders de n'importe quelle caste ou religion, doivent être sérieusement écartés.*

*g/ L'homme doit avoir foi en quelque chose. Sans foi, pas de prospérité. J'ai foi dans les potentialités humaines. L'effort, dès son début, est Dieu. Mon labeur et ma peine, voilà mon Dieu. Je rends un culte à Dieu sous la*

*forme de cet effort et j'en regarde les fruits comme un don de Dieu. Il n'existe pas de foi égale à cette foi de l'homme en lui-même et dans ses efforts. La foi, comme le sens de l'honneur personnel, ne doit pas être vide. « Le temps passe vite aujourd'hui ; il faut se mettre à jour » : cela veut dire que nous devons nous comporter conformément aux temps qui changent. Celui qui s'arrête n'est plus rien.*

*Or, l'âge présent est un âge scientifique, l'âge du progrès. Il ne sert plus de rien de ne penser qu'à Dieu et au dharma. Il faut réduire cela au strict minimum nécessaire. Le superflu en ce domaine doit être évacué. Il nous faut apprendre à respecter, en même temps que Dieu, les valeurs humaines. Notre époque présente n'est pas de renaissance religieuse, mais d'éveil social.*

*h/ Quel est notre concept de Dieu ? Nous attendons quelque chose de lui lorsque nous lui rendons un culte, cherchons à lui plaire : nous attendons de lui la promesse d'une récompense. Certains peuvent avoir un but égoïste, d'autres, une intention désintéressée, ou encore accomplir une œuvre d'assistance. Il y a bien des façons de rendre un culte à Dieu. Divers peuples peuvent avoir différents objets de vénération derrière leur culte, mais le résultat est le même. Il n'y a qu'un Dieu.*

*L'homme a le droit de vivre. Il a acquis ce droit à sa naissance. On attend de lui qu'il soit fidèle à son devoir de faire vivre les autres. S'il accomplit ce devoir par des méthodes honnêtes et y remporte quelque succès, pourquoi n'y gagnerait-il pas la joie et la satisfaction d'avoir atteint Dieu ?*

*Dieu ne réside pas seulement dans cette statue. Il a occupé l'univers entier. Sa forme est immensément étendue. Nul dogme, nulle communauté n'ont le privilège du vrai culte et de la vraie prière à Dieu, parce que Dieu lui-même n'a pas l'esprit étroit. Nous ne devons pas oublier nos devoirs sous le prétexte d'être sans cesse en train de proclamer : « Dieu ! Dieu ! Religion ! Religion ! »*

*i/ Les conditions d'existence au Maharastra, pendant les deux ou trois dernières années, sont très suggestives. C'est la famine, pour l'instant, au Maharashtra. Il n'y a ni nourriture, ni eau. La misère des troupeaux est indescriptible. La raison évidente de la famine est le manque de pluie et d'eau pour l'irrigation. Mais les gens disent que Dieu s'est mis en colère à cause des péchés des hommes et en punition leur a envoyé la famine.*

*A quoi peut servir une telle foi aveugle ? L'homme oublie que c'est lui-même qui a créé ces obstacles à la pluie en coupant les forêts. Notre Gouvernement n'a jamais pensé, après avoir obtenu l'indépendance, aux mesures à adopter pour la complète éradication de la famine. C'est seulement quand nous avons soif que nous pensons à creuser des puits. Ceci aurait dû être fait plus tôt. Alors, on demande aveuglément les faveurs du Ciel, on veut les faveurs de Dieu sans avoir à son égard aucune réelle dévotion.*

*L'homme ne retrouve sa sagesse que lors des difficultés. Peut-être que Dieu*

*lui-même a voulu faire comprendre aux hommes ce qu'il en pensait et les inciter à rejeter leur foi dans le destin en les obligeant à fournir eux-mêmes un effort. En plusieurs endroits, des cérémonies religieuses furent organisées, pour appeler la pluie. Ce fut en vain.*

*j/ En gros, Dieu et la religion sont des concepts subjectifs. Les poètes qui sont préoccupés de la prospérité de la société, disent que Dieu et les démons ont été créés par l'homme uniquement. Je pense que ceci est la vérité. Dieu et les démons sont des produits de l'imaginaire humain. Je peux voir l'existence de Dieu dans des réformateurs sociaux, des intellectuels, des saints et les démons dans les brigands, les hypocrites et les bigots. Mon Dieu est différent du dieu des temples et de la foi aveugle. Mon culte de Dieu est différent du culte « des images et des statues ».*

*Inde, Guy Poitevin*

**aidez la revue en nous évitant les frais de « rappel »...**

## notes bibliographiques

### Chemins de libération

par Mgr Bakola wa Ilunga

Voici un livre d'apparence assez banale et traditionnelle par son genre et par son style. Il s'agit finalement de catéchèse : un évêque parle à son Eglise. Quatre parties constituent l'ouvrage : une prise de conscience d'une situation, celle du Zaïre en 1978 ; ensuite une lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament. Enfin, une dernière partie, « *Vivre selon l'Esprit de liberté* », suggère les tâches les plus urgentes pour arriver à une « opération-vérité » et à l'inscription, dans le quotidien, des options de la liberté chrétienne.

Le lecteur avide de « sensations fortes » sera peut-être déçu : ces *chemins de libération* n'invitent pas directement à la mobilisation générale pour le combat politique, mais ils sont loin d'être un refuge dans l'intériorité, c'est un *appel à la liberté et à la responsabilité*. L'inspiration du livre est extrêmement forte, moderne et tonifiante.

Mgr Bakola wa Ilunga, archevêque de Kananga, n'a pas peur de dire ce qu'il pense. Il dénonce vigoureusement la corruption, les injustices criantes au Zaïre, et l'asservissement du pays aux puissances d'argent qui ne contribuent pas à son développement. Mais sa lucidité est toujours empreinte de sérénité et de bienveillance. Pas de jugements, ni de condamnations moralisantes. Un discours qui veut engendrer à la vie, en créant, au milieu de la

violence et des mensonges, cet espace de l'acceptation de soi et de la reconnaissance des autres, d'où jaillera l'expérience chrétienne. C'est cette inspiration qui, en définitive, fait la force et la grandeur de l'ouvrage. Lucidité accueillante et vivifiante qui nous dit : « Tu peux vivre », sans dénigrement ni agressivité autodestructrice et paralysante. Certes, ce livre est un cri, il y a de la tristesse dans ses pages (visiblement, la situation zaïroise n'est guère brillante), mais il porte en même temps une grande espérance. *Il est le refus chrétien du désespoir.*

C'est sur ce fond vécu que s'inscrit, contrairement à beaucoup d'autres catéchèses, la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament : quelques pages très suggestives sur l'expérience de l'ancien Israël, le mouvement prophétique et sur la nouveauté de Jésus en son temps. Ces chapitres veulent contribuer à faire disparaître les fausses conceptions de Dieu et les façons aliénantes de pratiquer « la religion ».

Ce livre a causé quelques remous au Zaïre. Comme la fameuse *Déclaration des Evêques du Zaïre. Appel au redressement de la Nation* du 1<sup>er</sup> juillet 1978 (Cf. *Documentation catholique*, 5.11.78, n° 1751), il témoigne d'une très grande liberté à l'égard du pouvoir établi, à l'époque, il est vrai, où le régime de Mobutu chancelait (c'était après l'attaque du Shaba). Comme en Amérique du Sud, il semble bien qu'en Afrique, les Eglises chrétiennes, en face des dictatures qui confisquent le pouvoir et la richesse pour une minorité, puissent être des lieux de résistance et de contestation de toutes les formes de l'asservissement. Malheureusement, il est fort probable, surtout dans les pays où l'Eglise revêt encore une figure très étrangère qu'on n'osera guère reprendre le cri de l'Archevêque de Kananga. Mais il invite tout de même tous les chrétiens africains à s'interroger et à prendre leurs responsabilités.

*Un livre important*, que nous sommes heureux de faire connaître. Il devrait pénétrer en Afrique, dans les Centres de pastorale et de recherche catéchétiques, et dans les Centres de formation des catéchistes. Son style est simple et accessible à beaucoup. En Europe, il montrera la

vitalité du christianisme zaïrois et la parole courageuse et vivifiante d'un évêque.

Maurice Fournier sj

*Editions de l'Archidiocèse, B.P. 70, Kananga, Zaïre. Diffusion : La Procure, 3, rue Mézières, 75006 Paris.*

## Dossiers Livres/Cerf

*Le Cerf, en collaboration avec d'autres organismes et centres de recherche, nous proposent divers thèmes d'études :*

### 1. Qui est notre Dieu ?

Depuis quelques années, les chrétiens hésitent à parler de Dieu. Pourtant, on parle d'un retour du sacré et du religieux. En fait, les chrétiens s'essaient de nouveau à parler de Dieu, mais ils ne veulent pas répéter un discours tout fait ; ils tentent de se dire où ils découvrent la trace de l'Autre, Invisible.

Ce petit livre est sorti d'une telle entreprise : une quinzaine de groupes de 8 à dix personnes se sont posé la question : qui est Dieu pour vous ? A partir de là, un théologien plante un premier jalon en traitant de la critique des images de Dieu. Jésus et sa Croix sont des critiques radicales de nos représentations de Dieu. Un historien, à travers une étude de la religion populaire des <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles, découvre des images de Dieu assez différentes de celles que tentait d'imposer l'autorité ecclésiale. Un bibliste montre le mouvement de révélation du Nom de Dieu et l'interaction entre langage religieux et engagement humain. Tout se passe comme s'il fallait abattre les idoles pour retrouver la trace de Dieu, sans arriver à l'effacement.

Ce livre est une invitation à un travail et à une conversion permanents. Il sera utile à ceux qui rencontrent d'autres images, d'autres signes de Dieu, que la Mort-Résurrection de Jésus-Christ amène à critiquer pour mieux les valoriser.

*Centre théologique de Meylan, Paris, 1978, 112 p.*

## 2. L'événement Jésus

Aujourd'hui, par la foi, nous avons conscience que l'événement Jésus est le foyer qui éclaire le sens de l'aventure humaine. Il s'agit d'être fidèle à Jésus et cela ne peut se faire par une fidélité matérielle à la lettre. Il faut relire l'événement, mais c'est un événement qui est situé dans un autre contexte politique, social, économique et culturel que le nôtre.

Le livre veut sommairement donner des éléments pour situer historiquement ces paroles afin de mieux voir le sens nouveau que Jésus introduisait dans la Palestine de cette époque. Le livre est conçu pour servir à une lecture de groupe dans le contexte actuel. Par ailleurs, deux équipes ont expérimenté cette démarche de lecture. Il n'y a pas de compréhension de l'Evangile sans une lecture vivante de ce texte, sans que s'établisse un dialogue créateur entre le texte et le lecteur.

Ce dossier peut permettre aux personnes et aux groupes de faire une recherche d'actualisation sans la présence d'un « spécialiste » ; c'est dans la conjonction de la recherche de l'exégèse et de l'analyse du vécu que surgira la Parole qui est toujours source de vie.

*par Emile Morin et les Equipes enseignantes, Paris, 1978, 168 p.*

## 3. Pécheurs pardonnés

La Parole qui pardonne apparaît dès la première prédication chrétienne à propos de Jésus. Cette parole a-t-elle encore un sens aujourd'hui où les confessionnaux sont désertés ? L'auteur traite d'abord du sentiment de culpabilité qui apparaît dans les conflits psychologiques et dans les conflits sociaux. Faut-il déculpabiliser ou apprendre à gérer la culpabilité ? Il y a une marge sérieuse entre le sentiment de culpabilité et la faute morale ; nous sommes au cœur du problème de la loi et de la liberté ; il y a là espace d'analyse et de discernement. Situant le vocabulaire du péché à l'intérieur de la foi chrétienne, nos fautes nous sont révélées comme péchés, comme l'envers de la foi, comme l'envers d'une relation et d'une espérance.

L'Eglise a le ministère de la réconciliation. Après un aperçu historique sur la pratique pénitentielle de l'Eglise, l'auteur dit comment célébrer la réconciliation acquise une fois pour toutes dans le Christ, alors que nous nous débattons au sein de difficiles situations.

Ce petit livre fera réfléchir sur l'usage du nouveau rituel de la Réconciliation et aidera nos pratiques ecclésiales à avoir un effet réel sur la communauté des pécheurs pardonnés que nous sommes.

*par M. Baileydier, Centre théologique de Meylan, Paris, 1979, 118 p.*

#### **4. Allez, enseignez**

Dans le cadre de soirées théologiques organisées à Metz, le P. Liégé propose une série d'élucidations sur un thème qui lui a toujours tenu à cœur : celui de l'évangélisation. La réalité et la pratique de l'évangélisation sont complexes, lentes, pleines de cheminements, requérant beaucoup de compétence et de patience de la part de ceux qui ont l'intention d'évangéliser.

Le P. Liégé prend délibérément un point de vue de théologien : la foi seule peut donner la clé de ce qui se passe lorsqu'on évangélise. De ce fait, son interpellation se situe du côté des exigences de l'Evangile. Il est certes bon d'entendre ces rappels de données premières de la présentation et de l'incarnation du message.

De ce point de vue, le livre est essentiel. Resterait toujours à ceux qui évangélisent de reprendre concrètement la question pour qu'une communauté de croyants soit évangélisatrice et là, un langage universel n'est pas possible. Mais à ceux qui se soucient de l'inculturation du message chrétien, les rappels de ce livre permettront sans doute d'éviter des impasses.

*par P.A. Liégé op, Paris, 1979, 134 p.*

#### **5. La création**

L'affirmation de la création est-elle mythique, à classer dans le passé ou est-ce une réalité qui se vérifie aujourd'hui ? La question est radicale - elle est l'axe qui porte l'Incarnation, la Rédemption et la Résurrection, mais comment se formule-t-elle pour nous ? Certes, la lettre des récits bibliques pose de nombreux problèmes, mais peut-on encore entendre ce qu'ils veulent dire ? S'il faut mettre au clair nos idées reçues sur la création, est-ce que la création ne peut pas mettre au clair certaines affirmations elles aussi spontanément reçues ?

Le P. Ganne ouvre ici un chemin, parfois raboteux, parfois sinueux, pour une approche de cette réalité. Bonne piste à ceux qui veulent la prendre ; ils découvriront de larges horizons.

*par Pierre Ganne, Paris, 1979, 100 p.*

#### **6. Pouvoirs et communications dans l'Eglise**

Ce petit livre pose une question essentielle dans l'Eglise, peuple de Dieu : l'Eglise qui se veut une communion de personnes croyantes, est-elle le lieu d'une communication facile ? Peut-on aisément s'y exprimer et y être entendu ?

Après une introduction sur la communication en général, deux articles montrent le problème posé aujourd'hui dans les Eglises d'Afrique et de France. Suit l'analyse institutionnelle : un historien étudie le problème du pouvoir dans la Réforme et le catholicisme tridentin ; un sociologue examine les divers types d'institutions ; un théologien expose la relecture évangélique de Vatican II et les problèmes qui restent de notre tâche.

L'ouvrage nous interroge donc sur cette question que nous ne pouvons ignorer : l'exercice de notre propre pouvoir dans l'Eglise.

*Centre théologique de Meylan, 1979, 134 p.*

## livres reçus à la rédaction

**Ne soyez pas crédules, mais croyants**, par *L. Sintas sj* (Edit. DDB, Paris, 1979, 206 p.). - Voici le texte des Conférences de Carême 1979. N'est pas incroyant qui veut ; n'est pas croyant qui veut. Pas plus qu'une autre rencontre, nul ne peut préfabriquer la rencontre avec Dieu. Notre civilisation est aussi à même d'être surprise par Dieu : comme Jacob, aura-t-elle le courage de cet affrontement ?

**Les raisons de l'espérance. Théologie fondamentale**, par *André Manaranche* (Edit. Fayard, coll. *Communio*, Paris, 1979, 287 p.). - Le catholicisme a dû se présenter aux Juifs et aux Grecs. Il faut le présenter aux religions traditionnelles, aux sages de l'Extrême-Orient, en Europe à l'humanisme athée, au marxisme. Il a fallu présenter la foi et convaincre l'interlocuteur réticent, voire hostile. Il a fallu renouveler les arguments et l'attitude, remplacer l'agressivité par le dialogue ; il a fallu se montrer plus que démontrer. Tels sont les propos de cet ouvrage qui reprend, en la rénovant, une tradition en remontant au Christ.

**L'Espérance**, par *Gustave Desbuquois* (Edit. Beauchesne, Paris, 1979, 192 p.). - C'est une nouvelle édition présentée par le P. Pierre Bigo s.j. Un religieux, dont il a été le supérieur, qui a été son disciple et son confident, rassemble ses souvenirs. Quant au livre, il est tonique pour ceux qui veulent en franchir le seuil.

**Un homme cherche Dieu**, par *Jean-Pierre Jossua* (Edit. Le Cerf, Paris, 1979, 120 p.). -

Ce livre tente d'exposer dans une langue à la fois poétique et simple une recherche de Dieu, un itinéraire d'homme vers Dieu. Non pas un itinéraire de l'incroyance à la foi, mais la démarche de quelqu'un qui a déjà découvert le Dieu de Jésus Christ et qui ne peut cependant cesser de le chercher. Toutefois, le livre se veut ouvert de telle sorte qu'un agnostique qui le lirait pourrait y trouver matière à réfléchir et à avancer en son propre chemin.

**Homme vraiment**, par *H. Oosterhuis* (Edit. Desclée, Paris, 1978, 177 p.). - Ce livre est le prolongement en prose et l'épanouissement des recueils poétiques très largement connus de H. Oosterhuis. Il parle de « l'homme que nous sommes » de « l'homme dans sa splendeur », de la vision d'un avenir messianique, du nom final et définitif de Dieu, du chemin qui conduit à l'homme et à Dieu. Un message vigoureux de santé et de paix pour qui conquiert une faim contagieuse de l'homme.

**Au commencement était l'amour**, par *Simone Tournier* (Edit. Téqui, Paris, 1978, 135 p.). - Mieux qu'une somme de l'amour de Dieu, ces pages toutes pleines d'un sentiment très profond montrent l'Amour en tant que tel et qui, en quelque sorte, est Dieu lui-même. L'Amour, cet Alpha, n'existait-il pas en effet avant la création, avant le commencement ? N'est-ce pas grâce à lui justement que la création a eu lieu ?

**Le scandale du mal et la réalité de Dieu**, par *Jean Sablé* (Edit. St Paul, Yaoundé, Cameroun, 62 p.). - Le fait du mal, loin de nous obliger à nier Dieu, nous contraint à dépasser une conception païenne de Lui pour découvrir un peu plus le visage du Dieu vivant.

**Printemps de la liturgie**, par *Lucien Deiss* (Edit. Le Levain, Paris, 1979, 292 p.). - Printemps de la liturgie présente les principaux témoignages concernant la liturgie chrétienne, des origines aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. Le livre s'adresse à ceux qui, fatigués de puiser l'eau au broc des habitudes, préfèrent la boire à la fontaine de la tradition.

**Dieu nous prend en chemin**, par *Jean-Yves Quellec* (Edit. Le

*Centurion*, coll. *Vivante Liturgie*, Paris, 1979, 22 p.). - Ce livre rassemble quelques-unes des paroles méditées dans la solitude, quelques-uns des textes qui, un jour, ont fait d'un groupe d'inconnus une assemblée de frères. Réserve d'idées pour de nouvelles célébrations, de textes pour la prière personnelle, ce recueil sera le compagnon de celui qui est persuadé que Dieu nous prend en chemin.

**Chants du silence**, par *Alain Lebreton* (Edit. Le Centurion, coll. *Vivante Liturgie*, Paris, 1979, 156 p.). - Les psaumes de la Bible sont comme en attente de resurgir dans nos mots d'aujourd'hui, dans les mots de nos peurs et de nos espoirs. Ils sont inépuisables comme le désir et la misère des hommes qu'ils portent jusqu'au cœur de Dieu. Alain Lebreton laisse monter ce chant d'aujourd'hui dans l'authentique vérité des psaumes bibliques.

**De la désunion vers la communion**, par *Hébert Roux* (Edit. Le Centurion, Paris, 1978, 309 p.). - Le pasteur Hébert Roux apparaît comme un acteur et un témoin exceptionnel du mouvement qui a renouvelé le protestantisme et suscité le dialogue entre les Eglises. Dans un récit sans complaisance, il rend compte de ce qui lui a été donné de vivre, de comprendre, d'inaugurer et de mettre en œuvre. Le bilan, donné avec modestie et objectivité, est en réalité immense.

**Le Missel Emmaüs des dimanches**, par *Jean-Pierre Bagot* et *Pierre Griolet* (Edit. DDB, Paris, 1979, 1256 p.). - Tout ce Missel a été conçu pour favoriser la participation des fidèles à la célébration et à l'intelligence des textes qui y sont proposés. Après une introduction générale, la célébration eucharistique est présentée, puis l'ordinaire de la Messe, la Semaine Sainte, les trois années A,B,C. Le Missel se termine par les fêtes. Ce qui enrichit encore ce missel, ce sont des introductions aux temps liturgiques et à tous les livres du Nouveau Testament.

**Notre-Dame de la Sagesse**, par *Maurice Zundel* (Edit. Le Cerf, coll. *Foi Vivante*, Paris, 1979, 122 p.). - Ce livre, l'un des premiers de Maurice Zundel, contribua largement à établir

sa réputation de Maître spirituel. Souvent ré-édité, il garde une fraîcheur mystique authentique.

**Poésies de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, texte établi par le Carmel de Lisieux et Jacques Longchamps (Edit. Le Cerf - DDB, Paris, 1979, 304 p.).** - Les Poésies de Thérèse de Lisieux paraissent pour la première fois dans une édition intégrale et authentique, car elles étaient jusqu'alors à peu près toujours entachées de corrections bien intentionnées, mais le plus souvent malheureuses. Cette édition sera pour beaucoup une révélation car on y découvre la dimension d'un « génie » poétique qui donne à Thérèse écrivain, maître spirituel, une stature exceptionnelle.

**La Bible avec Thérèse de Lisieux, présentation de Guy Gaucher (Edit. Le Cerf et DDB, Paris, 1979, 320 p.).** - La lecture de la Bible par Thérèse : ne pouvant bénéficier des enseignements des savants et des sages, elle savait que Jésus révèle ses secrets « aux petits et aux humbles ». Présentation de tous les textes de la Bible dans leur ordre qu'elle cite et commente.

**La paroisse de l'avenir, l'avenir de la paroisse, par Robert Pannet (Edit. Fayard, Paris 1979, 334 p.).** - La paroisse, vue en blanc, en gris ou en noir, quelle est-elle aujourd'hui ? Quel est son avenir ? Quelle sera la paroisse de l'avenir ? La prévoir pour les vingt prochaines années, est-ce possible ? C'est en tout cas indispensable pour établir la pastorale d'aujourd'hui et de demain.

**La religion est perdue à Paris. Lettres d'un vicaire parisien à son archevêque, en date de 1849, présentation par Yvan Daniel (Edit. Cana, Paris, 1978, 159 p.).** - Nous sommes à Paris, où monte la révolution industrielle. Dans ce climat œuvre un vicaire. Il écrit à son archevêque pour lui faire part de ses inquiétudes, de son scandale même, devant un immobilisme pastoral qui porte en lui, à ses yeux la destruction de la foi, tout au moins sa dénaturation profonde... Ces problèmes quotidiens ne semblent pas avoir été dépassés. S'il y a scandale, il remonte loin et persiste...

**Le devenir de l'homme : projet**

marxiste, projet chrétien, par René Coste (Les Editions Ouvrières, Paris, 1979, 281 p.). - La démarche ici entreprise est celle d'un chrétien. La problématique est au cœur de ses préoccupations. Il s'efforce de la définir avec précision et d'affronter avec la plus grande attention les questions qu'elle pose à la foi chrétienne. Mais il se garde bien de voir en elle le seul ensemble de questions que la foi ait à affronter aujourd'hui.

**Q'un même amour nous rassemble, par Louisa Jaques (Apostolat des Editions, Paris, 1979, 334 p.).** - Le simple récit de la vie de cette clarisse de Jérusalem, ses notes au jour le jour frappent par l'importance spirituelle et l'indéniable authenticité de leur contenu. Pas à pas, elle se laisse conduire vers l'Eglise, vers le cloître, pour s'unir de façon toujours plus intime à l'amour immolé.

**Le double charisme du Bx J.E. de Mazenod, par Louis-N. Boutin omi (Rayonnement, Montréal, Québec, 1978, 126 p.).** - Présentation de la vie et de l'inspiration du fondateur des Oblats de Marie Immaculée. Un double charisme anime cette vie : celui d'Evangéliste et d'Apôtre qui feront de lui un ardent prédicateur et un fondateur de communauté. Le lecteur sera frappé par sa pensée missionnaire, sa charité, son amour des pauvres, son amour de Marie.

**Je crois en la justice. Etre évêque au Brésil, par Pedro-Maria Casaldaliga (Edit. Le Cerf, Paris, 1978, 164 p.).** - Pedro-Maria Casaldaliga, évêque et poète, est un combattant de la liberté. Il est menacé tantôt d'expulsion, tantôt de mort ; sa maison est cernée par la police parce qu'il a pris le parti des pauvres et des opprimés. Il est considéré comme « subversif » par les pouvoirs publics et des évêques l'accusent dans la presse d'être communiste. Mais il croit en la justice : la passion de l'homme. La Passion de Jésus Christ et du Royaume.

**Dossier : Nouvel Ordre Mondial. Les chrétiens provoqués par le développement, par Vincent Cosmao (Edit. Le Chalet, Paris, 1978, 176 p.).** - Vincent Cosmao, directeur du Centre Lebrez, a suivi de près l'évolution des événements au cours de ces cinq dernières années. Par la

force des choses, l'idée d'un nouvel ordre économique s'impose. L'auteur tente de dessiner les grandes lignes de ce nouvel ordre et ses implications politiques. Dans cette reconversion de l'ordre international, l'Eglise est elle aussi impliquée.

**Dans les sous-sols d'humanité, par Carlos Mesters (Edit. Desclée, Paris, 1978, 160 p.).** - Ce livre a pour origine un voyage pastoral dans les régions les plus déshéritées du Brésil. Pour quiconque veut jeter sur le tiers monde un regard différent de celui du touriste, ce récit vécu constituera un guide incomparable.

**L'Eglise Kimbanguiste. Une Eglise qui chante et qui prie, par Wilfred Heintze-Flad (Inter-universitair Instituut voor Missiologie en Oecumenica Leiden, 1978, 57 p.).** - Le pasteur W. Heintze, un des très rares Occidentaux attachés au service de l'Eglise kimbanguiste, offre dans la présente brochure une anthologie classée et commentée de cinquante-quatre hymnes kimbanguistes. Les textes originaux sont traduits du kikongo et du lingala.

**Les yeux de lumière, par Henri Le Saux. Ecrits spirituels présentés par André Gozier et Joseph Lemarié (Edit. Le Centurion, Paris, 1979, 188 p.).** - Henri Le Saux a entendu un appel intérieur purement monastique, vers l'Inde. Il se place parmi les précurseurs et les défricheurs de la mystique de notre temps où les grands courants religieux s'interrogent mutuellement. Approfondi au cœur de l'hindouisme, le mystère chrétien se révèle avec une nouvelle plénitude.

**Graf Durckheim, dialogue sur le chemin initiatique, par Alphonse Goettmann (Edit. Le Cerf, Paris, 1979, 160 p.).** - Graf Durckheim est aujourd'hui âgé de 83 ans, pourtant son message est plus jeune que jamais et rappelle avec puissance l'homme à sa véritable identité. Longuement fécondé par l'Orient et l'Occident, mais loin de tout syncrétisme, il propose à notre temps une nouvelle synthèse, basée sur une pratique très concrète. Il s'agit d'un art de vivre et de la transformation profonde de l'homme.

**La Voie et sa vertu. Tao-té-king. Lao Tzeu (Edit. Le Seuil, coll.**

*Points/Sagesses, Paris, 1979, 182 p.*). - Malgré son contenu très bref, le Tao-tê-king, attribué par la tradition au philosophe Lao-Tzeu a joué un rôle particulièrement important dans l'histoire de la civilisation chinoise. Sa prodigieuse fortune est due en partie à sa forme littéraire, parce qu'il abonde en aphorismes et paradoxes susceptibles de nombreuses interprétations.

**Anciens paysans et nouveaux ouvriers, par Nicole Eizner et Bertrand Hervieu (Edit. L'Harmattan, Paris, 1979, 248 P.).** - Depuis la seconde guerre mondiale, « l'impératif industriel » est à l'ordre du jour en France. Doter le pays d'une armature industrielle compétitive en même temps que moderniser l'agriculture ont été des préoccupations complémentaires dans la vie économique et politique. Ce phénomène d'industrialisation des campagnes et d'utilisation de leur réservoir de main d'œuvre provoque une redistribution des forces sociales et donne naissance à de nouveaux types de lutte.

**Chants d'histoire et de vie. Pour des roses de sable, par Nabil Farès (Edit. L'Harmattan, Paris, 1978, 172 p.).** - Ce que la Rose est à l'Etoile, le peuple l'est au sable et le désert au monde, car depuis plus d'un siècle les déserts meurent avec leurs peuples et leurs sables. La guerre actuelle au Sahara occidental est la terrible vérité de cette loi. Les textes écrits par Nabil Farès se font l'écho de ce meurtre. Le livre est dédié au peuple saraoui.

**Sahara Occidental. Un peuple et ses droits, Colloque de Massy, 2 avril 1978 (Edit. L'Harmattan, Paris, 1978, 200 p.).** - Ce livre est le résultat d'un colloque organisé par la Ligue française pour les droits et la libération des peuples. Outre le rappel des principaux faits de lutte du peuple saraoui et de l'action du Front Polisario, on trouvera également dans l'ouvrage une riche discussion sur les différents aspects d'un conflit qui concerne directement l'opinion française.

**La question agraire à Madagascar. Administration et paysannat de 1895 à nos jours, par D. Desjeux (Edit. L'Harmattan, Paris, 1979, 194 p.).** - Depuis 1960, l'Afrique et Madagascar ont été marquées par

deux phénomènes clés : les interdépendances et les proliférations des opérations de développement. Madagascar en est un exemple tout particulièrement significatif de par l'importance de ses luttes anticoloniales et de par le nombre des interventions agricoles qui en ont fait un terrain expérimental pour l'Europe.

**Zaire. Le dossier de la recolonisation, Comité Zaire (Edit. L'Harmattan, Paris, 1978, 292 p.).** - Le livre explique ce qui s'est passé ces derniers temps au Zaïre : une histoire fraîche, mais trop vite oubliée. La faillite économique est spectaculaire, la chute du niveau de vie catastrophique ; le régime est fragile, si fragile qu'il faut compter sur les protecteurs étrangers. Le livre se termine par l'examen des luttes menées par l'opposition congolaise.

**Citoyen Président. Lettre ouverte au Président Mobutu Sese Seko et aux autres, par Duana Kabue (Edit. L'Harmattan, Paris, 1978, 280 p.).** - cet ouvrage d'un journaliste zairois est tout à la fois un cri patriotique et un diagnostic particulièrement lucide sur la crise du régime Mobutu. Certes, une accalmie est intervenue mais que cache-t-elle de ce pays qui ne fait plus la manchette de la grande presse ?

**Une négritude socialiste. Religion et développement chez J. Roumain, J.S. Alexis et L. Hugues, par Claude Souffrant (Edit. L'Harmattan, Paris, 1978, 240 p.).** - Les deux écrivains haïtiens J. Roumain et J.S. Alexis, et le Noir Américain Langston Hughes constituent une Ecole particulière du mouvement de la négritude dans la mesure où ils ont suivi une démarche commune : inscrire la quête de l'identité culturelle dans une revendication sociale, sans toutefois réduire l'une à l'autre.

**Quel avenir pour les D.O.M. ?, par le Collectif des chrétiens pour l'autodétermination des D.O.M. (Edit. L'Harmattan, Paris, 1978, 188 p.).** - Ce livre présente une information précise du projet autonomiste, mais aussi du projet indépendantiste, plus récent. Le premier projet, déjà affiné, a été adopté par les communistes et les socialistes les plus radicaux de ces pays ; le second, encore

minoritaire, cherche à poser en termes nouveaux la question de l'identité nationale.

**Les Etats-Unis et le canal de Panama, par Georges Fischer (Edit. L'Harmattan, Paris, 1979, 208 p.).** - Cet ouvrage analyse de façon vivante, en se fondant sur des sources de première main, l'action de la diplomatie américaine au sujet du canal et à l'égard de Panama et, par extension, à l'égard des pays d'Amérique Latine - les règles de droit établies, les justifications idéologiques, les intérêts économiques et militaires en jeu.

**Pour un sursaut guadeloupéen, par le Docteur Rosan Girard (Edit. L'Harmattan, Paris, 1978, 260 p.).** - Prenant appui sur un séjour effectué en Guadeloupe au mois de décembre 1977, après une assez longue retraite politique, le Dr R. Girard, fondateur du Parti communiste guadeloupéen, analyse dans cet ouvrage la situation préoccupante de la Guadeloupe, telle qu'elle apparaît aujourd'hui avec l'aggravation de la crise et le renforcement de la dépendance à l'égard de la France.

**Du créole opprimé au créole libéré. Défense de la langue réunionnaise, par Axel Gauvin (Edit. L'Harmattan, Paris, 1977, 120 p.).** - A. Gauvin montre les rapports entre la domination linguistique et la situation coloniale de la Réunion. L'avenir du peuple réunionnais est directement lié à celui de sa langue. Pour une Réunion autonome dans le cadre de la République française, la seule solution envisageable est un bilinguisme véritable.

**La langue créole, force jugulée, par Dany Bebel-Gisler (Edit. L'Harmattan, Paris, 1976, 256 p.).** - En démontant les processus sociaux-historiques selon lesquels se sont constitués créole et français au sein de la société antillaise, l'auteur aborde la question centrale du pouvoir politique sur la langue.

**Encore la France coloniale (L'Harmattan, Paris, 1977, 164 p.).** - Ces pages reprennent et prolongent les études et les interventions faites à un Colloque tenu à la Sorbonne, en mai 1976. Avec l'aide de journalistes, d'universitaires et de militants, il a été réalisé par le Collectif des chrétiens pour l'autodétermination des Dom-Tom.

# TABLE DES MATIÈRES DU TOME XX 1979

## ECRITURE SAINTE, THEOLOGIE, SPIRITUALITE

|                                                             |    |     |
|-------------------------------------------------------------|----|-----|
| Plaidoyer pour une nouvelle spiritualité missionnaire ..... | 74 | 67  |
| Par la foi et pour la foi .....                             | 74 | 81  |
| La théologie noire sud-africaine .....                      | 74 | 105 |
| Renaître missionnaire .....                                 | 75 | 137 |
| Mission dans l'Esprit aujourd'hui .....                     | 75 | 157 |
| La femme et la présidence de l'Eucharistie .....            | 75 | 199 |
| Au cœur du débat sur la Mission de l'Eglise .....           | 76 | 257 |
| Résurrection et Création .....                              | 76 | 273 |
| De la prétention totalitaire à la communion .....           | 76 | 285 |
| Mission et discernement .....                               | 77 | 339 |

## EVENEMENTS, SITUATIONS ET REFLEXION CHRETIENNE

|                                                                       |    |     |
|-----------------------------------------------------------------------|----|-----|
| Lettres à la rédaction .....                                          | 74 | 57  |
| Inculturation du message à l'exemple du Zaïre .....                   | 74 | 93  |
| Chrétiens et non chrétiens, accueillir ensemble le Règne de Dieu .... | 75 | 165 |
| Les ancêtres et les conseils évangéliques .....                       | 75 | 184 |
| Pour maîtriser le changement, la communauté .....                     | 76 | 227 |
| La foi dans un pays industrialisé .....                               | 76 | 245 |
| Vers des communautés de base en Afrique de l'Est .....                | 76 | 297 |
| Pauvre avec les pauvres ? .....                                       | 76 | 309 |
| Les religieuses dans le Vietnam d'aujourd'hui .....                   | 76 | 322 |
| La famille chinoise .....                                             | 77 | 356 |
| Ne scandalise pas l'enfant africain .....                             | 77 | 373 |
| Quelle parole pour quelle famille ? .....                             | 77 | 386 |
| Réflexions sur l'Islam malien .....                                   | 77 | 401 |
| Hindouisme : modernité de la tradition .....                          | 77 | 412 |

## DOSSIERS ET TEXTES COLLECTIFS

|                                          |    |     |
|------------------------------------------|----|-----|
| Spiritus a vingt ans .....               | 74 | 3   |
| une revue... pour quoi faire ? .....     | 74 | 5   |
| la mission .....                         | 74 | 28  |
| vocation missionnaire et instituts ..... | 74 | 46  |
| Présences de l'Esprit .....              | 75 | 115 |

|                             |    |    |
|-----------------------------|----|----|
| THEME DE RECOLLECTION ..... | 74 | 89 |
|-----------------------------|----|----|

|                             |           |    |     |
|-----------------------------|-----------|----|-----|
| COURRIER DES LECTEURS ..... | 75, 220 ; | 76 | 327 |
|-----------------------------|-----------|----|-----|

# PRINCIPALES CONTRIBUTIONS

|                                                                                         |    |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|----|-----|
| AGENEAU R. : Dans une option nouvelle .....                                             | 74 | 64  |
| BEAURECUEIL (de) S. op : Entrons dans la danse .....                                    | 74 | 89  |
| BONFILS J. sma : Par la foi et pour la foi .....                                        | 74 | 81  |
| BONNET M. mep : La foi dans un pays industrialisé .....                                 | 76 | 245 |
| BOUCHARD A. : Votre fille a vingt ans ! Que le temps passe vite ! .....                 | 74 | 57  |
| CHAMPAGNY (de) A. pb : Réflexions sur l'Islam malien .....                              | 77 | 401 |
| DUTEIL A. cssp : Pauvre avec les pauvres ? .....                                        | 76 | 309 |
| Quelle parole pour quelle famille ? .....                                               | 77 | 386 |
| EGGEN W. sma : Les ancêtres et les conseils évangéliques .....                          | 75 | 184 |
| Ne scandalise pas l'enfant africain ! .....                                             | 77 | 373 |
| ESPIE G. mep : De la prétention totalitaire à la communion .....                        | 76 | 285 |
| GOUBULE S. : La théologie noire sud-africaine .....                                     | 74 | 105 |
| GUILLET Ch. : La femme et la présidence de l'eucharistie .....                          | 75 | 199 |
| JOLY R. sma : Mission et discernement .....                                             | 77 | 339 |
| JUGUET E. mep : Au cœur du débat sur la mission de l'Eglise .....                       | 76 | 257 |
| MALEYSSIE (de) M.-Th. fmm : Mission dans l'esprit d'aujourd'hui .....                   | 75 | 157 |
| Religieuses dans le Vietnam d'aujourd'hui .....                                         | 76 | 322 |
| MARTIN J.-M. : Résurrection et Création .....                                           | 76 | 273 |
| NOTHOMB D. pb : Renaitre missionnaire .....                                             | 75 | 137 |
| PASINYA M. : Inculturation du message à l'exemple du Zaïre .....                        | 74 | 93  |
| POITEVIN G. : Hindouisme : modernité de la tradition .....                              | 77 | 412 |
| RAGUIN Y. sj : Le souffle de l'Esprit et la mission .....                               | 75 | 147 |
| RAISON L. pb : Vers des communautés de base en Afrique de l'Est ....                    | 76 | 297 |
| TEISSIER H. : Chrétiens et non chrétiens, accueillir ensemble le Règne<br>de Dieu ..... | 75 | 165 |
| VANKRUNKELSVEN J. pb : Pour maîtriser le changement, la communauté                      | 76 | 227 |
| VOLANT R. : La famille chinoise .....                                                   | 77 | 356 |
| YOU R. cssp : Plaidoyer pour une nouvelle spiritualité missionnaire ....                | 74 | 67  |

et les correspondants qui ont répondu à l'enquête du cahier n° 75

## PRINCIPAUX AUTEURS RECENSÉS

|                 |     |                    |     |                     |     |
|-----------------|-----|--------------------|-----|---------------------|-----|
| Annen Fr.       | 110 | Wa Ilunga Bakola   | 440 | Lustiger Jean-Marie | 110 |
| Antoine Charles | 110 | Cosmao Vincent     | 332 | Maccio Charles      | 333 |
| Balleydier M.   | 441 | Dalmals Irénée-H.  | 333 | Morin Emile         | 441 |
| Bourgy P.       | 334 | Dingemans L.       | 332 | Natalis J.          | 334 |
| Ganne Pierre    | 442 | Ega Françoise      | 111 | Régner Claude       | 333 |
| Hayot P.        | 334 | Liégé Pierre-André | 442 | Yagla Wen'saa Ogn   | 111 |

### ouvrages collectifs :

Réflexions missionnaires (*Téléma* n° 18) 256. - Commission des Relations avec l'Islam : session triennale de l'Afrique de l'Ouest (*Abidjan* 1978) 333. - Libération ou adaptation. La théologie africaine s'interroge (*Colloque d'Accra* 77) 336. - Chrétiens et droits de l'homme/Le mal-développement (*Commission tiers monde de l'Eglise de Genève*) 336. - Qui est notre Dieu ?/Pouvoirs et communication dans l'Eglise (*Centre théologique de Meylan*) 441-442. - Le défi de la Croix : une mystique pour temps de crise (*Cultures et Foi* oct. 1979) 448. - Documents sur les communautés de base (*Evêché de Bobo-Dioulasso, Haute-Volta*) 448.

revues...

recherche...

pastorale...

### **cultures et foi**

Dans sa dernière livraison (68/69, octobre 1979), CULTURES ET FOI nous propose un autre aspect de la recherche de Stanilas BRETON : *Le défi de la Croix : une mystique pour temps de crise*. Passionniste, l'auteur s'interroge sur ce que peut signifier la dévotion à la Croix aujourd'hui. Qu'est-ce que cela entraîne dans sa vie réelle de penseur ?

Ce cahier est un instrument de travail : il balise un chemin que nous devons reprendre pour vérifier, personnellement et en groupe, où il nous conduit. Dès lors, il ne peut être question de le lire comme un article d'information ou d'en faire l'objet d'un savoir. Mais il n'y a pas de pratique vraie sans théorie, sans recherche de ce que peut signifier l'acte de foi au Seigneur crucifié. La méditation de ce texte peut nous aider à répondre à la question de l'Evangile : « *Et vous, que dites-vous de moi ?* »

Cette pensée qui se risque dans les contradictions du monde, qui s'accroche plus à la qualité des témoignages qu'à leur masse, dévoile un axe ternaire, repris de I Co 1,18-25 : la Parole de Dieu, qui est folie, est de ce fait, puissance de Dieu. La Croix, signe de contradiction, opère la critique de nos représentations de Dieu. Elle permet un diagnostic rigoureux, au travers d'une sympathie accueillante, de ce qui se dévoile dans l'Eglise et dans le monde (2, rue Sainte-Hélène, 69002 Lyon).

### **dossiers pour la pastorale**

*Spiritus* est heureux de présenter à ses lecteurs deux dossiers - qui sont des outils de travail que se donne l'Eglise de Bobo-Dioulasso. Ils ont été conçus en fonction de la mise en route des communautés de base pour que *l'Evangile puisse pénétrer en profondeur dans tous les secteurs de la vie et de la culture africaines*.

Le dossier 1 : *La Parole aux communautés de base* présente d'abord les orientations du projet pastoral. Deux chapitres, plus méthodologiques, traitent de l'analyse du vécu et de l'animation pastorale ; le dernier revient à la visée générale : maîtriser le changement pour que la Parole prenne sens.

Le dossier 2 : *Vers des communautés de base*, offre des éléments d'analyse pour permettre à une équipe pastorale de s'interroger sur les conditions d'une telle expérience. Cette partie plus technique est suivie d'expérience présentée dans des contextes très divers. L'intérêt est de saisir un mouvement en marche et de voir les problèmes qui se posent.

Ces deux dossiers peuvent être utiles à ceux qui s'engagent dans des pastorales similaires (*Diffusion Evêché - B.P. 312, Bobo-Dioulasso, Haute-Volta*).

# **Lettre ouverte sur nos chiffres.**

## **10.414.485 passagers transportés par Air France d'avril 78 à avril 79.**

Ces chiffres représentent des hommes.  
Parmi eux, une majorité d'hommes et de femmes d'affaires français  
ont choisi Air France pour leurs déplacements.  
Leurs raisons :

### **Le réseau Air France.**

161 villes desservies dans 77 pays.

### **La flotte Air France.**

106 avions dont : 4 Concorde, 23 Boeing 747  
et 14 Airbus.

### **L'envergure d'Air France.**

3<sup>e</sup> compagnie mondiale en passager/km  
sur les liaisons internationales. 7<sup>e</sup> entreprise exportatrice  
française. 1<sup>er</sup> exportateur français de services.

Laissons parler les chiffres : ils prouvent à eux seuls  
la contribution d'Air France au développement  
commercial de la France.





Voulez-vous connaître d'autres prières, de tous les temps et de tous les pays ?

Voulez-vous, au-delà des prières chrétiennes, découvrir des prières juives, musulmanes, hindoues ?

Voulez-vous recevoir chaque mois, chez vous, une relance de la prière ?

Voulez-vous lire les témoignages des grands priants et des reportages sur les lieux de prière ?

Voulez-vous savoir quels livres, quels disques, quels centres spirituels peuvent vous aider à prier ?

### **Alors, abonnez-vous à *prier***

offre spéciale réservée aux nouveaux abonnés  
11 numéros (au lieu de 10) : 80 F

Mettez votre nom et votre adresse au dos de ce bulletin et retournez le avec votre règlement à l'ordre de **prier** à

**prier** développement

163, bd Malesherbes 75849 PARIS CEDEX 17

Nom .....

Adresse .....

.....

s'abonne pour 11 numéros à la revue **prier** et règle

ci-joint 80 F à l'ordre de **prier**

CCP PARIS 22 235 65 Z